

ROME ET NAPLES




Typographie
LACRAMPE ET Cie.
2, rue Damiette

ROME ET NAPLES

RELIGION, PHILOSOPHIE, ART.

PAR

LE BARON PAUL DROUILHET DE SIGALAS.





PARIS

DE PERRODIL ET COMPAGNIE, ÉDITEURS,

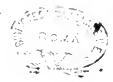
PLACE DU PALAIS-ROYAL, 241.

—

1845

A MON PÈRE.





Surgamus et ædificemus.
Levons-nous, et bâtissons.
ESDRAS, liv. II, c. II, 20.

Celui qui a écrit ces pages n'est pas de ceux qui, s'arrêtant à la surface épaisse des choses, ne voient pas la vie qui s'est retirée en elles et qui y palpite sourdement, mais énergiquement encore. Il n'est pas de ceux qui, s'effrayant des symptômes apparents de mort, et n'interrogeant pas les ressources vitales cachées, désespèrent à jamais de l'avenir. Il comprend les lois providentielles, logiques, éternelles, qui régissent le monde moral comme le monde physique; et il a foi en elles. Il sait que le désordre est un état passager de malaise, de souffrance, de maladie, une sorte d'anomalie, un fait hors de l'éternité, qui dès-lors est soumis aux actions destructives du temps et appelle nécessairement une fin. Il sait que le désordre ne peut avoir de durée permanente, régulière, et que la force de



l'ordre universel finira toujours par l'absorber et par l'éteindre. Il sait qu'après les ombres épaisses de la nuit, viennent les fraîches clartés de l'aurore. Il sait qu'après la maladie, la santé revient au corps, et qu'après l'amertume, la douleur, le découragement, le cœur de l'homme se rouvre à la joie, au bonheur, à l'espérance, comme la fleur aux tièdes haleines du printemps. Il sait que tout ici-bas a une durée nécessaire, un cycle à parcourir, une destinée à remplir ; et que tous, nous sommes emportés dans ce tourbillon, et que tous, malgré nous et à notre insu, nous obéissons à cette force de gravitation qui est une des grandes lois du mouvement et de la vie.

Ainsi il croit à l'avenir ; c'est-à-dire qu'il regarde le triomphe de la vérité comme un fait rigoureusement nécessaire.

En effet, l'erreur ne peut avoir qu'une période passagère, qu'une durée que l'on peut à la rigueur mesurer par l'énergie de sa cause. L'erreur, c'est la mort dans le monde logique, c'est la stérilité, c'est la négation de l'être et par conséquent de la vie. L'erreur n'a donc en elle aucun élément de perpétuité, de stabilité, de durée. Essentiellement bornée et finie, elle se détruit, elle se dévore elle-même ; et elle passe, rapide, devant la face du soleil comme le nuage qui porte la tempête.

La vérité qui est l'être, la vie, la fécondité, la perfection, la beauté par excellence; une, éternelle, infinie par son essence divine; puisant dans le sein même de Dieu, son énergie, sa force et sa lumière, la vérité doit nécessairement être amenée par la puissance des lois logiques à triompher de l'erreur. Sa victoire est inévitable. C'est là qu'est tout le secret de l'avenir.

Quand viendra cet avenir? Nul ne le sait. Cependant l'on ne peut nier qu'un mouvement religieux et moral, un retour vers des idées meilleures s'opère dans le monde. Les esprits se réveillent, ils semblent sortir d'un long sommeil; et les yeux cherchent la lumière et se tournent du côté d'où elle doit leur venir. C'est déjà un progrès. Et de tous côtés l'on entend des voix douloureuses, des plaintes, des aspirations, des prières même qui essaient de monter vers le ciel.

Plus que jamais l'on voit surgir des têtes sérieuses, des hommes graves, des penseurs profonds. Plus que jamais l'on soulève avec une sorte de respect les grandes et austères questions, les problèmes de la métaphysique et les mystères de la religion. L'on a abandonné le scepticisme railleur, l'incrédulité systématique du dix-huitième siècle. — La jeunesse aujourd'hui ne rit plus; elle pense.

— Elle est lasse du vide que laissent toutes ces philosophies dévastatrices, surtout ce rationalisme superbe qui place dans l'homme le principe de la raison, principe qui n'est qu'en Dieu et qu'on chercherait vainement ailleurs. Elle commence à sentir le besoin d'une philosophie plus vraie, plus solide, plus durable. Elle veut pour son intelligence une nourriture plus substantielle, plus saine, plus forte. Elle n'a que faire des idées qui démolissent et qui tuent; elle veut des idées qui édifient, des idées qui fécondent, des idées qui relèvent, des idées de vie; en un mot elle demande, elle cherche la vérité.

Elle a dit à la philosophie du dix-huitième siècle : La vérité n'est pas en toi. Tu n'as su apporter dans la société que la division, la ruine et la mort. Impuissante à créer, tu t'es fait démolisseuse, et pour cela tu as montré une aptitude, une énergie, une audace que l'esprit du mal seul pouvait t'inspirer. Ton haleine a tout flétri, desséché tous les germes, dévasté toutes les intelligences. Tu as fait autour de toi le désert et le vide... Je ne veux pas de toi.

Et cette jeunesse trop longtemps ballottée à l'heure qu'il est par les rêves décevants, par les mensonges arides du rationalisme, lui crie dans son désespoir : Rends-moi la croyance que j'avais et que tu m'as ravie. Rends-moi la paix, rends-moi le

calme... Tu m'avais promis la lumière et tu ne m'as donné que l'obscurité. J'avais la foi, j'avais ce soleil pour éclairer ma route; et tu as soulevé la poussière autour de moi, tu en as fait un épais nuage, tu m'as environné de ténèbres profondes et tu m'as dit : Marche-là... J'étais heureux avec cette croyance simple et naïve, avec cette foi douce et pure, avec cette religion consolante que ma mère m'avait léguée comme son plus bel héritage en ce monde; et voilà que tu m'as tout enlevé. Lambeaux à lambeaux tu m'as entièrement dépouillé de ce vêtement d'innocence; pièce à pièce tu as démoli cet édifice moral dont la construction avait coûté tant de soins, tant de veilles, tant de peines à ma mère. Oh! tu peux frapper des mains, ton œuvre est consommée!

Cette réaction qui s'opère, avec lenteur il est vrai, mais avec constance, s'est signalée surtout en France; et cela parce que la France est toujours la première entre les nations par la force morale comme par la force matérielle, par l'intelligence comme par le sabre. La France, en se plaçant à la tête de ce mouvement progressif vers le bien, n'a pas oublié qu'elle est pour les autres nations comme une espèce de phare sur lequel elles ont sans cesse les yeux attachés. La France, et je suis fier de le

dire, la France gouverne l'Europe; elle y règne par la puissance de ses idées, et l'Europe subit docilement, sans songer à se révolter, cette domination morale, plus belle, plus douce, plus durable et plus glorieuse mille fois que le despotisme de l'épée. Qu'elle marche donc avec foi, persévérance et courage dans la nouvelle voie où elle vient d'entrer. Qu'elle soit religieuse après avoir été philosophique et sceptique. Elle doit cela au monde après tout le mal qu'elle lui a fait; elle doit cela à elle-même si elle veut rentrer dans les lois divines de l'ordre, lesquelles sont génératrices du bonheur et de la paix.

Tout nous fait croire que l'heure est venue où chaque ouvrier doit se mettre à l'œuvre et travailler au grand édifice selon ce qu'il lui a été donné de force et d'énergie. Tous doivent contribuer au perfectionnement moral qui se prépare et aider à la marche progressive de l'humanité qui gravit péniblement les versants escarpés de la montagne sainte. Ne vous semble-t-il pas entendre dans le lointain cette voix qui criait au prophète : « Fils de l'homme, lève-toi et marche, mange ton pain dans l'épouvante, bois ton eau à la hâte et dans la tristesse? »... Ainsi travaillons en silence, obscurs ouvriers, sans nous laisser troubler par ces ombres qui passent,

par ces secousses violentes, par ces tumultes étranges. Oui, tous les esprits sérieux doivent se mettre en marche pour cette croisade sainte. Qu'ils travaillent avec énergie et patience, et leurs sueurs seront fécondes et ils recueilleront le fruit de leurs labeurs. Qu'ils creusent leur sillon sans regarder en arrière; au bout est le repos : et là seulement il leur sera donné de contempler la vraie, l'unique lumière, la lumière qui vient de Dieu.

Et le jour n'est pas loin, peut-être, où tous les désordres partiels, tous les mouvements irréguliers et contraires seront ramenés sous les immuables et éternelles lois de l'ordre, et seront absorbés par les grands mouvements de la volonté divine.

— Celui qui a écrit les pages qu'on va lire est lui aussi un enfant de ce siècle désolé, qui s'est fait chercheur. Il en a subi tous les mouvements, toutes les transformations, toutes les phases. Longtemps il a marché avec lui dans les pâleurs du crépuscule; mais il s'est enfin lassé des trompeuses lueurs des philosophies humaines. La vérité s'est obscurcie pour lui comme pour les autres; il a connu les incertitudes, les doutes, les découragements, les immenses tristesses de l'intelligence égarée dans ces régions ténébreuses, peuplées de fantômes et où les lumières d'en haut ne pénètrent jamais; et dans sa

nuit, il s'est écrié : *Levons-nous et marchons* (1).

Et une force secrète, une impulsion irrésistible, un instinct mystérieux l'ont poussé vers cette partie de l'horizon, patrie des âmes pensives et souffrantes, d'où dans les temps anciens les clartés de la vérité éternelle se levèrent sur les peuples qui étaient assis dans l'ombre de la mort. *O oriens!....*

C'est ainsi qu'un jour il se trouva sur le chemin de Rome.

Mais avant d'aller plus loin, il sent le besoin d'avertir celui qui voudra bien ouvrir ce livre, que l'intention de son auteur n'a pas été de faire une description topographique et statistique d'une contrée certainement bien assez connue. Il déclare qu'il n'a pas voulu écrire un *Guide de voyageurs* ni servir de *cicerone* à personne. Il sait qu'il y a des hommes et des livres pour ça.

Ainsi les pages qu'on va lire, unies et liées entre elles par la force invincible, par le dur ciment de l'idée et de la logique religieuse; ces pages écrites

(1) Surgamus et eamus. — Machab., liv. 1, c. IX, 1.

aussi vite que la pensée, rapides ébauches crayonnées à la hâte en face d'un paysage ou d'un monument, simples rêveries, impressions intimes, pensées soudaines, pâles fleurs cueillies le long de quelqu'antique voie, près de quelque ruine poudreuse; ces pages qu'il risque au milieu de l'orage, il en prévient d'avance, elles ne sauraient convenir à toutes les natures, et satisfaire à toutes les nuances d'esprits. Aussi, quelles sympathies et quelles antipathies vont-elles soulever? — L'auteur l'ignore. — Beaucoup, à cette heure de prose et de matérialisme, les regarderont comme inopportunes et comme ne résonnant à l'unisson d'aucun besoin, d'aucune nécessité, d'aucune douleur, d'aucun malaise, d'aucune plainte de la société. Ceux-là auront-ils raison? — Il ne le pense pas. — Mais, quoi qu'il arrive, ce qui le soutient, ce qui le console, ce qui l'encourage, c'est que ces pages dédaignées, soulevées peut-être par un souffle mystérieux, pourront aller, de par le monde, toucher quelque corde secrète et cachée, et réveiller quelqu'écho sympathique et ami au fond d'une âme rêveuse et ignorée.

ROME ET NAPLES.

—

ROME.

Ainsi s'acheminait vers la cité sainte un enfant de ce siècle de doute, de trouble et de malaise. Triste, inquiet, il sentait se soulever en lui d'étranges pensées, de tumultueuses inspirations. En son esprit il se passait comme un combat, comme un duel acharné entre la foi naïve, pure, aveugle de son enfance, et le doute, cette lèpre que le rationalisme lui avait inoculée. Mais à chaque pas qu'il faisait sur cette terre sacrée, il sentait sa foi renaître, son intelligence s'éclairer et le doute s'évanouir comme un pâle crépuscule.

A quelques milles de Rome, sur les hauteurs de Baccano il s'assit sur une borne de la vieille voie, et ses yeux furent frappés par la magnificence indicible du paysage qui se déroulait devant lui. Au fond de l'horizon, la blanche coupole de Saint-Pierre; à ses pieds la campagne de Rome dans sa tristesse et sa nudité; à sa gauche la chaîne neigeuse et sévère des Apennins, et à sa droite la longue et immuable ligne de la mer qui blanchissait sous le

soleil.—L'homme ne peut rien imaginer de plus grand, de plus beau, de plus solennel; c'est un paysage biblique.—Et il s'inclina avec respect et admiration devant cette vision sublime. Mais, il ne sait pourquoi il se sentit peu-à-peu le cœur pris de tristesse... C'est qu'il y avait là, devant lui, tant de misères, tant de désolation, tant de souffrances assises sur cette pauvre terre de douleurs! *Quomodo sedet sola civitas plena populo? Comment est-elle assise dans la solitude, la ville pleine de tumulte, la ville pleine de peuple? La reine des nations est semblable à une veuve. Ses voies pleurent, ses portes sont renversées et tout son peuple s'en va pâle et gémissant mendier un peu de pain pour soutenir sa vie. Oh! vous tous qui passez par le chemin, arrêtez et voyez s'il est une douleur égale à la sienne!...* (1) Et malgré lui, il eut cette amère pensée : tout passe et la ville éternelle aussi.... mais il se consola dans cette autre pensée, que, si les choses de la terre tombent et s'effacent, la vérité du moins ne passe pas. Et il salua religieusement la sublime coupole de Saint-Pierre, qui resplendissait dans les feux du couchant comme une haute et sainte montagne.

Il continua à marcher le long de l'antique voie où tant d'hommes, tant d'événements, tant de desti-

(1) Jeremie

nées avaient passé avant lui; et il entra dans Rome par la porte du peuple.

Celui qui pour la première fois met le pied sur cette terre apocalyptique et prédestinée, qu'il soit catholique, qu'il soit rationaliste, il sent au-dedans de lui se passer quelque chose d'imprévu et d'étrange; son cœur bat à rompre sa poitrine, son front se penche sous le poids de lourdes pensées, et tout son être est ébranlé et secoué comme un faible roseau. Qu'est-ce donc qui se passe en lui? Songe-t-il à ce grand peuple mort qui dort son sommeil sous cette froide poussière que son pied remue et soulève? son âme est-elle exaltée par le souvenir de cette formidable puissance, ardent foyer qui dévora la terre, centre dont la force attractive absorba toutes les nationalités et où tous les peuples vinrent s'engloutir et se perdre? Verse-t-il des larmes sympathiques sur les destinées inouïes de cette nation, la plus forte, la plus complète des temps antiques à cause de son unité, de cette nation dont la tête courbait sous le poids des triomphes, de cette nation qui se croyait éternelle, et qui un jour, frappée au front par un arrêt impénétrable, est passée subitement de la vie à la mort, du bruit et du mouvement, à l'immobilité et au silence éternel de la tombe?

Pense-t-il, en entendant quelque vieil écho se réveiller au bruit de son pas, dans les ruines abandonnées d'un temple, pense-t-il aux magnificences, aux splendeurs, aux gloires du paganisme, à cet amas de victoires, de conquêtes, à ces soldats invincibles, à tous ces hommes forts par le bras qui se promenèrent si longtemps en maîtres et vainqueurs sur la face du monde?.... Non; plus haut que cette poussière, plus haut que cette cendre, plus haut que ces débris, plus haut que ces souvenirs, sa pensée monte et s'élève. Et au-dessus de ces ruines, au-dessus de ce chaos, au-dessus de ces vanités, au-dessus de ces grandeurs couchées par terre, au-dessus de ces gloires éteintes, au-dessus de tout ce néant, il voit planer un signe; ce signe mystérieux, symbolique, ce signe par lequel Constantin a vaincu, ce signe devant lequel le colosse païen a courbé la tête, ce signe, un jour planté là par un inconnu, ce signe de la honte, de la dégradation, du supplice, et devant qui les montagnes se sont abaissées, les horizons se sont embrassés, l'Orient s'est incliné vers l'Occident, le Nord a tendu la main au Midi, et le vieux monde s'est réveillé et agité dans ses chaînes; ce signe devant qui tout s'est abaissé et s'est relevé, ce signe au pied duquel tout finit et commence, ce signe de la liberté, de la régénération, de la résurrection, ce signe de l'avenir, ce signe, l'humble croix du Galiléen!

Voilà ce qui l'émeut, voilà ce qui le trouble, voilà ce qui le travaille, voilà ce qui refoule toute autre pensée jusqu'au fond de ses entrailles. Non, il ne voit plus dans Rome, la Rome des Césars, la reine des nations, la dominatrice des peuples, la Rome du capitole, le centre, l'unité du monde païen; mais, ce qui lui apparaît, c'est la Rome des papes, la Rome du Vatican, la Rome catholique, la reine des nations par la croix, la souveraine des peuples par l'intelligence, la dominatrice par l'amour, la première par la pensée, le centre de l'univers par la religion, l'unité vivante, l'unité mère, l'unité maîtresse.

Il voit la matière vaincue par l'esprit, le fort renversé par le faible, les chaînes brisées par l'amour, tout ce règne du matérialisme, de l'orgueil, de la haine, du despotisme, de l'esclavage tombé la face contre terre devant le règne de l'humilité, de la douceur, de la liberté, de l'amour; le règne de l'Évangile. Il voit autour de lui les morceaux épars de la rude et forte épée romaine, brisée à force de frapper sur le bois du crucifié. Il voit, par la force d'une mystérieuse et profonde destinée, le pauvre pêcheur du lac assis en paix sur le trône des maîtres du monde, le catholicisme rayonnant et plein de vie, le paganisme couché sous l'herbe et ses dieux mutilés. Et partout, et au-dessus de tout, pour attester éternellement cette grande victoire et dominant toutes

les poussières, il voit le signe du mystère régénérateur, le symbole, le drapeau des générations nouvelles, l'étendard des nations, la croix du Rédempteur.

Voilà ce fait étrange, inouï, incroyable, surhumain, sublime; ce fait qui le poursuit, qui le presse, qui l'entoure, qui l'aiguillonne, qui le bouleverse; ce fait dont les arguments le subjuguent, dont l'évidence l'entraîne; ce fait qui confond et abat toute logique, toute raison humaine; ce fait qu'il est impossible de nier et devant lequel, tout esprit, même le plus rebelle aux inspirations de la foi, doit s'incliner, s'avouer vaincu et se soumettre.

A Rome tout ce qui vous entoure, les monuments, les ruines, la nature, l'air que l'on respire, ce grand ciel immobile, tout est imprégné de je ne sais quelle influence mystérieuse et divine, de je ne sais quelle émanation religieuse et austère, de je ne sais quelle grave et secrète mélancolie qui pénètrent votre âme et la remplissent d'un sentiment inexprimable, de calme, de paix et de recueillement. Il semble que votre être se transfigure au contact de cette terre des grandes destinées. Des idées sérieuses vous montent au front, de hautes inspirations élèvent et illuminent votre esprit, votre âme s'émeut, frémit, tressaille, elle rend des sons confus et nouveaux, elle vibre comme la corde d'un instrument sonore; et malgré vous, par une transformation naturelle, insensible,

imprévue, votre parole, votre pensée revêtent la forme austère et mystique de la méditation et de la prière.

Il semble donc qu'à Rome il est impossible d'être gai, du moins de cette gaîté bruyante, folle, légère, insoucieuse, à laquelle se livre tout homme qui ne pense pas. Cependant chaque soir le peuple m'en donne un démenti formel. Le carnaval qui a, pour ainsi dire, entièrement abandonné les autres villes de l'Italie, s'est réfugié on ne sait pourquoi dans la ville éternelle. Il se sentait vieux sans doute, et il a espéré trouver ici dans l'air cette vie qui lui échappait ailleurs. Il s'est trompé, il touche à sa dernière heure. Aussi redouble-t-il de bruit, de tumulte, de folie, d'excentricités. « Ma capitale, disait le pape, ressemble en ce moment à un hôpital de fous. » —Parole tristement vraie. Car dans cette exaltation joyeuse et délirante, il y a quelque chose de maladif, de fébrile, de convulsif qui frappe péniblement l'étranger resté froid spectateur de ces souvenirs des anciennes saturnales. — Ce pauvre peuple vieux et usé ne demande qu'à se reposer de ses longues fatigues; ses rudes labeurs, ses grands combats, ses nombreuses victoires, ses dures marches, ses immenses travaux, tout cela a épuisé son énergie, lassé sa force, appauvri son organisation; et aujourd'hui il oublie en jouant avec des *confetti*, des boulettes de plâtre, qu'un jour il a tenu dans sa main les destinées du

monde et que la terre a tremblé au seul froncement de son sourcil. Vieillard tombé dans la seconde enfance, il danse sur un tombeau.

A Rome il y a deux villes bien distinctes : l'une qui n'est plus qu'un froid cadavre, et l'autre, encore jeune et pleine de vie, qui murmure, bourdonne et s'agite à côté de sa sœur aînée. Ville ancienne, ville nouvelle, cité morte et cité vivante, dualisme saisissant, dur contraste qui frappe fortement celui qui vient à passer sur ce théâtre de désolation et de misère. Et au milieu même des folles joies de la ville moderne, il transpire incessamment du fond des tombeaux de la vieille cité, comme une émanation de sépulcre, comme un parfum de la mort qui vous poursuit partout et auquel il est difficile de se faire.

L'ancienne Rome, la Rome des anciens jours, n'est plus qu'un vaste *campo santo*, où les ruines sont entassées sur les ruines. De quelque côté que votre regard se tourne, partout des images de destruction, des images de décadence, des images du néant et de la faiblesse de l'homme, des images du vide, de la fragilité et de la petitesse de ses grandeurs. Toutefois la poésie qui s'exhale de ces grandes ruines immobiles, a, dans sa gravité et dans son austère langage, je ne sais quel charme doux et rêveur, je ne sais quel attrait mystérieux et mélancolique qui vous enveloppent, vous pénètrent, vous plongent dans un monde idéal de fantômes, jettent

votre pensée dans un vague inexprimable et la reportent incertaine et flottante vers ces époques lointaines d'un passé douteux, dont les froides dépouilles gisent là, autour de vous. Oh! qui dira les émotions profondes qui traversent l'âme de l'étranger qui passe sur cette terre désolée? Qui exprimera les amers souvenirs, les immenses tristesses qui tombent sur son cœur, et les sympathiques douleurs qui l'envahissent et l'émeuvent lorsqu'il vient à s'arrêter devant ces débris méconnaissables d'un monde qui n'est plus?... C'est le Capitole, *Capitolium fulgens,* dont les regards jaloux tombent avec amertume sur les marbres du Vatican. Tu es vaincu, tu es mutilé, tu es sans force, vieux Capitole, centre mystérieux et terrible d'où la puissance romaine rayonna sur le monde. Tes foudres sont éteintes, tes aigles abattues, et ton dieu est là, le front dans la boue et ne pouvant se relever! La fronde du berger a renversé le colosse et le Christ a planté sa croix dans ses flancs. — C'est le Panthéon, ce caravansérail des divinités païennes, qui pleure encore ses dieux qui sont partis. — C'est le Colysée, ce grand corps délabré et dont les membres nus jaunissent au soleil; vieux lutteur à demi couché sur le sable et qui s'est enivré du sang des martyrs, vaste arène où le Christianisme a vaincu la mort et qui voit dans son enceinte déserte et silencieuse s'élever, calme et triomphant, le bois du crucifié. — Puis le long des

voies délaissées, le long de ces antiques voies qui gémissent dans leur solitude et leur abandon, c'est le funèbre cortége de tous ces monuments dégradés, de tous ces tombeaux vides, de tous ces palais écroulés, de toutes ces ruines pendantes, de toutes ces grandeurs tombées, de toutes ces générations sous l'herbe, de toutes ces pierres sans nom, de tous ces arcs-de-triomphe, de tous ces grands débris qui regardent tristement le paysan qui s'assied en sifflant à leur ombre. — Et celui qui passe sent son cœur se gonfler et se remplir d'amertume; et il s'en va en disant : c'est donc là tout l'homme!

Et dans un coin du Forum désert, il m'a semblé voir l'ombre errante de la Rome des vieux jours, ensevelie dans sa misère et ses larmes. Non, *il n'est pas de douleur égale à ta douleur*. Tes flancs sont stériles; tes mamelles sont desséchées; tu appelles tes enfants, et ils ne te répondent plus. Hélas, tes jeunes hommes et tes jeunes filles sont tombés sous le glaive, *le premier-né de la mort a dévoré leur beauté. Laisse donc couler tes larmes comme un torrent, ne donne aucun repos à ta paupière;* car il n'est pas de consolations pour de telles angoisses. *Tous ceux qui sont passés par le chemin, ont frappé des mains, ils ont hoché la tête sur toi, disant : Est-ce donc là celle dont la beauté était parfaite et qui faisait la joie de la terre?....* O pâle fantôme, égaré dans les royaumes vides,

tes douleurs sont vastes comme la mer (1)!......

—Rien ne peut rendre la nudité, la désolation de l'*Agro Romano*. Dans son âpre et morne solitude, dans l'austère silence qui pèse éternellement sur ses ruines et éteint tous les bruits, dans la lourde atmosphère qui l'enveloppe et semble frapper tous les objets d'une sorte d'immobilité funèbre, il y a un caractère de sévère grandeur et de solennité religieuse qui pénètre votre âme et la remplit de tristesse et de douleur. Lorsque pour la première fois l'on voit se dérouler devant soi, ce désert sublime, ce vaste sépulcre, cette ruine immense, en un mot ce qui fut Rome, l'on sent son cœur se gonfler d'amertume et l'on croit avoir la vision d'une de ces antiques terres bibliques frappées de quelque grande malédiction de prophète.

Campagne nue, déserte, silencieuse, triste, délaissée, la désolation s'est assise sur elle, et il semble qu'un souffle brûlant a flétri et dévoré sa verdeur. Point d'arbres, point d'habitations, point de champs cultivés; terre inculte et insalubre, espèce de désert où ne croit qu'une herbe courte et rare, que tondent sans cesse d'immenses troupeaux de maigres cavales et de grands bœufs cendrés; vaste plaine ravinée, couverte de larges ondulations, où le Tibre roule ses eaux jaunâtres, et que traverse parfois la longue ligne de quelque vieil aqueduc qui court au-

(1) Jérémie.



dacieusement d'un horizon à l'autre. Rien ne rompt la monotonie, le silence, l'austère et religieux délaissement de cette terre désolée. Paysage unique au monde, son étrange et morne immobilité frappe et effraie la pensée; une sorte de terreur secrète, un frisson court dans vos veines; l'on craint de réveiller un écho et le bruit seul de vos pas vous inquiète et vous importune.

Et la ville éternelle surgit là, on ne sait comment, au milieu de cette solitude silencieuse comme une vision du passé, comme quelque chose qui ne tient pas de la terre. — C'est bien là la place de Rome. A l'orient l'on voit onduler les collines violettes de Tibur et de Tusculum et fuir les montagnes blanches et bleuâtres de l'antique Sabine; à l'entrée de la plaine, le Soracte, majestueux vieillard, dresse sa tête chauve comme une sentinelle avancée; et pour fermer l'horizon d'occident, la mer dessine sa longue ligne blanche. Et Rome est là assise en souveraine avec sa splendide coupole qui s'embrase sous le soleil comme les cimes du Thabor.

A l'heure où tombe le crépuscule, si l'on vient à passer dans ces campagnes désertes, l'on entend s'élever autour de soi un murmure étrange, comme une longue plainte, comme une lente et vague mélodie empreinte de je ne sais quel charme rêveur, de je ne sais quelle austère mélancolie. Est-ce le génie de ces solitudes qui s'éveille dans ces longues et tièdes heu-

res du soir et commence d'une voix grave et recueillie son chant de douleur? Est-ce quelque souffle égaré dont la faible voix monte doucement dans l'air sonore? Est-ce l'esprit de ces nuits étoilées qui pleure sur ces races éteintes et répand dans le silence pieux sa plainte éternelle? Est-ce quelqu'ombre errante et désolée condamnée a gémir au milieu des tombeaux? Est-ce le pleur éternel de tous ces enfants de la mort qui transpire du fond des sépulcres?.... *Vox in Rama audita est;* une voix a été entendue; c'est Rachel qui pleure ses enfants qui ne sont plus!..... Oh! dans ces heures mystérieuses, qui donc n'a pas senti une douleur, une religieuse tristesse, un je ne sais quoi d'immense, d'inconnu descendre lentement dans son âme? Qui donc en foulant cette cendre des monuments et des générations n'a pas été saisi par cette pensée inexorable, ardente, immense, plus profonde que l'abîme, plus haute que le ciel; la pensée de l'infini?...

Comme je l'ai dit, la campagne de Rome n'est pas cultivée. Que fait donc le paysan?—Il est insouciant, paresseux et sauvage. Il garde ses troupeaux, mendie, dort et se chauffe au soleil; et se fait brigand selon la circonstance. Il a du reste un beau type de figure. Cheveux noirs, longue moustache, teint brun, traits rudes, heurtés et fortement accusés. Il porte un chapeau qui a la forme d'un cône tronqué, il en relève un bord et y attache ou

des fleurs ou des plumes d'oiseaux sauvages, ou souvent même une queue de lapin. Son costume est assez simple; il se compose d'une veste ronde, d'une culotte de velours, de grosses guêtres de cuir, de sandales, et toujours du classique manteau jeté théâtralement sur l'épaule. Le manteau, c'est sa maison, comme le burnous de l'Arabe; il n'est pas jusqu'au plus petit garçon qui ne porte le sien avec une certaine fierté antique. Le costume des femmes est plus grâcieux. J'en ai vu de vraiment belles avec leur corset rouge, leur jupe claire et ample, leurs bas blancs et une magnifique gerbe noire de cheveux, noués sur le derrière de la tête et traversés par un javelot d'argent. Leur carnation est chaude et colorée; on voit que sous cette peau brune et blanche coule encore un sang pur et primitif. Ces femmes là ne tiennent nullement de notre race appauvrie et dégénérée. Leurs formes, leurs contours, la noblesse et la franchise de leur démarche, la hauteur et la régularité de leur profil, tout en elle rappelle la pureté des lignes de la statuaire antique. C'est la beauté vraie, la beauté mâle, grave et forte, la beauté matérielle, sensuelle, en un mot la beauté unique de la forme et de la chair. Mais jamais cet idéal, ce vaporeux, cette exquise délicatesse, ces lignes suaves, ce front céleste qui penche, tout ce spiritualisme que rêve l'artiste et que nous rencontrons quelquefois chez nos femmes d'occident.

De tous les arts de l'antiquité celui dont les œuvres sont l'expression la plus complète d'une civilisation avec ses croyances, ses mœurs, son industrie, ses habitudes, c'est, sans contredit, l'architecture. En effet le monument, c'est la page sur laquelle une génération a gravé son histoire. Sa vie est là tout entière écrite en caractères symboliques, non sa vie accidentée, fugitive; mais sa vie morale, religieuse, intellectuelle. Les ruines sont comme les fossiles, les couches, les stratifications à l'aide desquels le géologue étudie l'âge et les révolutions du globe. De tous les peuples passés à l'histoire, aucun n'a été plus riche, plus prodigue, plus éloquent en monuments que le peuple romain. Partout où il a passé, il a laissé derrière lui de majestueux et impérissables souvenirs de sa grandeur et de sa puissance. Ainsi, non-seulement dans l'Europe, mais dans l'Asie, dans l'Afrique, dans tout l'ancien univers on retrouve encore soit debout, soit couchés sur le sol,

ou bien enfouis dans les entrailles de la terre les membres épars, les gigantesques ossements, de cet être social, de ce Titan qu'on appelait l'empire romain.

C'est dans l'Asie que fut placé le berceau de la race humaine et par conséquent de toute civilisation. Ainsi c'est du fond de cette contrée mystérieuse que les arts et surtout l'architecture ont répandu leurs rayonnements sur le monde entier. L'Italie fut donc dès longtemps précédée, dans la civilisation et les arts, par l'Orient. Ceci est incontestable. Les peuples asiatiques ont laissé assez de monuments qui attestent encore par leurs magnifiques ruines les progrès de l'art dans ces âges lointains. L'histoire conserve encore le souvenir de l'antique splendeur de Palmyre, de Babylone, de Ninive, de Tyr, de Sidon, et dans une vallée silencieuse du Liban, le voyageur s'arrête étonné devant les ruines de Balbek, prodigieux débris d'une civilisation inconnue, merveilles mystérieuses d'un passé silencieux et dont la construction est attribuée par les Arabes à des puissances surhumaines. L'Egypte, grave, sage et religieuse, l'Egypte, la plus éclairée des anciennes sociétés, préoccupée de la pensée de la rapidité et du néant de la vie, et ayant le pressentiment d'une autre existence, immuable, éternelle, a élevé des palais à la mort. De là ces gigantesques sépultures, ces vastes nécropoles et ces hautes pyramides

véritables jalons du désert laissés par l'humanité pour marquer une des phases de sa transformation ascendante. Dans l'architecture égyptienne, sérieuse, lourde, massive, ne cherchant que la forme solide, frappée pour ainsi dire d'immobilité et privée de vie, l'on retrouve le germe, la pensée première de cet art antique, resté comme un type de perfection et de pureté, et qui s'épanouit plus tard, sous le ciel chaud et limpide de la Grèce et de l'Ionie.

A son tour, transplanté sur le sol italien, l'art grec eut à subir des modifications importantes qui trouvent leur explication dans l'influence des idées de souveraineté, de stabilité, de puissance du peuple-roi. Les Romains, tout en imitant les Grecs, mais voulant exprimer par leurs monuments leur pensée dominante, pensée plus sérieuse, plus sévère, plus grave, plus absolue, pensée toute imprégnée de force et de grandeur, les Romains abandonnèrent les profils harmonieux et pleins de grâce, la ligne droite, longue et pure, l'élégante et légère colonnade avec son riche entablement du style grec pour y substituer une forme plus solide, plus solennelle, plus majestueuse et qui avait un caractère tout particulier de grandeur et d'immutabilité. Cette forme, c'est le plein cintre. Du reste, les Romains n'inventèrent rien, ils ne firent qu'emprunter ce nouveau mode aux Etrusques qui, les premiers, l'adoptèrent dans leurs constructions cyclopéennes

qui rappellent un peu, par leur lourdeur et leur étonnante solidité, la manière égyptienne.

L'adoption du plein cintre par les architectes romains peut être considérée comme constituant une grande époque dans l'histoire de l'art et contenant à l'état de germe et de rudiment cet art mystérieux et symbolique que le moyen-âge a vu éclore et se développer sous l'influence vitale et régénératrice de la pensée chrétienne. L'art chrétien s'empara donc du plein cintre romain. Mais cette forme, assez lourde d'ailleurs, ne put longtemps satisfaire le génie actif et fécond de cette époque pleine de verdeur et d'énergie. La pensée humaine, régénérée et rajeunie dans les eaux d'une croyance nouvelle, abandonna la forme païenne, forme essentiellement matérielle, qui comprimait ses élans et qui se recourbait prosaïquement vers la terre, n'osant s'élever vers le ciel qu'elle ne comprenait pas; et par un coup de génie elle brisa le plein cintre et l'ogive en jaillit rayonnante et radieuse. Dès lors l'art chrétien comprenant sa mission nouvelle, se détache de la terre; il s'élève comme la pensée de l'humanité régénérée, comme ses religieux élans, comme ses mystiques désirs, et monte sous des formes mystérieuses et idéales vers ces régions d'en haut, vers cette patrie céleste dont le paganisme n'avait pas eu la révélation. Et la vieille cathédrale, ardente inspiration de la foi chrétienne, est encore là, debout, au milieu

d'une époque de transition et de décadence, comme une magnifique expression de l'idée fécondante du catholicisme, comme un sublime témoignage de la ferveur et de l'activité créatrice de ces âges pieux.

En contemplant ces merveilles du style ogival, on se demande involontairement s'il est vrai que l'art chrétien ait résumé en elles tous ses plus grands efforts? Si c'est là son dernier mot, sa pensée suprême, la page où il a écrit ses plus hautes inspirations? En un mot, si c'est là le dernier terme qu'il lui a été donné d'atteindre? — L'avenir seul résoudra ce problème.

Cependant, ce style essentiellement religieux, ces ogives rêveuses, ces trilobes, ces feuillages, ces dentelles, ces capricieuses broderies, toute cette luxuriante végétation de pierre qui s'épanouit comme la fleur au soleil, ces lignes verticales, ces arêtes festonnées, ces clochetons aigus, ces flèches aériennes, idéales, fugitives, qui se perdent dans les vapeurs du ciel, tout ce symbolisme mystique, cette forme mélancolique et vaporeuse, cette architecture sacrée, austère, méditative, inspirée par la foi et la prière, tout cela a été abandonné, et, par une étrange aberration de goût, a été remplacé par ce style bâtard, sans couleur, sans caractère, sans inspiration et privé de tout principe vital, que l'on appelle Renaissance.

Dès que cette forme, servile copie du style grec

et romain accouplés, paraît à l'horizon de l'art, l'incroyable activité du génie créateur de la foi catholique se calme, se refroidit, s'oblitère, et sa sève s'arrête dans son abondante circulation. La pensée de l'artiste, comprimée par cet élément usé et vieilli, se matérialise et s'atrophie; l'ogive s'affaisse tristement, la fleur gothique se flétrit et disparaît, et l'art, dans sa nouvelle et folle tendance vers l'antiquité classique, tombe dans une déplorable et profonde décadence.

Les architectes des âges de foi et d'enthousiasme avaient recherché la forme aérienne, élancée, celle qui tendait avec leurs pensées vers le ciel; au contraire, les ouvriers de la Renaissance abaissent l'ogive, la forcent de s'incliner et de ramper vers la terre, et adoptent la ligne horizontale grecque et les contours arrondis et lourds du plein cintre romain. Peu à peu ils perdent non-seulement le sentiment religieux, mais celui même des convenances, et ils élèvent des monuments sans originalité, sans caractère, grossiers contre-sens, qui peuvent ressembler à tout, à des palais, des bourses, des théâtres, excepté, toutefois, à des temples catholiques.

Et, maintenant, comme nous avons déjà vu que la pensée spiritualiste et religieuse du moyen-âge avait laissé sa formule, son expression, son livre dans la cathédrale gothique, si nous cherchons la formule, l'expression de la pensée matérialiste et

païenne de cette époque de décadence, levons les yeux, voici Saint-Pierre de Rome....

Le génie gothique s'est éteint désormais; son soleil s'est couché douloureusement derrière l'horizon du seizième siècle, et l'architecture, cet art souverain et noble vers lequel convergeaient admirablement toutes les forces matérielles et intellectuelles, toute l'activité ardente et féconde d'une société remuée par un levain nouveau, cet art jeune, fier, plein d'audacieuse et sublime liberté, cet art se flétrit, se dessèche; il tombe dans la froide et muette imitation, dans la pâle copie, et, ne puisant plus son inspiration au foyer de la foi, il est désormais frappé de stérilité, et devient païen, faux, théâtral et vulgaire. Dès-lors le monument n'est plus qu'une lettre morte, et l'art s'avilit et se dégrade à l'état de métier.

Nous avons cité Saint-Pierre de Rome parce qu'il résume en lui le style de cette époque caduque et mendiante, pâle reflet, froide parodie de cette belle forme antique, forme qui du moins était logique, car elle ne voulait exprimer que le sensualisme et le matérialisme de la pensée païenne. Nous avons encore mis ce monument en première ligne, parce qu'il a servi de type et de modèle aux époques qui suivirent, et qu'il a ainsi contribué à cette déplorable dégénération du goût. Toutefois nous regardons ce colosse de pierre et de marbre comme une œuvre

grande et belle, et comme le dernier mot, le suprême effort d'un art qui désormais devait s'éteindre dans la stérilité et l'épuisement. Il faut le dire, ce monument impressionne fortement celui qui le mesure; et si on le contemple encore avec un profond étonnement, c'est qu'il a reçu le mouvement, le souffle, la vie sous l'ardente inspiration, sous les énergiques étreintes du plus grand génie des temps modernes. Sur son front l'on voit rayonner, comme une brillante auréole, la pensée de Michel-Ange. C'est ce géant de l'art, qui un jour, dans son activité créatrice, prit le temple commencé par Bramante et souleva dans les airs, comme une éblouissante colline, cette majestueuse et splendide coupole, symbole imposant et magnifique de la gloire et de la puissance de la papauté.

Ce qui frappe d'abord l'étranger qui se trouve en face de l'illustre basilique, ce sont ses proportions gigantesques, ses formes colossales, la majesté de sa pose, la solennité de son maintien, la surabondance, la profusion de ses marbres, la richesse de son ornementation, le fini de ses sculptures, la science classique de son plan, la forme symbolique de ses longues colonnades qui fuient en se recourbant de chaque côté et semblent deux bras tendus pour embrasser le monde; et surtout l'immensité de son enceinte, entrailles toujours ouvertes pour abriter l'humanité qui souffre, vaste portique où les générations

fatiguées de leurs éternelles migrations peuvent venir se reposer. Voilà bien l'image de la mère, la reproduction exacte et fidèle de cette église victorieuse et triomphante, nouvelle arche qui porte les peuples dans ses flancs. Aussi, rien là qui vous dise l'ancienneté, les malheurs, les défaillances, les combats, les sanglantes agonies, les douloureuses veilles de cette mystique épouse du Christ. Tout n'y parle que jeunesse, que joie, que grandeur, que puissance. Et elle s'élève brillante d'amour et de beauté; ses marbres sont blancs et sans taches, ses statues droites et intactes, son front immaculé rayonne; et c'est en vain que l'on y chercherait quelques rides, quelques blessures, quelques vestiges de la consécration du temps. C'est un magnifique cantique d'actions de grâce.

Cependant la nudité, la solitude de cette basilique, sa froide architecture, le grand jour qui inonde son enceinte et l'éclaire prosaïquement, le bruit profane des étrangers qui la traversent dans tous les sens, tout cela lui ôte ce caractère d'austérité mystérieuse et de religieuse grandeur qui conviendrait à un temple catholique qui est l'expression de l'univers et du Dieu qui le remplit de sa présence. L'on se perd au milieu de l'immensité de ce monde de marbre, ses proportions colossales vous effraient, vous écrasent de tout leur poids et absorbent en quelque sorte votre être. L'on se trouve petit, l'on

se sent disparaître, l'on perd pour ainsi dire peu à peu jusqu'à la conscience de l'existence matérielle et l'on n'est rappelé au sentiment de la vie que par les mouvements réguliers et les pulsations périodiques du sang dans l'artère.

Malgré tout, Saint-Pierre de Rome, avec sa forme froide et païenne, copie d'un style qui s'épanouit autrefois sous le beau ciel d'Athènes, possède encore dans son ensemble quelque chose de singulièrement noble, d'essentiellement majestueux et grandiose qui s'harmonise admirablement avec les immuables et immenses lignes de l'horizon romain. Quand, par un de ces soirs sans nuages, vous voyez se dessiner dans le lointain ce long et magnifique profil grec, et apparaître, dans l'occident rougi, ce dôme embrasé, étincelant, immobile, alors quelque chose se remue dans votre âme, et, malgré vous, vous tombez d'admiration devant ce symbole éclatant, cette révélation rayonnante de l'Eglise universelle et triomphante.

Maintenant, quittons cette époque de décadence

où l'art, sans foi, sans enthousiasme, sans inspiration réelle, impuissant à reproduire la pensée religieuse et spirituelle, s'abaissa et s'éteignit dans l'imitation servile et morte d'un art dont la forme extérieure, avec son caractère immuable d'inflexibilité, de froideur et d'immobilité, ne pouvait plus désormais correspondre à aucune idée, à aucune croyance, à aucun sentiment de l'humanité qui s'était mise en marche. Nous ne suivrons donc pas l'art dans la voie profane, terrestre, vulgaire où il s'est égaré et où il chemine dans l'ombre, ne s'éclairant plus des rayonnements du beau absolu, primitif, infini, éternel, du beau qui, comme l'a dit Platon, est la splendeur du vrai, et oubliant le but idéal, le modèle suprême, le type immatériel vers lequel doivent tendre sans cesse toutes les aspirations de la vie supérieure de l'âme.

Au milieu de cet immense chaos de ruines, de cet amas inouï de pierres qui sont entassées sur le sol romain et qui attestent l'incessante et dévorante activité de ce peuple qui, ne sachant où dépenser la surabondance de force, de sève, d'ardeur qui le travaillait après qu'il eut absorbé en lui la terre entière, se mit un jour à l'œuvre pour laisser, lui aussi, aux générations futures son histoire et sa pensée écrites sur des pages impérissables; au milieu de tous ces fantômes éloquents du passé, il est surtout, disons-nous, deux monuments qui s'élè-

vent, les plus entiers, les plus complets, palpitants encore d'un souffle de vie, comme deux formules, deux manifestations, deux traditions vénérables des développements et des caractères de l'art dans la Rome ancienne.

Au fond d'une petite place qu'il faut deviner, et où viennent se jeter plusieurs rues étroites et tortueuses, l'on voit s'élever dans l'isolement et le silence le monument le plus parfait, le plus beau de l'antiquité païenne, et que tous les efforts du génie moderne dans la ville des Césars n'ont jamais pu surpasser. Construit par Agrippa, sous le grand règne d'Auguste, le Panthéon, véritable musée de dieux, royal étranger au milieu de la ville nouvelle, avec l'exquise pureté de son portique, la grâce et les admirables proportions de son fronton, chef-d'œuvre de l'art grec, avec la délicatesse, la suavité de ses lignes flexueuses, la douce courbe de sa voûte, la perfection de son ensemble, et ce je ne sais quoi de fini, d'achevé, d'harmonieux qui flatte et qui charme, le Panthéon restera toujours comme un type et comme l'objet constant des contemplations de l'artiste. Le temps et les hommes, ces deux grands éléments de destruction, ont passé près de lui sans oser le toucher; et cela, parce que le beau, comme le vrai, comme le bien, a en lui un charme inconnu, une force secrète, un ascendant profond, souverain, irrésistible qui le protégent, le défendent et commandent le

respect et la vénération. En vérité, lorsqu'on voit ce merveilleux monument, avec son air de jeunesse, avec sa pose noble et solide, la pureté, la grâce de ses formes, la rectitude de ses lignes nullement infléchies, nullement déprimées, on ne saurait croire qu'il porte sur son front sans rides le poids de plus de dix-huit siècles. Seulement il a rapporté, de son long voyage à travers le temps, une ignoble et triviale coiffure, un ridicule travestissement, deux petits clochers trapus, rachitiques, grotesques, qui se sont assis maussadement sur son admirable fronton, et que le bon sens public, qui est un très-bon juge, a justement comparés à deux oreilles d'âne.

—Quand on sort de l'antique Forum, bouleversé et méconnaissable sous son ignoble et nouveau nom, *Campo-Vaccino,* vous passez sous l'arc de triomphe de Titus, et vous voyez se développer devant vous les grandes ruines du Colysée. Ici, ce n'est plus l'élégance, la pureté, la légèreté de la forme grecque; c'est le style romain dans toute cette sévérité, cette solidité et cette majesté grave et solennelle qui rappellent un peu l'immutabilité et la lourdeur de l'art égyptien. Le plein-cintre domine, avec sa belle et austère simplicité de lignes et sa courbe, dont l'aspect est si imposant, si harmonieux, si grandiose.

Fatiguée de ses longues veilles, de ses sanglants combats et de ses antiques vertus, Rome accepta la

domination brutale des empereurs et se plongea avec fureur dans tous les excès de la vie des courtisanes. Aussi ardente pour le plaisir qu'elle l'avait été pour la gloire, désormais sa vie énervée et sensuelle se résumait par ces deux mots : du pain et des jeux. Or, l'architecture qui exprime si bien les civilisations avec leurs modifications diverses, dut se ressentir de cette influence, et elle s'empressa de servir les passions de ce peuple dégénéré qui s'endormait, sous le despotisme et dans un lâche et voluptueux repos. C'est ce qui explique cette prodigieuse quantité de monuments, de théâtres, d'arènes, de thermes, de portiques, de villas, enfants d'une civilisation molle et vieillie, qui se sont entassés ainsi et pressés sur la terre du vieux Latium. Les théâtres n'étaient pas assez vastes pour contenir cette foule qui se ruait impatiente, ardente, avide de plaisirs et de sang comme une bacchante furieuse; alors on se mit à l'œuvre, et l'on bâtit ce Cirque immense que l'on peut regarder comme l'expression vraie de cette époque de dépravation, de démoralisation, de frénésie, géant monstrueux, sorte de Léviathan qui pouvait recevoir plus de cent mille hommes dans ses vastes entrailles.

Et, maintenant, le soir, lorsque la lune laisse tomber ses pâles clartés sur ces grands débris immobiles, c'est une sublime scène de ruines. Tout devient ondoyant, mystérieux, vaporeux et vague. Les lier-

res qui pendent, les gradins écroulés, les arcades rompues, les voûtes brisées, sont alors comme autant d'instruments qui rendent des sons plaintifs, remplis d'un charme indicible et semblables aux rêveuses et lentes harmonies d'un orgue lointain. Et vous vous perdez dans une contemplation idéale, pleine d'une douceur infinie, et vous vous sentez tout pénétré de l'amère et triste pensée de la fragilité de l'existence de l'homme et de la vanité de ses grandeurs.

En visitant la villa Médicis, aujourd'hui l'Académie de France, une chose m'a singulièrement frappé. J'y ai vu de jeunes peintres, de jeunes sculpteurs, de jeunes graveurs, de jeunes musiciens, mais pas un homme de lettres. Pourquoi cela? — La littérature, la poésie, la philosophie, l'histoire, sont-elles des choses si communes et si banales pour que l'on en fasse si peu de cas?... Où passent donc tous ces millions qui disparaissent si maladroitement et si follement gaspillés que l'on dirait que la terre les absorbe? Ne pourrait-on pas garder quelques-uns de ces deniers, ce pur sang que l'on tire avec tant d'avidité des veines du peuple, pour aider, soutenir et encourager tant de beaux élans qui se perdent et meurent sous une fatale impuissance? Pour l'honneur de notre pays, pour la gloire de notre littérature, pourquoi ne pas envoyer sur cette terre classique de la poésie, de la philosophie et des arts, patrie de la pensée, l'élite de cette jeunesse ardente et labo-

rieuse dont la poitrine se dilate avec tant d'ivresse au seul mot de Rome et d'avenir? Mais non; que d'âmes riches et fécondes qui s'éteignent et se consument dans un triste découragement! Que de hautes intelligences qui s'avilissent et se prostituent au gain du métier! Que de talents qui se dégradent, qui se vendent et se vautrent dans les boues d'une littérature flétrissante et immorale; car avant tout, il faut vivre! Mais l'âme ne survit pas à tous ces rudes chocs de la vie brutale et réelle, à tous ces infâmes marchés. La poésie, sachez-le bien, n'est pas une chose de bourse; elle ne se commande ni ne se paie. L'inspiration n'est pas une marchandise que l'on achète; ce n'est pas une esclave que l'on puisse enchaîner. Il lui faut, avant tout, la liberté, et tout l'or du monde ne saurait la faire parler lorsqu'elle veut se taire.

Au lieu donc de laisser toute cette chaude jeunesse se perdre et se glacer au contact de la débauche, ou dans la douloureuse préoccupation d'un avenir douteux, envoyez-la sur cette terre illustre; les grands souvenirs de ce sol antique, les longues lignes de ces vastes horizons, la beauté de ces cieux calmes et profonds élèveront son esprit au-dessus des instincts matériels de la vie et rempliront son âme de la pensée génératrice, féconde, infinie, de la pensée de Dieu. Car le génie grandit vite dans cette atmosphère fortifiante. Ici la poésie est dans l'air; elle

transpire par tous les pores de la terre. Des terrasses de la villa, lorsque ces jeunes hommes verront dans les vapeurs ondoyantes de ces longs crépuscules du ciel romain flotter à leurs pieds les vastes ondulations des collines de la ville éternelle, et par de là cet océan de maisons, Saint-Pierre et le Vatican dans leur sublime silence et leur austère et religieuse immobilité, alors ils sentiront certainement quelque chose d'étrange se remuer dans leur poitrine, des cordes ignorées s'éveiller en eux, des inspirations ardentes illuminer leur front; et du fond de ces jeunes âmes l'on entendra s'élever des chants nouveaux et des mélodies remplies de charmes inconnus et de fraîcheurs primitives.

Ce matin j'ai parcouru les magnifiques galeries du Vatican et les Loges, sanctuaire où le génie de Raphaël rayonne et se dévoile dans toute sa splendeur et sa fécondité; temple qu'il remplit tout entier de sa pensée et dont lui-même il est le Dieu.

Le Vatican, ce centre mystérieux de la puissance papale, ce Capitole vénéré de la Rome nouvelle, a quelque chose en lui, dans sa position, dans sa forme, qui frappe fortement la pensée. Retiré, solitaire, il règne là, plein d'une austère et religieuse majesté. Le silence et le mystère l'entourent et forment autour de lui comme une atmosphère où l'on n'ose pénétrer qu'avec crainte et respect. Séparé de la ville par le Tibre, il est dans Rome comme s'il n'y était pas. D'un côté il s'appuie sur un flanc de la basilique de Saint-Pierre, et c'est là le seul point par où il semble toucher à la terre, communiquer avec elle et lui révéler cette force et cette grandeur qu'il ne tire que du ciel. C'est ici qu'il faut secouer ces idées étroites

de froid scepticisme et d'ironie philosophique qui se sont malgré nous infiltrées dans nos esprits. Le dix-huitième siècle a déteint sur le nôtre; c'était inévitable. Mais, c'est à nous de travailler à sortir complètement de ces zones ténébreuses et de ces sentiers fangeux où l'humanité s'est égarée. Il nous faut la vie dans toute sa plénitude, dans toute sa force, dans toute son activité. Lavons donc la poussière qui souille nos visages, et marchons vers cette régénération que le catholicisme nous promet et que lui seul peut donner. Rome a de saintes eaux qui ferment toutes les blessures et où les âmes malades retrouvent la vie qui semblait vouloir les abandonner.

Je me suis penché à un balcon du Vatican pour aspirer la brise qui passait. Le soleil se couchait, le ciel était limpide et bleu. Toute la campagne de Rome, dans sa mélancolie, sa poésie, sa solitude et sa stérilité, s'étendait, verte et légèrement ondulée, jusqu'à la chaîne gracieuse des collines d'Albano, de Marino et de Tivoli... Je ne sais ce qui s'est passé en moi; mais j'ai eu comme la révélation de la religieuse et grande beauté de cette terre sacrée. Cet étrange paysage et la ville éternelle se déployaient sous mes yeux comme la vision d'un monde inconnu. — Puis il m'a semblé voir l'esprit de Dieu planer au-dessus de ce chaos, de ce néant sublime, de ce je ne sais quoi qui n'est ni la mort ni la vie, comme autrefois au-dessus de la face ténébreuse

et informe des eaux.... Un bourdonnement doux et monotone, une sourde et profonde rumeur s'élevaient de la ville, semblables à ces notes graves et religieuses qui s'exhalent des flancs harmonieux de l'orgue. Que voulaient dire cette voix vague, immense, monotone, cette plainte sévère, cette longue prière qui, du fond des entrailles de la vieille cité, montaient lentement vers le ciel comme les soupirs de l'esprit de l'abîme?... Que voulait dire cette parole étrange, voilée, verbe mystérieux, qui passait et flottait ainsi dans les vaporeuses et ondoyantes clartés du ciel?...

—C'est aujourd'hui le jour des Cendres, et j'ai vu pour la première fois Grégoire XVI à la chapelle Sixtine. Je n'oublierai jamais l'impression de cette cérémonie religieuse, si terrible, si lugubre de la distribution des cendres. C'est une de ces scènes qui se gravent profondément dans la pensée et ne s'en effacent jamais. Après avoir donné lui-même les cendres, le pape s'est assis sur un trône modeste, et il est tombé dans une sorte d'immobilité et d'impassibilité. Son silence, son affaissement avaient quelque chose de solennel, d'effrayant, de douloureux et de sublime. On eût dit une statue de marbre. De fois à autre, il élevait la voix, et cette voix avait un

timbre étrange; forte, pleine, sonore, elle vibrait sourdement dans les voûtes de la chapelle, où ses dernières notes se perdaient dans le silence et le recueillement... Le pape est âgé, mais c'est un noble et beau vieillard. Toutefois l'on peut lire sur ce front qui s'incline, sur cette face profondément triste, que le poids d'une religion est bien lourd à porter pour une tête d'homme.

Le canon du château Saint-Ange, qui a ouvert le carnaval, vient de le clore. Le silence, la douleur semblent s'appesantir sur Rome. Elle est rentrée brusquement, sans transition aucune, dans la tristesse, la monotonie et l'immobilité de sa vie habituelle. Le peuple d'aujourd'hui, grave, sévère, réfléchi, n'est plus ce fou d'hier qui promenait sa délirante gaîté et remplissait le Corso de tumulte et de bruit. C'est à peine si l'on peut le reconnaître. Où donc la vie s'est-elle retirée?...

Il me semblerait que la jeunesse est presque déplacée à Rome, au milieu de toutes ces images, de tous ces monuments de la mort. Je ne sais si je me trompe, mais le séjour de cette ville éteinte doit, de préférence, convenir à l'homme qui a vécu, à l'homme qui touche de près à la vieillesse, et dont

l'âme inquiète a besoin de repos, de recueillement, et surtout de se hâter d'amasser des souvenirs pour donner un aliment à la dernière partie de sa vie qui approche. A la jeunesse, il lui faut plus d'activité, plus de mouvement, une poésie plus douce, moins austère, moins désespérante. La philosophie et les enseignements qui transpirent de toutes ces ruines ont une forme trop grave, trop dure, trop sévère, trop impitoyable. Toute cette mise en scène de désolation et de misères, tout cet appareil du néant et de la faiblesse humaine peuvent affliger et frapper trop profondément un esprit jeune et neuf, une imagination trop sensible et trop facile à s'exalter. Rome, on l'a dit avant moi, est la patrie des malheureux, la patrie des vieillards, la patrie de tous ceux qui souffrent, de tous ceux qui sentent le vide de la vie, et qui traînent après eux un long bagage de ruines, ruines physiques et morales. Le grave, l'austère Poussin, qui avait vécu quarante-deux ans à Rome, disait avec amertume, dans ses derniers jours « : Je suis seul à Rome; car ici il n'y a point d'amis. »

........Longtemps il regarda les blanches étoiles qui tremblaient dans les vieilles eaux du Tibre, et il pensa longuement à son vieux père, à ses frères, à ses amis, à tous ceux qu'il aimait. Il pensa à ces heures passées de douleur, de tristesse, de doute, de découragement; à ces heures de foi, d'effusion, d'espérance; à ces heures de fol abandon, de fraîche poésie; à ces heures de jeunesse et de sève. Il pensa à ces tièdes allées où, par les longs soirs d'été, il avait tant de fois promené sa jeunesse rêveuse et méditative. Il pensa aussi au ciel natal, à ces grandes et harmonieuses lignes qui fermaient son large horizon, à ces douces collines qui flottaient mollement dans les brumes du crépuscule, à toutes ces voix mystérieuses, légères, graves, profondes qui s'élevaient du fond de la plaine, du fond des vallons, du fond des bois sonores, du fond des vertes prairies... Il pensa à ces belles années de jeunesse, de vie, de force qu'il voyait fuir tristement derrière lui; à ces illusions, à ces espérances perdues, à toutes ces feuilles mortes qu'il avait vu tomber autour de lui... et longtemps il pensa à ceux qu'il aimait et qui n'étaient plus!...

NAPLES.

Dans le plan de la pensée créatrice, la terre étant destinée à manifester extérieurement la puissance, la sagesse, l'amour de l'Être infini, elle dut à son origine, lorsqu'elle sortit de l'incubation féconde de l'esprit, apparaître resplendissante de cette jeunesse, de cette beauté, de cette lumière, de cette vie que Dieu s'était plu à épancher sur elle. Mais nous savons que le génie du mal vint bientôt troubler cette harmonie suave et ternir cet éclat primitif, cette splendeur matinale. Toutefois, il semble que certaines terres privilégiées ont encore gardé quelque souvenir, quelque reste précieux, quelque reflet de cette fraîcheur virginales, de ces splendeurs qui n'étaient que l'ombre d'une beauté supérieure. Les campagnes de Naples sont de ce nombre.

Je ne parlerai pas de la ville; toutes les villes se ressemblent. C'est le propre des ouvrages de l'homme. Mais ce qui sort de la main de Dieu, cela seul est toujours varié, toujours nouveau, toujours multiple, toujours complexe, dans son invariabilité, son éternité, sa simplicité, son unité. C'est ce qui explique les mystérieuses sympathies et le charme ineffable et secret que la nature offre sans cesse à l'homme qui se retire en elle, loin des bruits et des mouvements extérieurs. C'est ce qui explique ces grandes résurrections morales qui s'élaborent et s'opèrent dans le silence et la solitude des bois et des champs.

Cette terre riche, cette terre fertile, cette terre heureuse, au milieu de laquelle Naples élève ses dômes et laisse flotter ses vagues rumeurs, cette terre de promission, jamais on ne pourra trop la vanter, jamais on ne pourra trop la décrire. Et cela, parce qu'elle a pour elle ce qui charme, ce qui enchante, ce qui élève l'âme, ce qui la remplit, ce qui la dilate, ce qui est vraiment tout dans le monde sensible : le climat, la mer, le ciel, et cette indicible poésie qui s'exhale continuellement du sein d'une nature toujours nouvelle, toujours variée, en qui Dieu aime à verser largement les flots d'une vie, d'une lumière et d'une chaleur qui ne s'épuisent et ne tarissent jamais.

Je comprends l'effet merveilleux et salutaire que

peuvent produire sur l'homme qui a éprouvé de graves mécomptes, de grands désillusionnements, pour l'homme qui est fatigué de corps et d'intelligence, pour l'homme qui sent le besoin de remplir le vide qui s'est fait en son cœur, la vue de ces terres méridionales puissamment éclairées, qui ont conservé un certain reflet de leur primitive beauté, terres de verdeur, de végétation, d'exubérance de vie, terres de fraîcheurs et de splendeurs natives. L'aspect de ces cieux vastes, éclatants, baignés de lumière, de ces mers bleues, rayonnantes, de ces horizons onduleux, ardents, aux lignes harmonieuses, tout cela doit infailliblement vivifier, ranimer, réchauffer, reverdir et rajeunir le corps le plus flétri et l'âme la plus endolorie. Le Nord avec ses brumes, son ciel gris, froid, uniforme, la monotonie de ses paysages, leur pâle lumière, et cette sorte de mélancolie inhérente à sa végétation, à sa nature, contribuent à modifier, à altérer singulièrement le caractère de l'homme et à le maintenir et le plonger plus profondément dans cette tristesse, cette apathie rêveuse, ce malaise moral qui réagit sur le physique, ce vague de l'esprit, cette amertume de la pensée, cette tendance vers la mort, cette pensée fixe du suicide, en un mot, le spleen, que l'on peut regarder comme une maladie endémique. L'Anglais a donc raison, lorsqu'il se sent pris de ce mal incurable dans son pays, de s'expatrier, de fuir ses horizons

nébuleux et ses villes enfumées; car le spleen avec ses ennuis, ses angoisses, ses désespérances, ses dégoûts de la vie et son amour de la mort, s'évaporera et disparaîtra bientôt aux vitales influences et à la chaleur de l'atmosphère de ces régions aimées du soleil.

En vérité, il est impossible de se faire une idée de la beauté séduisante et du charme particulier, inexprimable, inhérent au climat de Naples, et qui rappelait si merveilleusement aux anciens Grecs celui de leur voluptueuse et molle Ionie. Ces grands cieux limpides, cette mer unie et vermeille, cette lumière chaude et ardente qui éclaire et inonde tout l'horizon, cette végétation luxuriante que rien n'arrête et qui annonce une grande surabondance de vie; cet air pur, sain, tonique, fortifiant, tout imprégné des vivaces senteurs de la mer et des frais parfums de la terre, cette atmosphère molle, tiède, dont la douce et paresseuse chaleur pénètrent en vous par tous les pores, et surtout cette continuelle émanation de vie, ces exhalaisons de sève, tous ces effluves de la nature, que la poitrine aspire à chaque gonflement; toutes ces choses régénèrent l'organisation la plus délabrée, font revivre dans l'âme les germes les plus flétris, et communiquent à l'être entier cette énergie, cette verdeur, cette activité efficace, ces forces vivantes qui l'abandonnaient et le laissaient aride, désolé, comme une plante mourante. A la mys-

térieuse et molle influence de ce climat d'Orient, tout dans l'homme s'épanouit, se développe, se dilate, l'esprit et le corps. Il éprouve une plénitude de cœur indéfinissable, un repos de la pensée, un heureux sentiment de l'existence, une absence de toute peine, de toute douleur, de toute amertume, de toute préoccupation, un quiétisme intérieur, et je ne sais quel amour de la vie, je ne sais quelle somnolence, quel assoupissement, quelle contemplation paresseuse et idéale, qui bercent son âme, endorment son esprit, et le tiennent comme oscillant, comme suspendu entre le sommeil et la veille, le vague et la réalité. C'est sous ce ciel que l'on voudrait vivre et mourir. L'existence y est si légère, si égale, si paisible, si facile, si enchantée, que l'on y sent à peine ces durs mouvements, ces chocs, ces réactions violentes, toutes ces misères qui partout ailleurs la troublent, la meurtrissent, l'attristent; et l'on se prend à croire que la maladie y est impossible et que la mort doit y arriver comme un léger et doux sommeil.

Avec son ciel unique, son climat, sa nature, sa mer, Naples est certainement la ville d'Italie que les descriptions des voyageurs ont la moins flétrie et la moins usée, parce qu'elle est toujours au-dessus de toute poésie, de toute peinture, parce que ses beautés sont d'un ordre qu'aucune forme de langage, qu'aucune couleur, qu'aucun pinceau ne pourront

jamais ni exprimer, ni traduire, ni rendre. Au fond de son golfe, cette belle enfant de la Grèce s'étale nonchalamment et avec une grâce charmante sur les doux versants de ses molles collines, et semble jouer avec le flot bleu qui vient lécher avec amour le sable blanc de la grève. Voilà bien la véritable italienne, indolente, rêveuse, folle, insoucieuse, qui ne demande au ciel que la vie, et à la vie que l'amour. Que lui importe le Vésuve qui fume, et dont les entrailles se tordent et gémissent; que lui importe le sol qui ondule, qui se soulève, qui frémit et tremble sous son beau corps; rien ne peut la réveiller, ni rompre sa rêverie. Elle a trouvé là un abri, du soleil, de la chaleur, de la lumière, des parfums, un sable doré et tiède, et elle s'y est endormie aux doux murmures et aux suaves rumeurs de la vague, comme l'enfant aux notes monotones et caressantes de la femme qui balance son berceau.

La villa Reale est un délicieux jardin que la mer baigne dans sa longueur et où j'aime à venir aspirer les vivaces exhalaisons marines. C'est la promenade de tout le monde; les jeunes femmes, les jeunes hommes, les avocats en bottes vernies, les bonnes d'Ischia, de Procida, de Capri, avec leurs costumes grecs, les moines bruns, les camaldules blancs, les petits Anglais aux jambes nues, le lazzarone en bonnet rouge et en caleçons, tout cela se heurte, se froisse, se coudoie et circule sur cette promenade dont l'aspect

a un caractère unique, étrange, particulier, et dont la variété a quelque chose de pittoresque, d'animé que l'on ne retrouve nulle part en Europe. — Vers le fond de la villa, il y a des endroits retirés où la foule ne va pas, de petites solitudes cachées sous l'ombrage des lauriers; et c'est là que je viens souvent passer des heures à regarder la mer. Je crois qu'il n'est rien dans la nature qui captive plus l'œil et la pensée que l'aspect de la mer; je crois qu'il n'est pas de paysage plus attachant, plus mobile, plus varié, plus nouveau que celui-là. Un nuage qui fuit, un coup de vent qui passe, un rayon de soleil qui court, une lame floconneuse qui s'élève et s'abaisse, une voile blanche qui traverse l'horizon, un goëland brun qui s'abat sur une vague, une barque qui s'endort au roulis, et surtout cette rumeur profonde, cette harmonie incessante, cette musique austère, verbe inconnu, qui montent éternellement du fond de ses entrailles, toutes ces choses et mille autres donnent à la mer un charme indéfinissable, un caractère particulier, une poésie toujours fraîche, toujours nouvelle, toujours jeune, toujours belle, toujours grande... O mer, je t'aime, et je te salue comme autrefois Child-Harold, le pèlerin désolé, des versants sublimes de l'antique Albano! Je t'aime, lorsque ton flot bleu vient mourir sur la grève en jetant ses notes plaintives; je t'aime, lorsque tu te tords comme une bacchante et que tu me dévoiles

les mystères de ton sein et les âpres beautés de tes errantes vallées!... Mais qui pénétrera le secret de l'éternel mouvement de ta vague qui toujours, à intervalles égaux, vient battre ce sable stérile?... Qu'est-ce que cette large ondulation cylindrique qui roule sans cesse sur elle-même et s'avance, lente et majestueuse, sur ton dos puissant?.... Quelle est donc la main qui t'abaisse et te soulève comme une poitrine d'homme? Sont-ce les battements de cette vie divine qui palpite et ruisselle en toi?... O mer sublime, dis-moi le sens de cette voix mystérieuse, de cette parole que nous ne comprenons pas, et qui, sans trêve ni repos, s'exhale des profondeurs de tes abîmes? — Que demandes-tu donc dans ce mot éternel?... Tu n'es peut-être qu'un vaste soupirail du fond duquel transpire incessamment l'immense douleur de la terre?...

En sortant de la villa Reale, l'on voit s'élever et s'arrondir devant soi le Pausilype avec sa fraîche couronne de verdure. Lorsqu'on est au sommet de cette gracieuse colline, il est un endroit d'où la vue se développe vaste, immense, et d'où la campagne de Naples se révèle dans toute sa splendeur et sa magnificence. Il est impossible de rendre la beauté neuve du paysage qui se déroule sur les deux versants de la montagne. — Je gravis seul cette colline, et je m'arrête longtemps pour admirer la grandeur, la largeur et la variété indicible de ce coup-d'œil. —

A droite, Naples qui semble écouter l'éternelle mélodie de la vague qui lave son sein de marbre; le dôme noir du Vésuve dont la fumée se replie comme une ondoyante ceinture sur ses flancs brulés; aux pieds du géant, Portici et Resina, ces deux filles imprudentes; puis Castellamare, puis Sorrento cachée au milieu de ses treilles et de ses orangers et encore émue des chants du Torquato.—La mer, soulevée par une faible brise, est semée de mille petites voiles de pêcheurs. Le soleil court sur la cime blanche des flots et les éclaire; on dirait un vol de cygnes. — Au large, Caprée, qui dessine sur le ciel bleu sa vigoureuse et noire silhouette, semblable à un dromadaire qui passe à l'horizon. Ce fut là que Tibère enfouit ses voluptés, ses turpitudes, ses ignommies. — A gauche, le golfe délicieux de Baya; Pouzzoles, qui s'avance coquettement sur les eaux transparentes avec les arches insensées du pont de Caligula; le cap de Misène qui s'élève hardi et solitaire, et plus loin surnageant au milieu des flots, Procida avec ses filles grecques, Ischia et l'antique Epomée, volcan éteint, qui se dresse fier, immobile dans l'azur foncé, comme une pyramide ou une puissante borne placée à l'horizon. — Le soleil, qui décline lentement et se plonge dans les moites vapeurs qui montent de la mer, éclaire de sa chaude lumière ce magnifique paysage. Tout se colore, tout ressort, tout se dessine et s'articule avec une précision, une netteté, une fraîcheur,

une pureté de lignes inconnue à nos climats d'occident. Rien ne se perd; point de confusion, aucun détail n'échappe à la vue, et l'œil saisit facilement le plus petit objet, la plus faible nuance, le plus humble contour. Il est impossible de se faire une idée de la teinte, de la transparence, de la chaleur, de la vie de cet admirable paysage. — A mes pieds s'ouvrent de petits vallons, remplis de fraîcheur et d'ombre, et d'où s'élèvent les vivaces senteurs des champs de fèves et de pois en fleurs. Sur les rochers, de magnifiques nopals dressent leurs larges feuilles vertes. Dans les haies, des violettes pourprées pleines de parfum et d'énormes aloës avec leurs feuilles fortes et nerveuses, indice d'une robuste et énergique végétation. La vigne jette gracieusement des guirlandes que le vent se plaît à balancer. Je ne connais rien de plus coquet et de plus gai que cette manière d'étaler ainsi les pampres de la vigne, cela donne à la campagne un air de propreté et de fête qui plaît infiniment à l'œil... A travers le pâle feuillage des oliviers et des lauriers, de blanches villas apparaissent çà et là, parsemées sur les versants de la colline, et abritées sous quelques palmiers. L'oranger, avec la verdure et le vernis de sa feuille et la couleur si éclatante, si tranchée de son fruit, frappe singulièrement et le fait prendre tout d'abord pour un arbre artificiel et imaginaire. — Que de séductions répandues sur cette terre de promission! Quelle douce et riche

poésie, quelles fraîches et primitives harmonies, quels vaporeux et suaves parfums s'exhalent de ce sol antique et cependant toujours nouveau dans son inépuisable fécondité. Où donc cette nature privilégiée a-t-elle puisé cette inaltérable beauté, cette intarissable jeunesse, si ce n'est en celui qui est la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle?

Il est des voyageurs doués d'un heureux naturel, qui ont fait du lazzarone un être éminemment poétique, une nature à part, un enfant de la mer qui laisse aller sa vie folle et insoucieuse en chantant et en dormant bercé par les vagues de son golfe. Cependant il n'en est pas ainsi. Dans cette classe d'hommes qui pullule à Naples d'une manière effrayante, dans cette population à demi-nue, sale, voleuse, bavarde, que dévore la vermine et la paresse, que l'on heurte partout, qui naît, vit et meurt dans les rues, en plein air, sous un rayon de soleil; dans cette race indépendante, indomptable, dégradée, il est un peu difficile de ne pas reconnaître le type le plus avili et le plus repoussant de l'espèce humaine. Pour moi, je n'ai pu voir dans le lazzarone qu'un audacieux voleur de foulards et qu'un vorace et insatiable *mangiatore di maccheroni*. — Il est vrai qu'on m'a dit que le lazzarone était dégénéré, et pour le prouver l'on m'a beaucoup parlé de Masaniello. Je vais donc es-

sayer de répéter ce qui m'a été dit sur cet étrange héros que l'on a fait chanter si souvent sur nos théâtres.

— Masaniello était né à Atrani, village situé près d'Amalfi, ancienne république qui joua un rôle dans le moyen-âge, et qui s'élève sur le golfe de Salerne. Boccace regardait cette plage, avec celle de Reggio et de Gaëte, comme l'endroit le plus délicieux et le plus agréable de l'Italie, à cause de sa position. Le véritable nom du héros lazzarone était Tommaso Aguello; mais les Napolitains, par un usage assez commun chez eux, de ces deux noms n'en firent qu'un, et l'appelèrent Masaniello. Ses parents, pauvre famille de pêcheurs, avaient quitté leur cabane et la côte d'Amalfi pour venir habiter Naples, et s'étaient logés dans le quartier le plus misérable de la ville, près de la place *del Mercato*, dans un endroit appelé *Piazza Maggiore*. Tommaso était jeune et n'avait que vingt-sept ans. Comme tous les pêcheurs du golfe il était brun, et la peau de son visage avait ce ton chaud et brûlé que donne le soleil. Sa figure avait un certain caractère de franchise, de beauté et de distinction. Ce n'était ni le pêcheur, ni le lazzarone. Comme tous les hommes dont la vie fait du bruit, il sortait de la ligne commune. Ses grands

yeux noirs annonçaient l'énergie de son âme; son regard était triste et profond; ses longs cheveux blonds retombaient naturellement sur ses épaules, et toute sa figure avait une rare expression de mélancolie et de noblesse qui trahissaient une nature supérieure, capable de grandes actions. Il portait le costume des mariniers; mais il avait modifié ce vêtement et en avait imaginé un qui donnait à sa taille élancée quelque chose de gracieux et d'élégant. Sa parole vive, douce, persuasive, l'éloquence de son geste, la générosité et la bonté de son cœur, le plaçaient au-dessus de ses camarades, qu'il dominait encore mieux par son courage et par son intelligence.

—Un jour, c'était en 1647, la femme de Tommaso entrait en ville avec un paquet assez gros; les *gabellieri* lui demandèrent ce qu'elle portait ainsi; elle répondit que c'était son *bambino*, son enfant. Malgré cela, on voulut ouvrir le paquet, et au lieu de l'enfant on trouva de la farine. La femme de Tommaso fut aussitôt arrêtée et conduite en prison. —Le pauvre pêcheur se sentit frappé au cœur quand il apprit cette nouvelle; d'autant mieux qu'il y avait peu de temps qu'il était marié, et il jura par saint Janvier qu'elle serait vengée. Cependant, pour payer l'amende et délivrer sa femme, il fut obligé de vendre le peu qu'il avait, son linge, son lit, le portrait de sa femme, jusqu'à son anneau nuptial. Il se fit plus

misérable qu'aucun lazzarone. — Ce dernier malheur porta son désespoir à son comble....

Depuis quelque temps de sourdes rumeurs circulaient dans la ville. L'on venait de publier un édit pour la perception de l'odieuse *gabelle* sur les fruits; et chaque fois que le duc d'Arcos, alors vice-roi, passait dans les rues, le peuple suivait sa voiture en proférant des cris et même des menaces.

Or, un matin, un certain frère convers du couvent del Carmine, nommé Savino Saccordo, rencontra Tommaso Aguello sur la place; il le tira à l'écart et lui dit mystérieusement : « Je t'attends dans deux heures à l'*acqua della Bufola.* »

C'était une fontaine qui se trouvait dans un endroit isolé et caché de la campagne de Naples.

Le pêcheur fut fidèle au rendez-vous.

« Tommaso, lui dit Savino d'une voix émue, n'est-il pas vrai que ta femme sort de prison, ta pauvre femme ? N'est-il pas vrai que pour racheter ce trésor tu as vendu tout ce qu'il te restait encore sur la terre?. . Tommaso, dis-moi, maintenant si ta femme a faim, que lui donneras-tu ?... car le pain est cher aujourd'hui, et bientôt ils nous feront payer jusqu'à l'air que nous respirons, jusqu'à l'eau que nous buvons! O maudits soient ces Espagnols!.... Écoute, Tommaso, sais-tu que demain, Naples peut devenir libre?...

— « Frère, que dites-vous là! » s'écria Tommaso.

—« Oui, demain, reprit le moine, la liberté et le bonheur peuvent se lever sur Naples. Mais pour cela il faut un homme; tu m'entends, rien qu'un homme. Mais un homme brave, inflexible, audacieux, d'un courage à toute épreuve, et que la mort n'effraie pas... Tu m'entends, Tommaso, il faut un homme qui se dévoue; et je te dirai que j'ai cru trouver en toi cet homme... Maintenant, dis-moi si je me suis trompé. »

—« Frère, c'est le ciel qui me parle par votre voix. Que faut-il donc faire? »

Ils se parlèrent encore longuement, après quoi Savino remit vingt carlini (1) au pêcheur, et ils se séparèrent.

Voici l'usage que Tommaso fit de cet argent. Il rassembla une foule d'enfants et de jeunes gens, leur acheta des bâtons; et, s'étant mis à leur tête, il parcourut avec eux la ville, en faisant mille choses les plus extravagantes et les plus étranges. Tout le monde le crut fou; c'est ce qu'il voulait. Ils passèrent sous les fenêtres du palais du vice-roi, et, à l'imitation de son chef, toute la troupe cria : *fuori, fuori gabelle,* en montrant son derrière; ce qui n'était pas précisément très-respectueux. Mais Tommaso faisait le Brutus à sa manière.

Ainsi commença la révolte. Le premier pas était fait.

(1) Le *carlin* vaut à peu près 42 centimes de notre monnaie.

Le dimanche matin, 7 juillet 1647, les paysans arrivèrent en foule sur la place *dèl mercato*, à Naples, pour vendre leurs fruits. Parmi ceux-ci on voyait plusieurs pauvres habitants de Pouzzoles qui étaient venus porter leurs figues. Les *gabellieri* voulurent exiger le paiement de l'impôt sur les fruits; mais les réclamations furent très-vives et très-énergiques, surtout de la part des marchands de figues, qui objectaient que tous les jours la valeur de ce fruit diminuait considérablement; ce fut inutile. Les paysans portèrent leurs réclamations au vice-roi; ce fut encore en vain. Alors la place se remplit de plaintes, de murmures, de désordres, et le mécontentement alla toujours croissant. Enfin l'orage fit explosion. Un parent de Tommaso donna le signal en jetant à terre sa corbeille de figues et s'écriant plein de fureur : « Ces figues sont à moi et j'ai le droit d'en faire ce qu'il me plait ! » et il les repoussait dédaigneusement du pied. Les enfants se jetèrent sur ces figues; mais les *gabellieri*, voulant les en empêcher, il s'éleva entre eux une rixe assez plaisante. Alors parut un envoyé du vice-roi, pour rétablir l'ordre par sa présence. Il réussit mal, car à sa vue Masaniello ne put retenir sa fureur; il saisit une poignée de figues et les lui jeta de toute sa force au visage. Aussitôt de tous côtés volèrent des fruits, des pierres, des bancs. On mit le feu à la maison de bois élevée pour les *gabellieri*, au milieu

de la place, ainsi qu'à tous les registres et papiers. Les archers accoururent, et ils furent repoussés par le peuple furieux.

Guidé par Masaniello, le peuple se porta au palais, il inonda les appartements du vice-roi; les soldats ne purent le retenir. Toute la ville accourut, et ce fut un spectacle effrayant que de voir cette masse flottante d'hommes, d'enfants et de femmes, d'où s'élevait ce cri : « *Leva, leva le gabelle!...* »

Pendant les premiers moments de l'émeute, le vice-roi était tranquillement à une fenêtre du palais, mangeant un biscuit qu'il trempait dans un verre de vin. Quand il vit que le soulèvement prenait un caractère sérieux, il monta en voiture et voulut fuir; mais il ne put aller que jusqu'à l'église de Saint-Louis des Pères-Minimes de saint François de Paule. Il s'y précipita et fit refermer les portes sur lui. Pendant ce temps un arquebusier allemand tuait un homme. La vue du sang ne fit qu'exalter cette populace effrénée. On releva le cadavre sanglant, et il fut porté par la ville au milieu des vociférations et des menaces.

La voix de Masaniello fut impuissante pour réprimer ce premier et sauvage élan de fureur. Le peuple se livra à ses passions aveugles et brutales. Poussé par son instinct féroce de destruction, il mit le feu à plusieurs palais. Le feu c'est son arme favorite; c'est un agent dont l'action est terrible et rapide. Mais je ne veux pas entrer dans les détails de

ces scènes affligeantes. Je ne connais rien de plus hideux que le spectacle des sanglantes fureurs de ces masses stupides et sauvages.

Dans tout cela ce qui étonne, c'est l'empire que Masaniello avait acquis sur le peuple. Vêtu de son simple habit de marin, caleçon et chemise de toile, les jambes et la poitrine nues, inondé de sueur, une épée à la main, il était partout et dirigeait toutes les attaques. Son énergie et son audace entraînaient et fascinaient le peuple; on le suivait et on lui obéissait avec une docilité qu'on a de la peine à croire. Il était fier, mais bon et généreux, et il empêcha, par l'ascendant qu'il exerçait sur la populace, beaucoup de grands malheurs qui sans lui seraient arrivés. Il fut comme une vraie providence pendant ces jours de révolution. Il fit élever un tréteau sur la place del Mercato, et de là, comme du haut d'un tribunal suprême, il distribuait la justice à son peuple. Puis il traitait d'égal à égal avec le vice-roi. — Quand on pense que l'homme qui faisait ces choses-là n'était qu'un misérable pêcheur, sans aucune instruction, ne sachant ni lire ni écrire, livré à son seul instinct, à la seule inspiration du moment, n'ayant aucun des moyens de séduction qui servent à dominer les masses, on a grandement raison de s'étonner et de regarder cela comme un de ces faits que l'on essaie vainement d'expliquer, mais qu'il faut admettre...

De Naples s'élevait vers le ciel, avec les cris des

hommes et des femmes, un épais nuage de fumée. La ville semblait le foyer d'un vaste incendie; elle fumait comme son volcan. C'était des ruines des palais incendiés que montait ce flot de fumée. — Les femmes et les enfants accouraient de toutes parts les armes à la main et augmentaient le désordre. On traînait par les rues les cadavres des soldats, et on clouait leurs membres à des piloris sur les places publiques. Une profonde terreur planait sur la ville; Masaniello régnait sur son tréteau et le peuple écoutait dans un religieux silence les paroles de son chef à demi-nu.

Dès les premiers jours du soulèvement, Masaniello, dans la bonté et l'inexpérience de son âme, s'était confié à un certain Perroni, un échappé de prison, qui ne contribuait à la révolution que pour pouvoir, à la faveur du désordre, éviter les coups de la justice qui le poursuivait. Il fut un des principaux acteurs de ce drame sanglant. Mais il voyait d'un œil jaloux les honneurs que le peuple rendait à Masaniello, et il résolut de le trahir et de le vendre. Pour cela, il s'adressa à un maréchal-de-camp nommé Grassi, qui fit cacher dans l'église del Carmine, dans le cloître du couvent et dans les rues qui mènent à la place del Mercato, un assez grand nombre de gens armés, espèces de sicaires ou d'assassins que l'on appelait alors *bravi*.

Voici comment le Perroni exécuta sa trahison.

Pour soustraire Masaniello aux yeux du peuple, il lui dit de le suivre dans l'église parce qu'il veut lui communiquer une affaire de la plus haute importance. Le pêcheur le suit sans arrière-pensée; mais à peine est-il dans l'église, qu'un coup d'arquebuse lui révèle ce qu'il n'avait pas soupçonné. Il s'écrie aussitôt: « je suis trahi! » Mais plusieurs décharges couvrent ses cris, sans toutefois l'atteindre. Il attribua ce fait au scapulaire qu'il portait toujours sur sa poitrine comme tous les lazzaroni.

Aux cris de son chef et aux décharges des arquebuses, tout le peuple qui était sur la place se jeta avec impétuosité dans l'église. Sa fureur fut terrible; en un instant les dalles furent rougies du sang des bravi. Le lieu saint devint une horrible boucherie; deux sicaires furent égorgés sur le maître-autel. Quant à Domenico Perroni, il fut trouvé dans une cellule du couvent, agenouillé aux pieds d'un religieux et lui demandant l'absolution de son crime. On l'arracha des bras du frère, et un homme le tua d'un coup d'arquebuse dont il avait appuyé le canon contre sa poitrine pour ne pas le manquer. Après cela le peuple se répandit en vociférant dans la ville, et portant au bout de piques les têtes de ceux qu'il venait de massacrer.

Cet événement ne fit qu'accroître l'amour du peuple pour son idole. Ces braves pêcheurs regardèrent dès-lors cet homme comme un envoyé de Dieu,

comme leur véritable sauveur, et ils l'entourèrent de respect, de vénération et même d'une espèce de culte religieux.

Il est à remarquer que Masaniello n'avait jamais eu la pensée de renverser le gouvernement et d'usurper l'autorité royale. Il était arrivé au point où nous le voyons, insensiblement, sans le savoir, sans le vouloir, par la seule force des choses et pour ainsi dire malgré lui. Voici un fait qui le prouve :

Un jour, un homme masqué vint à lui et essaya de le tenter par ces paroles : « Masaniello, grâce à toi, nous marchons vers une délivrance certaine, et je vois déjà une brillante couronne qui va te ceindre le front sans que tu te sois donné la peine de la demander. » Masaniello détourna la tête avec une expression profonde de dédain et de fierté : « Tais-toi, lui dit-il, je ne suis qu'un pauvre homme, et il ne me faut d'autre couronne que celle de la madone (1). Je n'ai d'autre pensée que de soulager ma chère patrie du poids qui pèse sur elle, et quand j'aurai accompli mon œuvre, quand j'aurai rendu à mon roi le trône que je cherche à lui conserver, alors, pauvre pêcheur, je redeviendrai pêcheur. Dans tous les cas, je ferai tout ce que je pourrai pour ne pas salir mon nom du titre de rebelle. »

« — Tu te trompes, reprit l'homme masqué, l'on ne blâme le rebelle que lorsqu'il ne réussit pas. La vic-

(1) *Corona* veut aussi dire en italien *chapelet*.

toire justifie tout, et le droit est toujours du côté de celui qui triomphe. Prends-y garde, tes forces sont terribles, les temps favorables et les richesses de tant de nobles maisons peuvent être à toi. Ne méprise pas la fortune qui te sourit aujourd'hui, et souviens-toi de ce que je te dis : si tu as le malheur de te fier aux trompeuses promesses des Espagnols, tu es perdu, toi et les tiens. »

Pour toute réponse, Masaniello haussa les épaules et s'éloigna brusquement.

Le 11 juillet, cinquième jour de la révolte, une foule immense se pressait dans l'église del Carmine. Un notaire public lisait au peuple, dans la chaire même, le nouveau traité contenant les concessions et les promesses de paix et de bonheur du vice-roi. Après la lecture le peuple, plein de joie, entonna le *Te Deum*. Le vice-roi ayant appris l'heureux effet de ses promesses, envoya son capitaine des gardes pour engager Masaniello à venir à son palais. Cette demande étonna d'abord le napolitain; il monta à cheval sur la place et demanda au peuple son avis : *« Popolo mio, volete voi ch'io vada dal signor vicerè? » — « Si... si... »* cria le peuple.

Il faut dire que Masaniello commençait toujours ses harangues par ces mots qui produisaient un effet magique sur les esprits : *popolo mio,* mon peuple.

Il était six heures du soir, le peuple encombrait les abords du palais, les rues étaient ornées de dra-

peries, les femmes, les vieillards étaient aux fenêtres, Naples avait un air de fête inaccoutumé. L'on fit place au cortége qui s'avançait. D'abord, venait le cardinal-archevêque de Naples dans sa voiture, puis après lui Masaniello monté sur un superbe cheval du cardinal. Il était couvert d'un manteau de toile d'argent, son chapeau était ombragé par un panache, à l'un de ses côtés pendait une épée et de l'autre un rouleau de papier. Son frère, Matteo, venait à côté de lui, à cheval, vêtu de son simple habit de pêcheur et le corps à demi-nu. Giulio Genuino, conseiller du peuple, fermait la marche dans une chaise à porteur. Avant d'entrer dans le palais, Masaniello eut un moment d'hésitation et de crainte, lorsqu'il vit la quantité de soldats sous les armes qui en gardaient les abords; et, se retournant, il dit au peuple ces paroles : « *Popolo mio,* si dans deux heures vous ne me voyez pas sortir, démolissez le palais et ne laissez pas pierre sur pierre. » Il se fit un moment de silence, puis il reprit : « Si je meurs, ô mon peuple, promettez-moi du moins de dire un *ave* pour moi. » Après quoi il s'élança au galop dans la cour du palais.

Quelques instants après, il parut au balcon avec le vice-roi, qui l'embrassa plusieurs fois en présence de la multitude, qui applaudissait et hurlait de joie. Les clameurs étaient telles, qu'ayant voulu tous les deux parler des intérêts du peuple, il leur

fut impossible d'entendre leurs paroles. Alors Masaniello s'avança de nouveau au balcon, et posa un doigt sur sa bouche. A ce signe, un silence profond se fit aussitôt au milieu de cette masse d'hommes. Pour mieux montrer son pouvoir au vice-roi, il lui demanda ce qu'il voulait qu'il commandât au peuple. Il lui répondit de faire évacuer la place. Masaniello fit un signe, et en un instant la place fut déserte.

On a dit, ou simplement présumé, que les intentions du vice-roi étaient de faire périr Masaniello ou de le retenir prisonnier dans son palais, mais qu'il fut effrayé de l'ascendant prodigieux de cet homme sur les Napolitains. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il le laissa sortir, après lui avoir offert plusieurs choses précieuses, que celui-ci ne voulut pas accepter, et après l'avoir décoré du titre de capitaine-général du peuple.

Ce jour-là, le héros napolitain atteignit le plus haut point de sa gloire. Mais comme la vie humaine a deux versants opposés, l'un qu'il faut gravir, l'autre qu'il faut descendre; l'heure du triomphe de Masaniello marquait aussi le commencement de sa ruine. C'est là une triste loi de notre nature à laquelle nulle existence, quelqu'éclat qu'elle ait jeté, n'a pu échapper.

Les rebelles, les amis du désordre, une foule de misérables, qui ne rêvaient que pillage et massacre, ne lui pardonnèrent pas d'avoir accordé les deux partis et d'avoir ainsi étouffé la révolution dans son

germe. Ce peuple inconstant, mobile, ingrat, comme le sont tous les peuples, commença à se détacher de lui, l'accusant de l'avoir trahi et de s'être vendu au vice-roi.

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'étourdi par les honneurs et les flatteries de la cour, Masaniello abandonna sa petite maison pour habiter le palais du vice-roi. La vice-reine envoya chercher la femme du pêcheur dans sa propre voiture. « *Vostra signoria sia la molto ben venuta,* » lui dit la duchesse en la voyant; —« *E vostra eccellenza la molto ben ritrovata,* » reprit spirituellement la femme de Masaniello.

Dès ce moment son étoile commença à pâlir.

Quelques auteurs prétendent qu'on fit boire à Masaniello un poison qui ne lui donna pas immédiatement la mort, mais qui dérangea les organes de son cerveau, et le jeta dans un état terrible de délire et d'exaltation qui présentait tous les symptômes de la folie. La vérité est qu'il tomba dans une sorte de mélancolie noire, dont il ne sortait que pour se livrer à des accès de fureur et à des actes de monomanie qui faisaient peine à voir. Il en est qui prétendent que cet état était simulé de sa part; d'autres qui disent que pendant que dura l'insurrection il prenait si peu de nourriture que son corps s'était affaibli extrêmement, qu'il était devenu d'une maigreur excessive, et que l'on peut croire que cette privation d'aliments, jointe à l'exaltation de son esprit, avait affaibli ses fa-

cultés intellectuelles et occasionné une perturbation et une violente irritation dans son cerveau.

Quoi qu'il en soit, Masaniello était fou. Il conseillait au peuple de bâtir un pont pour unir Naples avec l'Espagne; c'était, disait-il, le seul moyen d'arriver jusqu'au roi et de lui faire comprendre la véritable cause de ses plaintes. Le peuple prenait plaisir à l'entendre ainsi divaguer; car, tout en délirant, il disait parfois des choses justes et donnait même de bons conseils. On assure qu'avant de mourir il annonça et prédit quelques événements qui se réalisèrent plus tard.

— Le 17 juillet, jour dédié à la madone del Carmine, le cardinal archevêque se préparait à officier pontificalement, lorsque Masaniello entra dans l'Église, et, la voyant remplie de monde, il monta aussitôt dans la chaire et harangua le peuple. Il voulut se justifier des calomnies qui pesaient sur lui et se réhabiliter dans l'esprit de cette populace inconstante et passionnée. Il réveilla tous les secrets de son ancienne éloquence, montra tout ce qu'il avait souffert pour obtenir les avantages et les libertés que le vice-roi avait promis : « Pour vous, s'écria-t-il, j'ai vécu plusieurs jours sans manger, j'ai chassé le repos de ma maison, le sommeil de mon lit, je

6

veille la nuit et le jour, et ma faiblesse est telle que mes jambes ne peuvent plus me supporter, et ma maigreur est si grande que les os me percent la peau » et il pleurait amèrement. « O mes amis, continua-t-il, si vous pouviez voir mon corps nu, alors certainement vous auriez tous pitié du pauvre Masaniello! » Et, ne se rappelant plus la sainteté du lieu où il était, il se dépouilla de ses vêtements.

Les frères du couvent le firent aussitôt descendre de la chaire et le conduisirent dans une cellule, où ils lui prodiguèrent tous les soins que demandait son triste état. On le laissa seul dans la cellule, et là le calme lui revint peu à peu... De la fenêtre son regard tombait avec amour sur cette belle mer qui avait bercé ses premières années, et s'arrêtait instinctivement sur les hauteurs brillantes de Sorrento, si chères à son souvenir. Le murmure des vagues et l'aspect de la terre natale endormaient la douleur dans son âme, et faisaient rentrer la paix dans son imagination en délire. Il oubliait son existence présente, et se croyait au temps où il n'était que simple pêcheur... Mais des cris l'arrachèrent à sa douce et mélancolique rêverie. « Masaniello... Masaniello!... » C'étaient des soldats qui le cherchaient. — « Je suis ici, répondit-il avec force, le peuple a-t-il encore besoin de moi? » Il se présenta aussitôt, et les soldats déchargèrent lâchement sur lui leurs arquebuses.

« *Traditori! ingrati!..* » s'écria-t-il, et il expira.

Le peuple se rua sur son corps; et, par une de ces frénésies qu'on ne peut expliquer, on détacha la tête du tronc et l'on traîna son corps mutilé par les rues de Naples. Puis on laissa le cadavre aux chiens, sans sépulture. O peuple impie et ingrat!.... La femme et la sœur de Masaniello, ces deux pauvres et faibles femmes, insultées et menacées, furent obligées de chercher un refuge dans le château....

Mais tout n'est pas fini. Dès que Masaniello fut mort, ne craignant plus le peuple qui avait perdu son chef redoutable, le vice-roi se hâta de publier de nouvelles ordonnances pour annuler les concessions qu'il n'avait faites que pour apaiser les esprits. Le peuple recommença ses cris et ses émeutes.... Alors on entendit un inconnu élever la voix au milieu de cette multitude désordonnée et furieuse. Cet homme parla avec une force et une audace qui étonnèrent le peuple. Il lui reprocha son ingratitude, son inconstance, son crime, et le menaça d'une juste punition du ciel pour avoir assassiné Masaniello et avoir laissé son corps sans sépulture. Les paroles de l'inconnu émurent profondément ces esprits si impressionnables, si mobiles. De tous côtés l'on entendit des pleurs et des gémissements; les femmes surtout témoignèrent leur douleur par des sanglots et des cris de désespoir. Alors on courut au cadavre sanglant et couvert de boue, on le

lava dans de l'eau pure, puis, rapprochant la tête du tronc, on l'enveloppa dans un drap blanc. Ensuite, on transporta le corps dans l'église del Carmine, et on le laissa pendant un jour exposé à la vénération publique. Les femmes et les enfants vinrent jeter des fleurs sur le cadavre et toucher avec dévotion ses pieds et ses mains. Masaniello était devenu pour eux un saint, un martyr. Dans la nuit on fit les obsèques avec la plus grande pompe possible. Le corps fut promené découvert dans les rues de la ville, sur un brancard couvert d'un drap d'or. Il avait à la main le bâton de maréchal, l'épée au côté et les éperons aux pieds. Le cortége était composé de tout ce qu'il y avait de religieux et de soldats dans la ville; les maisons étaient illuminées et les rues jonchées de fleurs; après cela on revint l'ensevelir dans l'église del Carmine. Pauvre Tommaso!...

—Cette incroyable aptitude, cette tendance naturelle, ce véritable besoin du peuple de Naples pour le mouvement, le changement, le désordre et l'émeute, expliquent les mesures sévères et prudentes prises par le gouvernement. Malgré cela, on peut reprocher à la police de s'être faite étroite, fatigante, ombrageuse, et de se montrer peut-être un peu trop avide d'argent. Ce peuple dégénéré sent l'esclavage; il en a du reste toutes les habitu-

des, toutes les allures, toutes les bassesses, tous les abrutissements. L'absence du sentiment moral a étouffé en lui le germe des nobles actions, des hautes inspirations et des grandes choses. N'ayant pas la moindre notion de ses droits et de ses devoirs, il est contenu seulement par la force matérielle et brutale, et devant elle il s'avilit et devient rampant, flatteur et hypocrite. Vain, léger, frivole, superstitieux à l'excès, il allie tout, et fait je ne sais quel mélange révoltant de religion et de vices, de piété et de corruption. Les madones décorent non-seulement les maisons particulières, mais encore les cafés, les loteries, les sicaires de toute espèce; on en voit partout, et bien souvent où elles ne devraient pas être. Le soir, on les illumine dévotieusement, et le filou et le *rufiano*, en passant devant elles, se découvrent et se signent avec autant de respect qu'un bon religieux. Voilà ce peuple qui prend tout avec excès, et par le côté extrême; qui dénature tout, même les choses les plus belles, et qui a fait du catholicisme une espèce d'idolâtrie mesquine et ridicule. — Quant au lazzarone proprement dit, il porte sur le front les flétrissures de la paresse, de la misère, de la servitude.

Sibaryte au poil noir, et gras voluptueux,
Adorateur sacré du parmesan glueux,
Il a le cœur au ventre et le ventre à la tête.
Chanter, boire, manger, dormir, voilà sa fête!

Et le dos prosterné sur ses larges pavés,
Il n'a les bras tendus et les regards levés
Que vers le ciel lardé de ses pâtisseries :
Il n'adore qu'un Dieu, le dieu des porcheries :
Il admire son corps, il le trouve très-beau,
Et craint le mal que fait un glaive sous la peau.

(A. Barbier, *Iambes*).

Nul spectacle plus triste et plus affligeant que cette dégradation, que cette laideur morale, que tout ce matérialisme abject et impur, en face d'un si beau ciel, à côté d'une nature si riche et si splendide. Serait-il donc vrai que la beauté morale d'un peuple soit en raison inverse de la beauté de son climat?...

..... Je ne parlerai pas de l'immense et audacieux tunnel, du Pausilype, que Sénèque appelait une longue prison; ni de ce joli lac d'Agnano, gracieuse miniature, diamant brut incrusté dans les montagnes et la verdure; ni de cette fameuse grotte du Chien, où le cicerone fait mourir et ressusciter cinquante fois par jour un malheureux animal dans le gaz qui s'y élève de quelques centimètres au-dessus du sol; ni de ce sentier, âpre, sauvage et dur, qui du lac monte hardiment à la Solfatare, ruine encore chaude et fumante d'un antique volcan.... De là, par de petits chemins remplis de fraîcheur et de verdure, nous sommes descendus sur les bords de ce golfe enchanté de Baya que la nature a découpé d'une façon si merveilleuse.—La route court le long de la mer, et la poussière des vagues nous rafraîchit le visage. A notre droite, ce sont d'immenses rochers taillés par la nature avec une hardiesse effrayante ,et où de gigan-

tesques cactus balancent au vent leurs larges et vertes raquettes... Les rochers s'éloignent, et voilà de fraîches habitations qui se montrent dans des massifs de lauriers, d'oliviers et d'orangers... Nous arrivons au lac Lucrin, où les gourmets de Rome, du temps des Apicius et des Lucullus, parquaient les huîtres. Dans une nuit de 1538, je crois, il y eut un tremblement de terre, et le lendemain, à la place du lac, les paysans furent assez surpris de trouver une montagne, haute de quatre cents pieds et qu'ils appelèrent avec raison le Monte-Nuovo.

Prenons la droite, nous entrons de plain-pied dans le sixième livre de l'Énéide. Voici le lac Averne sur lequel, au dire de Virgile, nul oiseau ne pouvait voler impunément. Mais les vapeurs méphitiques ne s'élèvent plus comme autrefois de ses eaux. Ce lieu était maudit et voué à une horreur éternelle; et aujourd'hui une gracieuse villa, bien blanche, bien coquette se contemple dans les eaux limpides et profondes du lac. Mais silence, voici la terrible grotte de la Sibylle. — La plus célèbre des sibylles de l'antiquité était celle de Cumes. Varron en compte dix, les sibylles de Perse, de Libye, de Delphes, de Cumes, d'Erythrée, de Samos, de Cumes ville d'Eolide, de l'Hellespont et de la Phrygie. Mais la sibylle italienne, connue aussi en Grèce pour avoir rendu des oracles dans le temple de Delphes, a été immortalisée par les chants du poète. C'est elle qui guida

le pieux Énée dans sa descente aux enfers.... Certainement Virgile, lorsqu'il écrivit ce beau chant, était loin de penser qu'une pareille destinée l'attendait, et qu'un jour lui aussi devait servir de guide à ce Toscan audacieux qui s'était aventuré dans ces royaumes sombres. — A l'heure qu'il est, la sibylle a cessé de rendre ses oracles; son antre est muet, et tout le monde peut, moyennant quelques *carlini*, profaner son terrible sanctuaire.

En suivant un chemin tout bordé de ruines informes qui attestent les violentes secousses que leur imprima la nature, je me suis égaré dans cette campagne si chère aux Romains, et dont l'aspect offre aujourd'hui les contrastes les plus brusques et les plus étranges... Autour de moi s'élèvent de douces et molles senteurs; c'est un luxe de fleurs incroyable. Les haies sont remplies de larges violettes à la couleur chaude et ardente, et qui m'envoient leurs parfums pénétrants. Tout bourgeonne, la sève ruisselle partout, les buissons fleurissent, la vigne a déjà poussé de grands jets tendres, tous les germes se réveillent aux souffles tièdes du printemps. La vie circule et fermente dans cette nature avec une activité et une énergie primitives..... J'ai goûté un charme infini à me promener seul au milieu de cette végétation vivace et vagabonde, sur cette terre si vieille dans la mémoire des hommes, et dont l'aspect cependant est toujours jeune et toujours nouveau...

Cumes était là; Cumes la grecque, Cumes la désolée. — Cette ville, fameuse dans l'antiquité, et qui était le plus ancien monument des migrations des Grecs en Italie, a disparu sous la végétation qui envahit chaque jour ses ruines et leur jette comme un linceul de verdure. Le paysan s'abrite aujourd'hui sous les beaux débris des splendeurs d'un autre âge. Çà et là, épars dans les champs, dans les vignes, vous voyez des fragments de mosaïques, de colonnes, de marbres, de pans de murs et des blocs de maçonnerie liés par un ciment indestructible qui en a fait des rochers; et malgré tous les puissants efforts de cette terre volcanique, l'aspect général de la contrée a un caractère de désolation qui attriste et serre le cœur. — Des hauteurs, la vue plonge sur la mer qui dentelle ce rivage et lui jette la frange légère de son écume.

La grotte dont j'ai déjà parlé, et qui s'ouvre sur les bords du lac Averne, est, à ce qu'il paraît, improprement appelée grotte de la sibylle. Le séjour de cette célèbre inspirée des temps païens a été probablement dans une excavation souterraine et tortueuse creusée dans les rochers de Cumes. Mais qu'importe!... Cette prophétesse que quelques auteurs anciens nomment Daphné, d'autres Manto, et plusieurs Deiphobe, avait une manière assez bizarre de rendre ses oracles. Elle les écrivait en vers sur des feuilles sèches, qu'elle disposait symétriquement sur le sable à l'entrée de sa grotte. Dans cet ordre, ses vers avaient

un sens; mais si le vent venait à souffler et à déranger ces feuilles, elle se refusait à les rétablir dans leur ordre primitif, et ceux qui étaient venus la consulter le plus souvent s'en retournaient n'emportant avec eux que des mots sans suite, que des caractères mystérieux, que des lettres mortes.

Mais revenons à l'indolente, à la voluptueuse Baya; sur ce rivage délicieux où tous les vices de Rome s'étaient donné rendez-vous... Rien de plus séduisant, malgré sa désolation, malgré sa misère, que la vue de cette belle plage. Il y a là, dans l'air, quelque chose de doux, d'enivrant, de tiède, de sonore, de transparent, d'enchanteur qu'il est impossible de rendre... Des paysans dansent la tarentelle dans un chemin creux, près d'un ancien tombeau; de jeunes filles brunes, les bras nus, nous apportent des fleurs et des débris de mosaïques que la mer rejette sans cesse; car elle a envahi ce côté du golfe et couvert ainsi quelques ruines... Il y a dans ce ciel une limpidité, une chaleur, une clarté qui rappellent celui de l'Ionie, et vous vous croyez transporté sur le rivage grec. — Le soleil décline et jette une teinte chaude et dorée sur les trois belles ruines des temples de Vénus, de Mercure et de Diane. On ne saurait exprimer l'effet que produisent ces monuments qui tom-

bent, placés là, sur la côte silencieuse, à côté de cette mer calme et bleue et dont l'austère mélodie réveille seule quelqu'écho endormi dans leur voûtes entr'ouvertes et pendantes. Leur tristesse et leur immobilité rêveuse contrastent avec le mouvement de toutes ces barques à l'ancre dont les mats se balancent comme des roseaux. — C'est ici que se montra dans toute sa folle et licencieuse magnificence cette aristocratie romaine si fastueuse, si vaine et si corrompue. Les Romains couraient à Baya comme vers un lieu de délices, et ils avaient couvert ce rivage de somptueuses villas, de temples et de thermes magnifiques. Le nom de Néron vous y poursuit partout, son souvenir et celui de sa mère s'attachent à vos pas et planent fatalement au-dessus de ces ruines plaintives.—Poussé par les conseils et les railleries de Poppée, qui l'appelait un pupille, Néron médita la mort de sa mère. Il l'attira à Baya, feignant de vouloir se réconcilier avec elle. La journée se passa en fêtes et en protestations de tendresse et de dévouement. Le soir, comme le ciel était étoilé et la mer calme, Agrippine, pour revenir dans sa villa, s'embarqua sur une galère que Néron avait ornée et préparée exprès pour elle. A peine la galère eut-elle quitté la côte, qu'elle s'ouvrit avec fracas, et Agrippine tomba à la mer. Mais, comme cette femme avait la vie aussi dure que le cœur de son fils, elle se sauva à la nage, et sa suivante, que les marins avaient prise

pour elle, fut assommée à coups de rames... Agrippine était dans son lit, effrayée par cet accident dont elle pénétrait le secret, lorsqu'Anicetus, affranchi de Néron, entra l'épée nue. Elle comprit... Alors cette femme eut un mouvement sublime; elle se découvrit et montrant son flanc, elle s'écria avec énergie : *feri ventrem!*

Ne prenons pas le chemin de fer de Castellamare, ce système de locomotive sent trop l'Angleterre et la Belgique. Montons dans un de ces calessini, si légers, si rapides, traînés ou plutôt enlevés par de petits chevaux entiers, pleins d'énergie et d'ardeur, et dont la robe noire et miroitée reluit au soleil comme l'aile du corbeau. Ce calessino est une des nécessités de la vie napolitaine; car ici tout le monde se fait porter en voiture. L'ouvrier, le paysan, le moine, le lazzarone, femmes, enfants, tout cela s'entasse dans une de ces petites voitures à deux roues, espèce de tilbury primitif, qu'un de ces chevaux qui ont du sang arabe dans les veines traîne toujours au galop. J'ai compté jusqu'à douze et treize personnes superposées les unes sur les autres, accrochées, perchées, pendues de la manière la plus grotesque à ces malheureux calessini. Il n'est pas rare de voir un bon moine avec sa longue barbe porter fort gravement une jeune fille assise sur ses genoux.

La fille est dans son droit, et le moine n'a rien à dire. Les deux premiers qui arrivent ont le siége, ceux qui viennent après se hâtent de profiter des genoux des premiers arrivés, qui naturellement forment un siége, ainsi de suite; les autres se placent derrière, devant, à côté, et les enfants dans un filet de corde sous la voiture. — Mais nous galopons... Nous brûlons Portici, qui, grâce à l'opéra d'Auber, jouit en France d'une réputation populaire. Patrie de la barcarolle; population de pêcheurs; longue suite de maisons et de casins délicieux. Mais voici Herculanum... J'éprouve, en mettant le pied dans cette ville muette et vide, un sentiment indéfinissable de douleur, d'étonnement et de curiosité. Je me sens pénétré, dans cette cité ensevelie, de ce sentiment profond et vague de respect religieux qui se saisit de vous lorsque vous entrez dans un cimetière... Une très-faible partie de la ville s'est hasardée au grand air, le reste n'a pu se dégager de dessous son manteau de lave, et dort encore dans la tombe. Deux raisons s'opposent à l'exhumation complète d'Herculanum. D'abord, la lave qui a coulé dans cette ville, comme la fonte dans un moule, est aussi dure que le granit; ensuite ne faudrait-il pas renverser Résina et Portici, ces deux sœurs insouciantes et paresseuses, qui voyant un jour cette place nette et libre, se sont tranquillement assises au soleil sans songer à leur aînée ensevelie sous leurs pieds. Ces deux villes sont

bâties sur les toits d'Herculanum... Plus loin, c'est Torre del Greco et la Nunziata, villages que l'éruption de 1794 a renversés et brûlés, et qui se sont relevés et posés à la même place. Le Napolitain aime tant la *montagna*... A gauche, sur un mamelon hardi et pittoresque, s'élève un couvent de camaldules. J'envie cette position... Comme la vie extatique et contemplative doit avoir d'intensité, comme la pensée doit se développer dans toute son activité et sa liberté, en ce lieu unique au monde et devant ce large horizon! D'un côté la mer qui bourdonne et se perd dans l'infini, et de l'autre le Vésuve aux flancs noirs avec son panache de fumée qui se replie sous le vent. — Mais voici des tombeaux brisés, des colonnes couchées dans la poussière, de longues rues désertes, des maisons vides et ouvertes. Où sont allés les maîtres?... Tout parle de l'homme, et lui seul ne paraît pas... C'est donc toi, Pompéi! comme Lazare, tu sors de ton long sommeil et tu secoues la poussière du sépulcre. Mais ton peuple, ton bruit, ton mouvement, ta vie?... Rien; la voix se perd dans le silence... Quelle désolation, quelle misère, quelle tristesse!... Le bruit de vos pas qui réveille un écho dans ces maisons désertes, a quelque chose de sinistre et d'effrayant comme les pas du fossoyeur. Malgré soi l'on est saisi d'une crainte inexplicable, et l'on se prend à marcher avec hésitation et à regarder en arrière comme un enfant peureux dans

l'ombre de la nuit. Et si vous vous arrêtez, c'est pour écouter si aucun bruit qui décèle la vie ne s'élève du fond de ce silence de mort; et il vous semble que votre présence est comme une profanation, comme une violation de cette étrange solitude. En vérité, pourquoi sommes-nous ici, voyageurs venus du pays des barbares? Pourquoi ne pas laisser dormir en paix cette veuve à qui l'on déchire chaque jour un lambeau de son linceul? — Laissez-la donc pleurer dans l'ombre et le silence; laissez-la cacher ses douleurs et ses meurtrissures. Dix-huit siècles ont passé silencieux, muets et sombres pour elle; et voilà qu'elle sort de sa longue nuit et qu'elle retrouve encore le soleil. — C'est bien le même soleil, mais non les mêmes hommes!

De toute l'Italie, les ruines de Pompéi sont les plus intéressantes, les mieux conservées, celles qui étonnent le plus fortement, et qui en un seul jour en apprennent plus au voyageur que toutes les dissertations scientifiques des archéologues. Là, tout est encore à sa place, tout se comprend, tout se touche, tout se voit; c'est la vie intérieure des anciens avec ses mœurs, ses usages, ses besoins, prise sur le fait. On dirait une ville que l'on a abandonnée d'hier. Un peu de cendre est tombée là, et tout a été effacé de la terre.—Au milieu du Forum désert, et dont les colonnes sont brisées, un paysan jouait nonchalamment de la cornemuse; triste mélodie

des ruines. — Une espèce de mauvais chanteur nous a suivis obstinément jusque dans le théâtre où se jouaient autrefois les chefs-d'œuvre d'Eschyle et de Sophocle, et nous a chanté, en s'accompagnant sur une guitare fêlée, un air du *Barbiere di Siviglia*. La mélodie de Rossini résonnait étrangement dans cette enceinte classique, et je suis étonné que les Muses ne se soient pas levées pour châtier le profane guitariste napolitain.

La cendre qui a enseveli Pompéi est assez friable, et tous les jours on découvre quelque nouvelle ruine avec facilité. Mais les travaux marchent avec une lenteur désespérante, et si cela continue il faudra encore attendre bien du temps avant l'entière exhumation de la ville. Il est à déplorer que le gouvernement ne veuille ou ne puisse allouer une somme assez forte pour faire marcher les travaux des fouilles avec plus d'activité.

L'éruption du Vésuve qui ensevelit en même temps sous la cendre ou la lave Pompéi, Herculanum et Stabia, est la plus terrible et la plus destructive de toutes celles dont l'histoire nous a gardé le souvenir. Elle eut lieu l'an 79 de l'ère chrétienne. Pline le jeune, qui se trouvait alors auprès de son oncle, Pline le naturaliste, qui commandait la flotte romaine en station sous le cap de Misène, nous a laissé, dans deux lettres adressées à Tacite, des détails curieux sur cette catastrophe et sur la mort de

son oncle, victime de son courage autant que de sa curiosité.

« Mon oncle, écrit-il, était à Misène, où il commandait la flotte. Le vingt-troisième d'août, environ une heure après-midi, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaires... Il se lève, et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce phénomène. Il était difficile de discerner de loin de quelle montagne sortait ce nuage. Depuis, l'événement a découvert que c'était du Vésuve. Sa figure approchait de celle d'un arbre, et d'un pin plus que d'aucun autre; car, après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendait une espèce de branches... il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé ou de cendre ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui était très-savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près... Il fait venir des galères, monte lui-même dessus, et part... Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit et où le danger paraissait plus grand, mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque mouvement ou quelque accident extraordinaire dans ce prodige, il faisait ses observations et les dictait. Déjà sur ses vaisseaux volait la cendre plus épaisse et plus chaude, à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux noircis,

tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu ; déjà la mer semblait refluer, et le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagne dont il était couvert, lorsqu'après s'être arrêté quelques instants, incertain s'il retournerait, il dit au pilote qui lui conseillait de gagner le large : « La fortune favorise le courage : tourne du côté de Pomponianus. » Pomponianus était à Stabia, en un endroit séparé par un petit golfe que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du danger qui était encore éloigné, mais qui semblait s'approcher toujours, il avait retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, et n'attendait, pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avait été très-favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage, et, pour dissiper par sa sécurité la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table et soupe avec toute sa gaîté, ou (ce qui n'est pas moins grand) avec toutes les apparences de sa gaîté ordinaire. Cependant, on voyait luire de plusieurs endroits du Vésuve de grandes flammes et des embrasements, dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnaient... se coucha et dormit d'un profond sommeil; mais enfin la cour par où l'on entrait dans sa chambre commençait à se remplir si fort de cendres, que, pour peu qu'il eût

resté plus longtemps, il ne lui aurait plus été libre de sortir. On l'éveille, il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé....... Les maisons étaient tellement ébranlées par les fréquents tremblements de terre, que l'on aurait dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondements, et jetées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et puis remises à leurs places. Hors de la ville, la chute des pierres, quoique légères et desséchées par le feu, était à craindre. Entre ces périls, on choisit la rase campagne... Ils sortent donc, et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs... Le jour commençait... mais dans le lieu où ils étaient continuait une nuit, la plus sombre et la plus affreuse de toutes les nuits... On s'approcha du rivage pour exa miner de près ce que la mer permettait de tenter; mais on la trouva encore fort grosse et fort agitée par un vent contraire. Là, mon oncle, ayant demandé de l'eau et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite, des flammes qui parurent plus grandes, et une odeur de soufre qui annonçait leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il se lève, appuyé sur deux valets, et dans le moment tombe mort. Je pense que la fumée trop épaisse le suffoqua d'autant plus aisément, qu'il avait la poitrine faible et souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après), on

retrouva au même endroit son corps entier.... et dans la posture plutôt d'un homme qui repose que d'un homme qui est mort. »

Pendant ce temps, voici ce qui se passait à Misène, où Pline le jeune était resté avec sa mère :

« ... Il était déjà sept heures du matin, et il ne paraissait encore qu'une faible lumière comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtiments furent ébranlés par de si fortes secousses qu'il n'y eut plus de sûreté à rester dans ce lieu... Nous prenons le parti de quitter la ville : le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse..... Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs, les voitures que nous avions emmenées avec nous étaient à tout moment si agitées, quoiqu'en pleine campagne, qu'on ne pouvait, même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en une place. La mer semblait se renverser sur elle-même et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage, en effet, était devenu plus spacieux et se trouvait rempli de différents poissons demeurés à sec sur le sable. De l'autre côté, une nue noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues fusées semblables à des éclairs... La cendre commençait à tomber sur nous... je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée

qui nous suivait en se répandant sur la terre comme un torrent. Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, de peur qu'en le suivant la foule de ceux qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les ténèbres. A peine nous étions-nous écartés, qu'elles augmentèrent de telle sorte, qu'on eût cru être non pas dans une de ces nuits noires et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières sont éteintes. Vous n'eussiez entendu que plaintes de femmes, que gémissements d'enfants, que cris d'hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa femme, ils ne se reconnaissaient qu'à la voix.... Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits; et sans cela la cendre nous eût couverts et engloutis... Enfin, cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu à peu et se perdit tout-à-fait comme une fumée ou comme un nuage. Bientôt après parut le jour et le soleil, jaunâtre pourtant, et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux.... et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendre, comme sous de la neige. On retourne à Misène... » (1)

La quantité de cendre qui, au dire de Pline, couvrit le rivage de Baya et de Misène, malgré sa dis-

(1) Traduction de M. de Sacy.

tance du Vésuve, n'a rien qui nous étonne, puisque l'on prétend que les cendres de l'éruption de l'année 472 furent tomber jusqu'à Constantinople.

A l'heure qu'il est, le Vésuve se repose et ne laisse échapper de ses fourneaux qu'une immense fumée.

— A pied, le bâton à la main, comme un humble pélerin, j'ai commencé à gravir la montagne qui brûle... J'ai traversé ces belles vignes qui s'élèvent sur la chaude et fécondante couche de cendre vomie par le volcan, et dont la sève ardente nous donne cette liqueur divine, le lacryma-christi... Des fleurs, des violettes pourprées éclosent sur les bords du sentier. — Après cette riante et calme nature, après cette mâle et fraîche végétation qui se hâte de déployer tout son luxe, voici venir un immense champ de lave noire et aride. C'est une mer de bronze avec ses vagues âpres, immobiles, pétrifiées. On dirait qu'une profonde et puissante charrue a déchiré, soulevé, bouleversé cette couche stérile et rugueuse aussi dure que le fer.... Ici se retrouve le parallélisme éternel du bon et du mauvais génie, le dualisme des deux principes auxquels le monde semble avoir été livré, le perpétuel antagonisme du bien et du mal, la lutte incessante d'Osiris et de Typhon, d'Isis et de Nephtis, d'Ahriman et d'Ormuzd, des Izeds et des Dews, de la vie et de la mort, du ciel et de l'enfer. — Mais le paysage devient plus fortement accidenté. — Comment les flancs de cette montagne

ont-ils pu rejeter cet inconcevable amas de scories et ces longs fleuves de lave?... C'est un tableau saisissant de désordre, de perturbation, de douleur et de grandeur désolée devant lequel la pensée recule et se remplit d'effroi.

L'ermitage, espèce de bouchon où l'on se repose en buvant du lacryma-christi, s'avance comme un hardi promontoire entre deux torrents de lave. Je n'ai point vu d'ermite; cependant il y a là une petite chapelle où un religieux vient quelquefois dire la messe..... Quelques carabiniers dorment paisiblement au soleil et sont censés veiller à la sûreté des voyageurs livrés à la merci de misérables guides... De ce lieu l'on voit se dérouler le plus grand, le plus beau paysage de la terre. C'est Portici, Résina, Torre del Greco qui blanchissent à vos pieds, Naples qui ressemble à un amas de blocs de marbre de Carrare, la mer immense avec ses voiles qui traversent l'horizon, et dont chaque vague scintille et reluit comme une gerbe de diamants; et puis toute cette heureuse et fertile Campanie, fécondée par son volcan, et où éclosent par milliers de riantes villas sous les oliviers, les pins et les hauts palmiers que balancent des brises tièdes et embaumées. L'éclat et la majesté inouïe de ce coup-d'œil, ce soleil dont la chaude lumière baigne le paysage et lui jette la vie, cet horizon infini qui flamboie, cette mer surtout qui resplendit comme une couche d'argent et qui festonne

si mollement ces fertiles rivages, oui, toutes ces choses ne peuvent ni se peindre ni se décrire. C'est là que Satan aurait dû transporter le Christ, lorsqu'il voulut le tenter en lui montrant les splendeurs de la terre.

Devant nous, le cône du Vésuve se dresse noir, abrupte, rude et menaçant. Plus de verdure, plus de fleurs, plus de vie; rien qu'une nature calcinée et torturée par le feu; et pour végétation, tout autour de vous, qu'une lave dure, âpre, sombre, et qui s'est attachée et cramponnée là comme un monstrueux et vorace lichen. — Le cône est taillé presque verticalement, et la rude couche de lave qui l'enveloppe meurtrit et déchire les pieds, et en rend l'ascension fort fatigante. — Enfin, après une longue et pénible escalade, j'ai pu m'asseoir sur un fragment de rocher, aux bords du cratère. — De cet immense et formidable soupirail s'élève sans cesse un épais tourbillon de fumée sulfureuse, qui nous enveloppe comme un chaud brouillard. Le feu, les vapeurs, les fumées transpirent par tous les pores, par toutes les fissures de la montagne. La partie du cône qui regarde Pompéi est en pleine et active combustion. Le feu est là, il vous brûle les pieds. Grattez cette croûte, qui n'est ni de la terre, ni de la pierre, remuez cet étrange amas de matières brûlantes en fermentation, et la flamme jaillit. — Je suis descendu dans le cratère, entouré d'un nuage de fumée, et m'enfonçant

dans la cendre chaude, ou roulant avec des débris de rochers. Ces cendres sont formées par des pierres calcinées, broyées et pulvérisées par l'action puissante des éruptions; ce sont de vrais sables mouvants qui fuient sous vos pas et descendent avec vous.

Le fond du cratère est comblé par d'énormes blocs, des amas de rochers, qui forment sans doute une voûte naturelle et sont ainsi suspendus au-dessus de l'abîme dont on ne peut soupçonner la profondeur. Il serait difficile de peindre l'horreur de ce lieu. C'est le désordre, c'est le chaos. — Roches brûlantes, sulfureuses, jaunes, rougeâtres. Vapeurs chaudes, infectes, étouffantes qui s'échappent avec force d'entre les fissures et les jointures des rochers sur lesquels l'on marche. — Et si l'on vient à lever la tête, on ne peut voir sans trembler ces immenses arêtes, ces âpres déchirures, ces dents aiguës et noires de l'abîme, ces lèvres hideuses, cette large mâchoire béante au-dessus de vous et qui semble vouloir se refermer comme la gueule ardente d'un monstre...

« Monsieur, me dit une espèce de rêveur allemand, voilà ma théorie des montagnes ignivomes. Tout tombe, tout meurt, tout rentre dans la terre. Là, tout se décompose et lui rend ce qu'il a reçu. Après cette opération, par infiltrations et suintements, la matière ainsi décomposée descend lentement des couches supérieures aux couches inférieu-

res, jusque dans les régions intérieures du globe, où se trouve le feu central. C'est dans ce vaste foyer, dans cet immense creuset que s'opère un travail mystérieux, incalculable. La matière s'y élabore, puis s'y volatilise. Redevenue ainsi substance primitive et subtile, réduite pour ainsi dire à l'état de vapeur, elle fait des efforts dont la violence et l'énergie sont indicibles pour percer la couche qui la comprime et s'élancer vers le ciel. Voilà la cause des volcans. En effet, les volcans ne sont que les soupiraux par où la matière purifiée s'évapore et s'échappe pour revenir dans l'éther éternel. Les laves qu'ils vomissent ne sont que les scories, les résidus, ou mieux, les parties impures et grossières qui se précipitent au fond de l'immense chaudière, ne pouvant se volatiliser. Ce travail puissant, cette ébullition, cette ardente fermentation ne peuvent s'opérer sans secousses et sans convulsions. De là, ces tressaillements de la terre et ces mille phénomènes que la science n'a pas encore su expliquer d'une manière satisfaisante. »

Ce matin je me suis embarqué au grand môle, dans une de ces étroites et frêles barques napolitaines, et je me suis promené ainsi pendant des heures au milieu du golfe, laissant ma pensée errer indécise et vagabonde. Quand le temps est beau et la mer calme, il n'est, à mon avis, rien qui égale ces sortes de promenades, avec deux braves pêcheurs aux jambes nues, au bonnet rouge, à la poitrine couverte de médailles et de scapulaires, et qui vous rappellent Masaniello. Le mouvement lent et onduleux que la mer imprime à la barque a quelque chose de doux et d'assoupissant qui vous jette insensiblement dans une sorte de rêverie douce et contemplative, dont le charme est inexprimable. Et puis, c'est une si belle chose que cette large et vaste baie, avec cet ardent soleil qui l'éclaire, cette chaleur qui l'inonde, cette lumière qui l'enveloppe, qui la baigne avec amour, ce ciel d'Orient, si limpide, si profond, et sur-

tout cette mer bleue et transparente, aussi pure que le firmament qui s'y contemple. Naples est là qui s'étale gracieusement sur les pentes onduleuses de ses collines, avec ses églises, ses forts et ses palais, et qui dort entre deux horizons si larges et si magnifiques; puis le frais Pausilype, avec son air de joie et de fête; au-dessous de lui le Vésuve dans son silence austère, et de l'autre côté cette longue ligne blanche que forment les maisons de Portici et de Résina, et que de loin l'on prendrait pour l'écume des vagues. — J'ai mis pied-à-terre sur la tiède et paisible plage de Mergellina, si calme avec son peuple de pêcheurs, et j'ai gravi religieusement la colline du Pausilype qui s'élevait devant moi. — A un certain endroit de la colline, sur la droite, j'ai frappé à une mauvaise porte de bois; un pauve paysan est venu ouvrir. Je l'ai suivi dans un étroit sentier, sous une de ces gracieuses vignes taillées si bizarrement, au milieu des pois et des fèves en fleurs. Après une faible descente j'ai vu devant moi un petit mausolée délabré, ruine modeste entourée de verdure et ombragée par des lauriers et un chêne vert.

Voilà le tombeau de Virgile, m'a dit le paysan en se découvrant avec respect... En vérité, c'est bien là la place de la tombe d'un poète... Ce mausolée est comme suspendu sur l'entrée de la grotte du Pausilype, Naples est mollement étendue à ses pieds; devant lui la mer se déroule reflétant ce ciel chaud

et fortement azuré de l'Italie, et en face, au fond de l'horizon, toujours le dôme noir du Vésuve. L'auteur des *Géorgiques* doit bien reposer là, au-dessus de ce magnifique paysage, au milieu de cette nature éclatante qu'il a chantée avec tant d'amour. — De cette tombe, sur laquelle Pétrarque est venu religieusement planter un laurier, s'exhale je ne sais quel suave et céleste parfum de poésie. Quelque chose qui n'est pas de la tristesse, un sentiment vague, pieux, plein de charme et de mélancolie, descend dans votre âme et la fait doucement vibrer... O vieux chanteur, où donc avais-tu trouvé ce mystérieux secret du rhythme et de la poésie que le monde aujourd'hui a perdu? Qui t'avait révélé cette harmonie profonde et sublime de la langue de l'homme, cette musique ineffable des mots?.... Mais taisons-nous devant ta demeure sacrée, nous ne sommes que des profanes, nous ne sommes que des barbares; notre voix est confuse, creuse et éteinte, et notre parole est aride et froide comme celle des morts.... Adieu, poète! Mais que j'emporte pieusement avec moi, dans mon froid pays de prose, une branche de ce laurier qui abrite ton dernier sommeil. Souvent je contemplerai cette branche desséchée; et alors ma pensée pleine d'amertume et de douleur cherchera à remonter jusqu'à la sphère où tu habites...

Ame rêveuse et mélancolique, Virgile apparaît à une époque de renouvellement, de transition, un

pied sur un monde qui chancelle et l'autre sur le seuil d'une terre nouvelle qui va se découvrir pleine d'énergie et de jeunesse, fécondée par le sang du Christ. D'un côté il touche, par sa poésie, aux temps antiques, et de l'autre, aux âges modernes dont sa muse contemplative avait eu la révélation. Il arrive dans un siècle intermédiaire, placé entre deux civilisations : la civilisation païenne, qui se dissout et se décompose, et la civilisation chrétienne, qui se prépare et s'élabore dans la pensée de Dieu. Par cette position unique, il lie les temps antiques aux temps modernes et donne ainsi la main à Homère et à Dante. C'est un des angles de cette trinité de génie par laquelle l'humanité s'est exprimée. — Ces trois poètes forment donc un triangle qu'aucune force ne saurait détruire. — Le temps abaisse les pyramides, mais il consolide et consacre les monuments de la pensée de l'homme, et Homère, Virgile, Dante grandiront et s'élèveront toujours dans leur voyage à travers les siècles.

Une pensée intime, une force mystérieuse les unit et les lie. — Pris isolément, chacun d'eux est incomplet, parce qu'ils ne représentent séparément qu'une période, qu'une phase de l'évolution de l'humanité. Mais, groupés ensemble, ils forment un tout homogène, une resplendissante unité. — Homère chante la jeunesse des sociétés, les temps primitifs et héroïques; Virgile, une

civilisation mûre, une époque fatale de transition et d'enfantements où tout doit tomber et renaître; et Dante, une ère nouvelle pleine d'avenir, de jeunesse, de sève et de verdeur.

Ce qui vient à l'appui de ce que je dis sur le caractère de transition de Virgile, c'est sa poésie. Elle est, en effet, comme le reflet des deux points extrêmes de l'humanité, des temps primitifs et des temps modernes. Le poète latin a trouvé le premier terme dans les souvenirs des hommes et leurs croyances, et le second, il l'a pressenti, ou plutôt son génie seul le lui a révélé... Cette révélation, ce pressentiment sont incontestables... Ce n'est plus cet héroïsme brutal, ces vertus âpres, rudes et fortes des temps homériques, premiers développements de l'humanité; cet enthousiasme de jeunes nations qui se lèvent pour chercher une femme, toutes ces passions nobles, grossières, primitives et terribles qui se développent dans toute leur bouillante énergie pour quelque jouet d'enfant. Virgile reflète et reproduit cette époque; mais il est au-dessus d'elle. Il se trouve placé dans un milieu tout-à-fait différent, sous des lueurs nouvelles, et ses héros n'ont plus ni la taille ni la rudesse de ceux de l'Iliade; ce sont les enfants d'une autre civilisation. — Dans Virgile apparaissent des inspirations jusqu'alors inconnues, des caractères neufs; les tressaillements maternels, les tendresses paternelles,

les affections pieuses, les douces et exquises émotions du cœur, les joies et les tristesses de l'âme. Il découvre un horizon caché et fait vibrer des cordes ignorées. Il devine l'amour, non cette passion brutale et matérielle du paganisme; mais ce sentiment nouveau qui va se développer et naître dans la société chrétienne, avec ses délicatesses, ses remords, sa pudeur, ses douleurs, sa chasteté, sa mélancolie, et dont il puise le secret dans les mystérieuses profondeurs de son âme tendre et pieuse.

Dégagez Virgile de son bagage païen, et vous aurez presque un poète de la civilisation chrétienne. Dans la peinture de son enfer, vous retrouvez, il est vrai, Homère, mais vous pressentez Dante. La description des supplices rappelle la fable ancienne; mais la pensée morale et religieuse est plus haute et plus pure. Le spiritualisme de Platon a pénétré cette société et s'est infiltré dans les vers du poète, et la morale chrétienne qui va se lever sur le monde s'y révèle par je ne sais quel parfum mystérieux et rempli de charme. Son œuvre est comme ces constructions hybrides, monuments de l'indécision de ces siècles incertains et inquiets placés sur les limites de deux civilisations différentes. — Virgile continue Homère et commence Dante. — C'est un miroir à double face sur lequel les deux mondes peuvent se contempler.

Mola di Gaëte.

Je suis parti ce matin de Naples; mais avant de monter en voiture je n'ai pu m'empêcher d'aller jeter sur ce beau golfe un dernier regard rempli de regret, d'amertume et de douleur... O mer bleue et brillante! ô nature généreuse et féconde! ô ciel transparent et lumineux! ô terre d'ivresse et de poésie! ô suave et molle journée *di primavera!*... Et toi, Naples, qui te drapes dans les blanches vapeurs du matin!.. je pars; mais le souvenir de vos enchantements viendra souvent traverser et rafraîchir mes rêves.

—Après la molle et voluptueuse Capoue, après les champs si riches et si fertiles de la verte et plan-

tureuse Campanie, l'on traverse le poétique Liris sur un pont de fil-de-fer. Ce pont se trouve placé là d'une manière assez choquante et contraste bizarrement avec les restes d'un bel aqueduc et les ruines d'un théâtre de l'antique Minturnes..... C'est en vain que j'ai cherché l'ombre de Marius errante sur les roseaux des marais de Minturnes; je n'ai vu que quelques soldats rachitiques et fiévreux et qui rappelaient mal l'allure fière et hardie du barbare envoyé par Sylla pour égorger le proscripteur de Rome, et qui ne sut que tomber à ses genoux. Mais mes regards se sont reposés sur de fraîches haies où s'épanouissaient les premières fleurs de l'aubépine et d'où s'élançaient les hautes et ligneuses tiges de l'aloès... Les collines de Falerne, où se récoltait ce vin si aimé des anciens et si bien chanté par Horace, commençaient à verdoyer.—Nous suivons l'antique voie Appienne, *regina viarum*.... Une tiède et douce pluie de printemps vient de tomber, et de la terre s'élève un frais parfum de fleurs nouvelles. Chaque pierre, chaque feuille, chaque herbe brillent et reluisent; l'olivier secoue son pâle et humide feuillage; toute cette nature prend un air de jeunesse, de vie et de fraîcheur matinale qui rappelle les terres vierges du Nouveau-Monde.

Voici Mola qui semble sortir de l'eau et sourire au dernier rayon du soleil. Elle s'avance dans la mer, coquette et riante, avec son épaisse et verte

ceinture d'orangers. Les cloches chantent leur mélodie du soir dans l'air pur et sonore.... Rien ne peut peindre ce paysage neuf, radieux, éclatant, et toute couleur serait impuissante à reproduire la vigueur primitive et l'exubérance de cette végétation mâle et surabondante. — Derrière cet Eden se dresse une montagne aride et sombre. — Des nuages noirs s'amoncellent sur ses flancs. — L'orage se forme et se heurte violemment contre elle; il la presse, il l'étreint, il l'entoure comme un immense serpent. — Courage, renverse ce mont et passe... dissous le granit et le marbre, et poursuis ta course échevelée. — Mais le nuage a travaillé, sué, pleuré en vain; il s'est épuisé de rage, il s'est évanoui. Et la montagne est toujours là, immobile, solitaire; elle reparaît plus radieuse, plus belle, plus fière, comme le génie de l'homme qui sort vainqueur des luttes d'ici-bas.

— Rien de plus ravissant et de plus enchanteur que la position de Mola avec ses lauriers, ses citronniers, ses myrthes sauvages, et son peuple paisible et laborieux de pêcheurs aux cheveux blonds; couleur fort rare en Italie. — La mer est calme et unie comme un grand lac. Elle semble réfléchir sa beauté, sa transparence sur ce rivage, et l'éclairer et l'inonder de son rayonnement et de ses reflets lumineux. L'œil ne peut se détacher des contours arrondis de cette gracieuse baie, et l'on voudrait longtemps res-

pirer l'air pur et vivace de cette terre... Séjour de jeunesse, de plaisir et d'une triste fatalité, Horace chante ses rivages, Cicéron y meurt sous le poignard de Popilius, et l'on y voit Scipion s'amuser à faire des ricochets sur le dos poli des vagues, et y chercher le sommeil et le repos qu'il ne peut trouver à Rome. — J'aime ces ruines que la mer lave et baigne mollement, et ces jardins où l'on aspire les âpres senteurs marines mêlées aux doux et énervants parfums des jasmins, des chèvre-feuilles et des orangers. Ce n'est plus un sentiment de tristesse désespérante, ce n'est plus un enseignement rude et inexorable qui meurtrit votre âme, comme devant les grandes ruines de Rome; c'est une enivrante et calme mélancolie qui vous pénètre par tous les pores et remplit votre être d'une sorte d'assoupissement rêveur dont le charme est inexprimable.

La lune sort lentement des noires découpures des collines boisées qui couronnent ce beau rivage; la fumée s'élève blanche et floconneuse des toits; de moites vapeurs flottent dans l'air diaphane; de légers bruits s'élèvent et s'éteignent, et je sens en moi un bien-être, une plénitude de cœur dont je ne puis exprimer le charme. Oh! l'air est bon ici! l'on y boit la vie. L'âme se dilate dans une paix douce et sereine, le cœur se repose et la poitrine s'ouvre avec volupté pour aspirer les précoces parfums qu'exhale

cette terre primitive. — Ici la vie doit passer heureuse et facile... Une terre riche et généreuse, un ciel sans nuages, une mer limpide et bleue, un soleil chaud et ardent, des bois, des fleurs, une nature toujours jeune, toujours variée, toujours nouvelle, que faut-il de plus à l'homme? Certes dans ce petit coin ignoré du monde il y a beaucoup plus d'éléments qu'il n'en faut pour son bonheur.

C'est ici que l'on voudrait achever de vivre. Mais cette pensée est folle, insensée. Demain il faudra partir, et puis, partir encore.... Impitoyable et dure destinée du voyageur! Il ne cueille sur son chemin que des regrets, que des tristesses, que des fatigues; une main fatale le pousse, une voix lui crie sans cesse : en avant, en avant; et il voit toutes ses joies se changer en amertumes....

Aujourd'hui, la jeunesse est voyageuse, et c'est un spectacle triste et qui cependant remplit l'âme d'espérance, que de la voir se lever ainsi, remuée par un instinct mystérieux, et marcher devant elle. Dans les temps antiques n'avons nous pas vu des penseurs austères, des esprits rêveurs, des chercheurs infatigables se lever aussi, prendre le bâton et s'en aller de par le monde à la recherche de ce je ne sais quoi, de cet inconnu vers lequel ils aspiraient si ardemment pour remplir le vide immense de leurs âmes.

Toutefois ces grands déplacements de populations, devenus plus faciles par les puissances phy-

siques que la science a su appliquer à nos besoins, symptômes probables de malaise et d'inquiétude morale, ont quelque chose qui effraie et préoccupe l'homme qui songe au lendemain...

— J'ai passé une partie de la nuit à contempler la lune, qui semblait se balancer sur la mer, et à écouter dans un doux recueillement la parole mélodieuse que murmurait chaque vague. — O suave et intraduisible harmonie, éternelle musique des nuits italiennes!... O vaporeuses clartés errantes sur les eaux!... O souffles légers, esprits mystérieux de ces terres fortunées!... Poésie neuve et profonde, rêves infinis où l'esprit se plonge, ivresses de l'intelligence et des sens, chastes voluptés de l'âme!... oh! bénissons Dieu de ce qu'il jette ainsi dans la vie de l'homme de ces heures fugitives qui nous révèlent les délices du ciel.

Albano.

Quant à la richesse et la fertilité du territoire, il faut l'avouer, l'Église n'est pas très-bien partagée. De quelque côté que l'on entre dans ses États, ils ne s'annoncent pas sous des aspects riants et agréables à la vue. Cette partie de l'Italie a sans doute été plus tourmentée, plus fatiguée par les hommes et les éléments. On dirait que le passage fréquent d'armées formidables a frappé ce pays de stérilité et que chaque pas de ces puissantes et grandes masses d'hommes est resté gravé comme un sceau sur cette terre flétrie. En venant de Florence, c'est un affreux ravin qu'il faut traverser; puis vient le désert malsain de Ponte-Centino et d'Acquapendente.... Lorsque l'on quitte la frontière du royaume de Naples, l'on entre dans les États romains par les mornes et silencieuses

solitudes des marais Pontins, où paissent des troupeaux de buffles et de maigres et sales cavales, et que traversent lentement de grands oiseaux aquatiques en jetant leur cri rauque et plaintif. Ces extrêmes frontières, trop éloignées du centre et du foyer de la vie, sont comme des membres morts qui tombent en putréfaction.

Il est impossible de ne pas admirer le caractère de beauté des femmes d'Albano. La régularité des traits, la noblesse des formes, la pureté des contours, cet air de force, de santé, d'énergie et de vie, toutes ces choses que la statuaire antique s'efforçait de reproduire se trouvent réunies en elles comme par enchantement. C'est bien là encore le sang pur et primitif de ces belles et fortes Sabines dont les entrailles portèrent les maîtres de l'univers.

C'est des hauteurs d'Albano que lord Byron jeta à la mer ce salut sublime qui est justement regardé comme une des plus belles inspirations de la poésie moderne. — Le nom et le souvenir du noble poète vous poursuivent dans toute l'Italie. Ce n'est pas seulement à ses beaux vers qu'il doit cette popularité, mais encore aux bizarreries et aux excentricités de son caractère et de sa vie. Tout ce qu'il faisait tendait en général à l'exagération, à l'ostentation, et touchait même parfois au ridicule. Il aimait à poser et à se draper comme un acteur en scène. Voici quelques faits qui le prouvent. A Ravenne, il voulut

honorer à sa façon le tombeau de Dante. Pour cela, il prit son plus brillant costume militaire, et, accompagné de ses satellites fidèles, amis dévoués de sa fortune, il alla gravement et sérieusement déposer sur le mausolée du fier Gibelin un exemplaire de ses œuvres. Quelle différence entre ces deux destinées, qui se touchent toutefois par le génie! Dante, exilé, pauvre, seul, sans amis, l'âme remplie de douleur, traîne sa vie errante, mange dans l'angoisse le pain amer de l'étranger et va mourir tristement loin de Florence, cette mère de peu d'amour, *parvi Florentia mater amoris.* — Byron, exilé volontaire, promène sur la face de l'Europe sa vie de plaisirs, de débauche et de dissipation. Il a quitté sa patrie; mais sa fortune, ses amis, ses chiens, ses chevaux, ses valets, tout l'a suivi dans son pélerinage. L'éclat du nom et de la richesse l'entourent comme une brillante auréole. Il ne connaît pas les misères et les douleurs de l'exil; il ne sait pas combien il est dur de frapper à la porte de l'étranger et de lui demander le pain de sa vie...— A Ferrare, Byron se fit enfermer pendant deux heures dans une espèce de cachot appelé faussement la prison du Tasse; et là, l'air effaré, il se promenait à grands pas et feignait par ses gestes d'imiter le désespoir du malheureux Torquato. Ses amis étaient dans l'admiration; mais le *custode,* qui n'était nullement à la hauteur de cette comédie, le prit tout naïvement pour un fou. — En

traversant le golfe de Spézia, deux de ses amis, Schelley et William Smith, se noyèrent. Quinze jours après, on retrouva les deux corps sur le rivage, séparés l'un de l'autre par une distance de quatre milles. Byron rendit à la mémoire de ses amis des honneurs qui rappelaient les temps antiques. Il fit brûler les deux cadavres, la nuit, sur un bûcher, en face de la mer. Certainement il y avait là quelque chose de beau et de solennel qui devait plaire singulièrement à l'humeur poétique du noble lord. Mais pourquoi venir encore tourmenter par le feu ces pauvres cadavres déjà meurtris et mutilés par les rochers et les vagues? — Il y avait dans le caractère de cet homme étrange beaucoup de grandeur mêlée à un orgueil immense et à beaucoup de petitesse. Il affectait de ne pas aimer sa patrie; cependant personne n'était plus imprégné que lui de fluide britannique. Il avait l'âme pleine de cette vanité hautaine, de cette morgue insolente, de ce dédain stupide, de ce mépris superbe qui caractérisent si bien les insulaires. Voici la réponse brutale qu'il fit à une gracieuse invitation du grand-duc de Toscane : « Je n'aime pas les rois. » On peut ne pas aimer les rois, mais il n'est jamais permis d'être malhonnête. Il faisait le démocrate, et personne n'a poussé aussi loin que lui la fierté et l'absolutisme de l'aristocratie anglaise. Son caractère restera toujours comme une énigme inexplicable.... Quant à son génie, il a passé sur nous

comme un météore. C'est une comète ardente dont on ne peut suivre le vol... — Son âme est un abîme rempli de lueurs et de ténèbres, et du fond de laquelle l'oreille entend monter des sons inconnus, des rumeurs confuses et des harmonies sublimes et parfois effrayantes. — Sa poésie n'a plus ce calme, cette limpidité, cette sérénité antique; elle n'a plus cette austérité, cette solennité religieuse et inspirée des poëmes de Dante. Un élément nouveau et terrible y fermente et y bouillonne. C'est plus que de la tristesse, de l'ennui, de la mélancolie; c'est le dégoût, le mépris de la vie, un scepticisme désolant, un sombre désespoir; en un mot la révolte de l'orgueil contre Dieu. Byron, c'est le génie seul avec lui-même, le génie condamné, comme l'océan, à creuser ses abîmes et à rejeter ses sables sur les grèves. C'est le poète qui a perdu la foi qui éclaire et qui élève; le poète livré, comme les sibylles, à tous les souffles dévorants d'une inspiration ardente, indomptable, échevelée, à tous les chocs de la pensée qui ne connait plus de guide et qui ne sent plus le mors. Le génie de Byron s'épuisa vite à cette lutte, et Don Juan est resté comme un monument de cette vieillesse d'esprit prématurée, qui, dans son impuissance, versa sur tout son scepticisme moqueur.

Après la mort de ses amis Schelley et Smith, Byron tomba dans la tristesse, l'ennui et la solitude. Il n'avait plus qu'un lien qui l'attachât encore à la vie, c'était

sa fille naturelle, Allegra. Mais cette consolation, cet ange, un jour aussi l'abandonna... Je comprends toute la douleur qui dut descendre dans l'âme du poëte lorsqu'il vit ainsi mourir celle en qui il avait mis toutes ses affections!... Dans sa tristesse et son amertume, il écrivit sur le tombeau de sa chère enfant ces douloureuses paroles :

Andro a lei, ma ella no ritornera a me.

J'irai vers elle, mais elle ne reviendra pas vers moi. — Il tint sa promesse. — Voyant que tout tombait autour de lui, que l'abandon, le silence, la haine l'entouraient comme une lourde atmosphère; il prit une résolution fatale. Et un jour l'on vit son vaisseau sortir du port de Gênes et faire voile vers l'Orient.

Andro a lei.—Oui, Byron, la Grèce que tu avais trop aimée, la Grèce te vit partir vers ces demeures éthérées où t'attendait Allegra.

ROME.

Je viens de voir se dérouler dans toutes ses douleurs et ses péripéties sanglantes le long et funèbre drame de la semaine sainte; mais je ne me sens pas le courage d'écrire. Je suis sous l'influence de ce sentiment amer et pénible, de cette tristesse profonde que doit éprouver tout homme qui se voit blessé, dans ce qu'il a de plus cher, dans ce qu'il a de plus sacré au monde, ses convictions religieuses.

En vérité, c'est un spectacle grandement affligeant, que cette quantité de huguenots et d'anglicans qui sortent, avec leurs femmes, du fond de leurs froides brumes, pour venir, par leur insultante et bruyante curiosité, mettre le désordre et la profanation dans notre temple. Il y a là quelque chose d'odieux et d'immoral qui révolte tout cœur noblement placé. Heureusement toute la jeunesse fran-

çaise qui se trouvait à Rome était profondément attristée de cette audace et de cette ironie, et protestait énergiquement contre tous ces scandales. — Essayez de prier et de vous recueillir, c'est ce que l'on fait ordinairement dans un temple catholique; ici, c'est dans l'ordre des choses impossibles. — Vous voulez vous agenouiller; mais hâtez-vous de vous relever. Ne voyez-vous pas ces défroques rouges, ces casques, ces longs plumets? C'est la vanité anglaise, qui se pavane et se promène ainsi, attachée à une longue épée. Laissez passer la morgue britannique; car, si vous n'y prenez garde, elle vous marchera sur le corps, tout aussi froidement qu'elle marche sur vos idées et sur vos croyances. Il n'est rien, je crois, qui vous guérisse plus radicalement de l'anglomanie que le séjour de Rome. C'est alors que l'on connaît, parce qu'on a bien pu l'étudier, cette sorte de plante parasite, inodore et sans vertu, algue errante et voyageuse, lichen qui s'accroche comme une lèpre à tous les vieux murs, et dont je ne sais quel vent maudit a dispersé la semence sur la surface entière du monde; c'est la plaie des sauterelles d'Égypte... Comment oublier l'Anglais touriste, quand on l'a vu errer, ou dans un musée ou le long des voies de Rome, ou dans la basilique du Vatican, laissant tomber sur tout sa fierté insolente, son dédain superbe et ignorant?... La fureur voyageuse de ces insulaires est inexplicable; leur

esprit, leur passion unique, c'est la locomotion. Voyager toujours, toujours; voyager pour courir, sans s'arrêter, sans voir, pour aller en avant le plus vite possible. Il leur semble qu'ils sont sans cesse talonnés par leurs brouillards, par le spleen et la fumée du charbon de terre. — Taciturnes, sombres, timides, inquiets, ils sont comme travaillés intérieurement par un principe maladif qui les fait ressembler à un homme qu'on aurait abreuvé de mercure. — Leur instinct, c'est la dégradation, mais une dégradation aveugle, ignorante, qui ne s'arrête devant rien. J'en ai vu un qui se chargeait de caillous et d'un gros pavé d'une ancienne voie romaine; un autre arrachait une pierre à un mur du Colysée et s'en allait avec le regret de ne pouvoir emporter le monument tout entier dans sa poche..... Oh! je te plains, terre sacrée, qui es devenue la promenade et la grande route des nations!... Pauvre veuve désolée que l'on insulte et que l'on flétrit, ô reine délaissée, tous les jours tu vois ces pâles et blonds enfants du Nord arracher de leurs mains impies les fleurs qui pendent encore à ta couronne! Italie, Italie, il est encore des cœurs qui t'aiment et te plaignent, et des yeux qui ont des larmes pour toi!..

Retiré dans une chapelle écartée, j'ai cherché à oublier la honte et la douleur que j'éprouvais de cet impie mépris des choses saintes, et à fuir cette foule qui se ruait curieuse comme à une représen-

tation théâtrale. J'étais là, abîmé dans ces amères pensées... Et lorsque j'ai levé la tête, j'ai vu devant moi la face sublimement triste du pape. Alors j'ai senti quelque chose de doux comme une consolation descendre dans mon âme, et j'ai eu une sorte de révélation d'un avenir meilleur préparé par le catholicisme...

— Parmi les choses qui m'ont le plus profondément ému pendant la grande semaine, je citerai d'abord le sublime *Miserere* d'Allegri, dont la douloureuse et profonde mélodie semble contenir toutes les larmes et toutes les plaintes de l'humanité. Ce chant de deuil, de prière et de souffrance gémissait tristement comme un hymne de la nature, et rien ne pourra rendre l'effet de ces notes déchirantes, pleines de sanglots et d'amertume, qui tombaient lentement de la voûte avec les dernières clartés du jour. Cette musique n'est pas de la terre; l'inspiration divine a seule pu la révéler à l'homme. C'est une de ces graves et insaisissables harmonies que l'on n'entend qu'en songe, qui transpirent du ciel, et que des âmes extatiques et élues recueillent avec un pieux amour... Cela se passait en face de la terrible et sombre page du Jugement dernier de Michel-Ange. Et, malgré moi, mes yeux étaient fixés sur la figure grande et sévère du Christ. Le mouvement dur, inflexible, inexorable que fait le Rédempteur pour repousser les damnés dont les

bras sont tendus douloureusement vers lui, son geste impitoyable m'effrayaient et remplissaient mon âme d'angoisse et de terreurs secrètes. — Mais, non, ce n'est pas là, je le crois, je l'espère, la face divine, splendide, rayonnante et calme du sauveur des hommes. Michel-Ange a peint, sans doute, cette figure du grand-juge dans un mouvement de désespoir, de douleur et d'épouvante. C'est la tête de Jupiter et non celle du Christ...

La seconde chose qui m'a frappé, c'est la grande bénédiction papale, *urbi et orbi*. — C'est le jour de Pâques; l'Eglise déploie toutes ses joies, étale toutes ses pompes. Après les douleurs, la misère, l'agonie de sang et les ignominies du Calvaire, le jour de la gloire, le jour du triomphe, le jour de la délivrance s'est levé, et les peuples qui marchaient au milieu des ténèbres ont été illuminés par des lueurs soudaines. Le monde ancien a chancelé sur ses bases d'argile, et le Dieu de la force a été foudroyé par les clartés de la croix. Une ère nouvelle s'ouvre, où l'humanité régénérée peut s'avancer à la lumière du Verbe et remonter les sublimes hauteurs d'où la tradition biblique nous apprend qu'elle est descendue.

Après la messe dite par le pape, le peuple inondait la place de Saint-Pierre, le canon grondait au château Saint-Ange. Le Saint-Père a paru au balcon de la basilique, et un silence religieux et solennel

s'est fait aussitôt dans cet océan d'hommes. Et tous les yeux se sont levés pour voir ce quelque chose de mystérieux qui allait se passer entre le ciel et la terre.... C'est un de ces grands spectacles que l'on ne peut décrire... Le pape s'est dressé dans un mouvement d'inspiration sublime; et l'œil en haut, les bras tendus vers le ciel sans nuages, il semblait résumer toutes ses forces pour attirer les bénédictions de Dieu sur la ville et sur le monde. Ce n'était plus un homme. On eût dit qu'il ne touchait pas à la terre; une force surnaturelle contractait tous les muscles de son corps, sa tête rayonnait renversée en arrière, sa face ardente était animée par un souffle prophétique, et son regard, puissant comme celui de l'aigle, plongeait dans les visions d'un monde inconnu... Alors il m'a semblé voir le Christ se transfigurant sur la sainte montagne.... Puis, comme écrasé et ayant perdu ses forces dans cette ardente inspiration, il est retombé sur son trône, pâle, éteint, abattu, immobile et presque sans souffle.

— « Monsieur, m'a dit un jeune artiste, dès que la bénédiction a été terminée, Monsieur, vous le voyez, je pleure comme une femme. Je n'ai pas la foi; et j'étais venu ici pour rire de ce coup de théâtre; mais, je vous l'avoue, je suis vaincu... Oui, je le sens maintenant, il y a là quelque chose qui est bien au-dessus de l'homme! » — Je n'oublierai jamais ce cri de la conviction arraché du fond de l'âme.

O vous qui croyez que le catholicisme descend dans la tombe, vous tous qui montez sur les toits pour annoncer sa mort, venez donc à Rome pour apprendre à le connaître. Venez voir son foyer, et puis vous direz s'il est près de s'éteindre... Une vie féconde, inaltérable, ardente, divine, circule encore dans les larges veines de l'Église de Jésus-Christ; sa force inébranlable lui vient d'en haut, et c'est avec pitié et douleur, ô vous ses ennemis, qu'elle vous voit passer et mourir. Car, vous le savez, vous n'êtes que d'hier et demain peut-être vous ne serez plus. Vous vous éteignez dans de froides ombres, parce que vous, ne portez pas en vous ce qui éclaire, ce qui régénère, ce qui donne la vie : la foi, l'espérance et l'amour. L'on vous connaît à peine, et vous disparaissez perdus et emportés dans le tourbillon comme un pâle peuple de fantômes. Votre souffle engendre la douleur, la division, la haine et la mort. Enfants du désordre, de la révolte et de l'orgueil, c'est en vain que vous faites vibrer contre nous le glaive de votre langue; c'est en vain que vous voulez salir l'immaculée blancheur de nos marbres; apprenez-le, c'est une de nos vierges timides qui a écrasé la tête du serpent! La force est sortie du faible! Oui, le plus petit d'entre nos petits enfants a dans son cœur et dans ses bras plus de courage et plus de force que vous tous qui cherchez un appui dans le vide. — Dans la vérité seule est la

force; la force invincible, insurmontable, que rien ne peut arrêter, qui marche toujours et malgré tout, et qui passe, majestueuse et fière, par-dessus tous les obstacles. — Et voyez, ne sommes-nous pas déjà vieux de plus de dix-huit siècles? N'avons-nous pas fait de grands combats et de longues luttes? N'avons-nous pas été attaqués avec le fer, avec le feu, avec la dent des bêtes féroces, avec tout ce que la fureur de l'homme a pu inventer de tortures et de supplices? Nos cadavres n'ont-ils pas éclairé les jardins de Néron?... Mais rien n'a pu arrêter la vérité dans sa marche. Et le sang de nos martyrs a fécondé la terre, comme les douces rosées du ciel. Et nous avons fait des moissons abondantes, inouïes! Oui, quand un des nôtres tombait, on en voyait surgir mille!... Ce fut là un grand miracle... Et le bras du bourreau fut las de frapper! — Mais vous, montrez-nous vos combats, montrez-nous vos victoires, montrez-nous votre chef, montrez-nous vos titres. — Écoutez, voici les nôtres. Un jour, il fut dit par un crucifié à un pauvre pêcheur d'un lac de Galilée: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église... » Et maintenant allez à Rome, et vous me direz si la parole du maître a été menteuse, et si cette pierre solide, sur laquelle notre édifice religieux a été élevé, a chancelé malgré toutes les actions destructives qui se sont acharnées contre elle. Les cieux et la terre passeront, mais les paroles du

fils de Dieu ne passeront jamais. Et je vous le répète, vous ne vivrez pas, vous n'aurez pas de durée, parce qu'au fond de la vérité seule est la vie et qu'au fond de l'erreur est la mort.

Le soir du jour de Pâques, j'ai admiré la fameuse *luminaria,* l'illumination de la basilique de Saint-Pierre. — Ainsi éclairée et rayonnante, avec son dôme en feu, cette immense église se dessinait dans l'ombre comme une fantastique et éblouissante vision. Il me semblait que la Jérusalem céleste se révélait au monde dans toute sa splendeur et sa gloire comme autrefois au sublime inspiré de Pathmos...

Le sentiment des arts est inné chez le peuple de Rome. Sur les longues dalles de basalte des trottoirs du Corso, j'ai vu de pauvres enfants dessiner avec du charbon des profils d'antiques d'une façon à faire honte à beaucoup de maîtres de dessin... Voici en peu de mots l'histoire d'un de ces artistes en herbe.

C'était vers les premières années du dix-septième siècle. Un cardinal qui passait dans un quartier silencieux de Rome rencontra un pauvre enfant, pâle et chétif, qui charbonnait ainsi, mais avec un soin et un amour tout particulier, une dalle du trottoir. Le bon cardinal, touché de la figure intéressante de l'enfant et de la hardiesse rare de son esquisse, l'emmena chez lui et lui donna son palais pour asile. L'enfant, heureux de sa nouvelle position, travailla d'abord avec ardeur et suivit régulièrement les leçons de l'Académie. Mais, au bout d'un certain temps, il se sentit pris d'une lâcheté, d'une insou-

ciance, d'une mollesse qui jusqu'alors lui avaient été inconnues. Il négligeait ses crayons; le goût de la peinture, l'amour de l'art l'abandonnaient, et il voyait ses facultés naissantes s'énerver et s'éteindre sous une influence fatale dont il eut la révélation. La passion de l'art l'emporta, chez lui, sur cette paresse naturelle à l'homme et dont le germe se développe si promptement dans une vie d'oisiveté et de mollesse.—La misère et la liberté, se dit-il, valent mieux que cette prison dorée. Les marbres de ce palais me glacent et m écrasent; l'air de la rue est plus tonique et plus fortifiant que l'atmosphère factice de ces salons parfumés; la bonne chère m'abrutit et me tue; il fait mauvais vivre ici! — Et sans rien dire à personne, un certain soir il s'enfuit comme un voleur du palais où on l'avait reçu... Il y avait, dans cette jeune âme ramassée dans la rue, une énergie de volonté incroyable; le génie, avec ses tyrannies, avec ses élans et ses aspirations vers la liberté, y fermentait, y bouillonnait déjà dans toute sa force. Cette décision subite et imprévue le prouve assez.

Il prit le chemin de Naples et pénétra, je ne sais comment, dans l'atelier du fougueux et terrible Caravagge.—Une fois que le secret de la peinture lui fut révélé, et ce fut bientôt fait, il partit, et s'en fut par l'Italie cherchant le grand air, l'inspiration et des modèles.

Après avoir pendant quelque temps promené sa

vie errante et son talent encore inconnu, se trouvant assez habile dans l'art de manier le pinceau, il revint à Naples, où il se maria avec la fille d'un pauvre brocanteur de tableaux. Sa misère était fort grande... Mais un jour, ivre de désespoir, poussé par une idée soudaine, et résolu de marcher hardiment vers la fortune qui se refusait à venir à lui, il se lève de bonne heure et va accrocher son meilleur tableau à la muraille d'une maison de la place. Cette singulière exposition attira l'attention, non-seulement de la foule, mais des artistes eux-mêmes, qui furent étonnés de la vérité, de la vigueur et de la hardiesse de cette composition étrange. C'était un saint Barthélemy écorché, et au bas de la toile on lisait ce nom : *Giuseppe Ribera, Espanôl.*

Le vice-roi acheta ce tableau et nomma Ribera, dit l'Espagnolet, peintre de la cour. C'est ainsi que la réputation et la fortune lui arrivèrent. — Il faut oser quelquefois forcer la porte lorsqu'on vous refuse l'entrée, et on l'a dit il y a déjà longtemps, la fortune sourit à l'homme audacieux.

Ce pauvre enfant en guenilles qui charbonnait les trottoirs de Rome devint le riche et puissant chevalier de Ribera, le peintre sombre et mélancolique qui ne traduisait que les tristesses, les douleurs, les misères de l'humanité, et qui ne sut voir la vie que sous son côté hideux et repoussant. Il se plaça aussi, par sa fâcheuse influence, à la tête de cette ligue re-

doutable, jalouse et homicide des peintres napolitains contre les artistes étrangers; espèce de société secrète et meurtrière, club d'artistes assassins, et dont les menaces terribles firent enfuir le chevalier d'Arpino et Guido Reni. L'on accuse cette ligue haineuse et sanguinaire d'avoir fait noyer deux élèves de l'intrépide Gossi et mourir de tristesse et de douleur le doux et religieux Dominiquin. On dit que ce saint et noble artiste, âme rêveuse et pleine d'amour, ne put survivre à sa belle fresque, qui tomba en poussière, corrodée par la chaux et le salpêtre que cette société de peintres barbares avait fait jeter dans la préparation dont on devait enduire le mur.

Maintenant, voici comment le ciel punit un jour cet homme cruel et féroce. Ribera avait deux filles; l'une d'elles avait nom Maria, et le peintre concentrait sur elle toute son affection, tout son amour.

En ce temps, don Juan d'Autriche était à Naples; en se promenant il vit Maria et la trouva belle. Et un soir Ribera, en rentrant chez lui, ne vit plus sa fille; il la chercha et l'appela en vain... Le prince débauché l'avait enlevée et la tenait cachée dans le palais.

Que faire contre l'audace et la puissance de don Juan? Comment se venger?... Impossible... Ribera dévora en silence son désespoir et sa douleur. Il se retira dans une simple et petite maison du Pausilype, espérant que la vue de la nature, la beauté du

ciel et de la mer finiraient par donner le calme aux angoisses de son âme; mais ce fut une folle espérance. Il vécut une longue année dans sa douleur, dans cette souffrance muette et sombre. — Mais un soir on le vit monter à cheval et s'éloigner lentement, sans rien dire à personne. Sa femme, inquiète, l'attendit toute la nuit, tout le lendemain, tous les jours; mais ce fut en vain, Ribera ne revint pas. On le chercha partout, et on ne put le retrouver... Personne jamais ne le revit.... L'homme et le cheval disparurent comme deux fantômes.

Cette fin mystérieuse de Ribera a quelque chose qui saisit l'âme et la remplit de douleur et d'effroi.

Je ne connais, du reste, rien qui soit plus palpitant d'intérêt que la vie accidentée, folle, vagabonde, aventureuse de ces grands artistes italiens. Ames ardentes, natures puissantes et fécondes, ces hommes d'élite ne cultivaient pas seulement un petit coin de l'art, comme les artistes de nos jours, mais ils embrassaient la nature entière. Ils étaient non-seulement à la fois peintres d'histoire, peintres de portraits, peintres de paysages, mais encore poètes, sculpteurs, musiciens, architectes... O grands génies, hommes envoyés de Dieu, il faut nous incliner devant vous, le front dans la poussière; car vous êtes nos maîtres, car vous êtes nos pères!... Quand nous nous arrêtons devant vos œuvres sublimes, malgré nous notre âme se remplit d'une immense tristesse,

et nous avons la révélation de notre stérilité, de notre néant, de notre impuissance. Pauvres ouvriers, nous voyons l'infécondité de nos mains, et nous sentons la faiblesse de nos bras. Froides statues de pierre, la pluie ruisselle sur nos membres, la mousse verdit nos flancs, le vent nous ébranle et fouette nos visages, et ceux qui passent ont pitié de nous!....

Parmi tous ces grands profils qui sont passés sous le ciel d'Italie au fond du quatorzième siècle, nous reconnaissons le Giotto, ce pauvre berger qui devint le restaurateur de la peinture, et qui sur une place de Florence éleva ce sonore instrument de marbre, ce campanile si léger, si frêle qu'on dirait une tige de fleur que le vent balance. Harpe sacrée qui laisse tomber dans l'air ses notes si plaintives.... Puis, c'est Orgagna, le peintre de la mort, qui fut aussi sculpteur, architecte, poète, et qui signait ses toiles : *Orgagna sculptor*, et ses marbres · *Orgagna pictor*;—C'est Benvenuto Cellini, étrange et violent artiste, à qui il fallait du bronze à pétrir, qui court à Rome aux bruits de la gnerre, se fait soldat, tire le canon contre Charles de Bourbon, et à Florence, brûlé par la fièvre et par l'ardeur créatrice et infatigable de son génie, fond cet admirable Persée, et jette impatient dans la fournaise toute sa vaisselle pour hâter la liquéfaction du bronze. C'était son coup d'essai; et il fit un chef-d'œuvre;—c'est le pâle Dominiquin, génie rêveur

et contemplatif, âme résignée et inoffensive, qui se consolait de la haine jalouse et du mépris des hommes dans les douces émotions de la musique, dans les calmes inspirations du silence et de la solitude, et dans les affections de la famille; — c'est le Caravagge, ardente et fougueuse nature, caractère farouche, ombrageux, dur et sanguinaire, homme de bronze qui tenait le pinceau d'une main et le poignard de l'autre; — C'est Léonard de Vinci, ce beau et noble vieillard, dont la vaste intelligence avait pénétré tous les secrets, qui faisait de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de la géométrie; et, qui tout en peignant son grand tableau de la Cène, traçait des plans stratégiques et envoyait au duc de Milan de gigantesques projets de monuments et de machines de guerre... — Savez-vous, au coin d'une place de Pise, ce lieu si plein d'une pieuse tristesse, et où l'on pleure sans se demander pourquoi?... Avez-vous vu, le soir, la lune descendre lentement entre les mystérieuses ogives de ce *Campo Santo*, laissant tomber silencieusement, sur la statue d'une tombe ou sur une fresque qui se détruit, ses longs rayons pâles et douloureux?... Oh! lorsqu'un de ces petits souffles tièdes et plaintifs, comme le dernier soupir d'une jeune fille, vient à passer sur les longues herbes; lorsque les frêles colonettes du vieux cloître rendent des sons d'une douceur infinie, et que sur ce champ de mort, au milieu de ce monde

immobile des trépassés tout devient ondoyant, rêveur, indécis, flottant comme dans un vaporeux crépuscule ; alors, sans être artiste, sans être poète, l'on sent sa poitrine se gonfler de larmes et son âme se remplir de pensées douloureuses et de religieuses tristesses...... La dépouille de l'homme et les chefs-d'œuvre de l'art ont trouvé un pieux abri dans ce sévère asile. Les merveilleuses peintures d'Orgagna, de Gozzoli, de Giotto, ces pages profondes, austères, qui font rêver les morts, sont là sous la protection, inviolable et sacrée des tombeaux... O Jean de Pise, grand artiste que la foi fit sublime, j'envie la paix de ton sommeil à l'ombre sainte et vénérée de ces murs que ta main éleva à ceux qui n'ont plus ni maisons, ni soleil, ni amis!... — Mais voici venir, là-bas, dans le passé, deux voyageurs qu'il nous semble reconnaître. L'un d'eux est un homme fort, nerveux, aux épaules larges, à la construction osseuse, à la taille haute. Sa figure est noble et légèrement colorée ; son front est spacieux et élevé ; et sa barbe et ses cheveux, noirs, crépus et épais, annoncent la force et la vie. C'est une puissante et énergique nature. Il donne la main à un jeune homme pâle, faible, timide, doux, aux formes élégantes et arrondies. De longs cheveux bruns et soyeux flottent légèrement autour de son cou, blanc comme un cou de femme. Ce visage ovale, ces lignes molles et pures, ces yeux noirs et veloutés, ces

traits d'une délicatesse et d'une douceur féminines, ce profil angélique, tout en lui révèle une de ces âmes élues en qui le ciel fait descendre ses plus suaves et ses plus chastes inspirations... Quels sont ces deux hommes?... Le premier s'appelle Michel-Ange et le plus jeune Raphaël...

Mais quittons ces régions sereines; peu d'artistes ont eu des existences glorieuses et fortunées comme Michel-Ange et Raphaël; et au contraire beaucoup ont porté jusqu'au tombeau leur couronne d'épines... Suivons encore le génie aux prises avec la vie, la jalousie et la réalité.

Dans le cloître de l'église della Annonziata, à Florence, j'ai vu la madone del Sacco, cette célèbre fresque d'Andrea del Sarto que Michel-Ange et Titien venaient souvent admirer. — C'était un bien grand et bien malheureux artiste, que celui qui fit ce chef-d'œuvre pour un sac de blé! — Ame aimante, simple, naïve, pure comme celle d'un enfant; cœur bon, doux, faible, et d'où la poésie et l'amour débordaient; pauvre fils d'un vieux tailleur, cet homme aima une belle femme et l'épousa. Mais cette femme le perdit.... Nous l'avons dit, Andrea était doux, simple et candide, et cette femme, par un contraste fatal avec sa beauté, avait dans son cœur toutes les laideurs morales. L'on pressent

toutes les angoisses, toutes les douleurs, toutes les ignominies, toutes les hontes qu'eut à supporter le malheureux artiste, dans le silence et la résignation... Et malgré tout il aimait cette femme; mais il l'aimait d'un amour si violent, si aveugle, si insensé, qu'il ne voyait, partout et toujours, qu'elle, dans ses méditations, dans ses rêves, dans son travail, dans son sommeil. S'il peignait une madone, malgré lui et par une influence mystérieuse et fatale, le portrait de sa maîtresse sortait toujours rayonnant de dessous son pinceau. Son imagination était comme frappée d'impuissance. C'est en vain qu'elle se tordait, qu'elle se retournait sur elle-même; elle était devenue stérile et avait perdu son énergie dans la contemplation de la forme matérielle, dans le culte aride de son idole.

Il ne lui restait donc plus qu'un type qui sans cesse se présentait dans ses pensées, passait dans toutes ses inspirations; et toujours sur sa toile venait se dessiner le profil de cette femme sans cœur et sans entrailles. — Abîme d'égoïsme, d'orgueil et de vanité, cette femme absorbait en elle et pour elle les hautes facultés de cette organisation féconde; elle desséchait cette âme pleine de rumeurs divines, et coupait les ailes à ce génie timide et craintif. Pauvre Andrea!... Et cependant nous aimons à rêver devant les beautés virginales, les célestes profils et les grâces voilées de tes naïves et douces madones. Il

fallait donc que cette femme fût bien belle!... Artiste insensé, pourquoi donc adorais-tu cette forme vaine, cette froide image, cette enveloppe vide, cette statue creuse, ce superbe instrument qui ne rendait aucun son à l'unisson de ton âme?.. Il te fallait un ange pour t'aider à marcher dans cette vie amère, toi faible et chétif; un ange pour te consoler et te soutenir dans tes découragements, dans tes défaillances; et tu avais, à ton côté, un démon...

Maintenant voulez-vous savoir la fin de cette existence malheureuse et manquée, de cette vie qui reposa toujours à faux?... Un soir, il se sentit malade, et il s'étendit sur son lit. La peste alors sévissait à Florence, les médecins déclarèrent qu'il était atteint de ce fléau. Alors sa femme, cette idole de boue, à qui il avait tout immolé, tout sacrifié, âme, génie, avenir, cette femme s'enfuit aussitôt, laissant le malheureux Andrea se débattre avec la maladie. Et il mourut ainsi, seul, abandonné de tous, tué par la douleur et le désespoir, plutôt que par la peste. Pauvre martyr!—Qui sait, combien il en meurt ainsi de ces jeunes artistes en qui le foyer de la vie s'éteint étouffé par les sens et le matérialisme; combien il s'en flétrit chaque jour, de ces organisations d'élite d'où le génie est sur le point de jaillir? Dieu seul sait le nombre de ces existences pleines d'avenir à leur aurore, qui passent rapides, arrêtées dans leur essor et qui retombent tristement vers la terre. —

Le monde en eu a de grands exemples. — Qui ne connait la Fornarina!... O Raphaël, ange fait homme, la terre s'est voilée de douleur, lorsqu'elle t'a vu partir, toi si beau et si jeune, pour ces demeures qui nous sont inconnues, mais dont ton génie connaissait seul les sentiers!

Il est un homme cependant qui a méprisé les ivresses de la matière, et a pu échapper aux séductions et aux étreintes du serpent. Cet homme fut grand et fort; il marchait au-dessus de la foule, et sa tête, comme celle d'un géant, dominait tous les horizons de l'art. Sa vie fut chaste et fertile. Homme aux quatre âmes, *uom di quatr' alme,* dit Pindemonte, organisation complète, nature puissante et sortie d'un moule antique, il fut peintre, sculpteur, architecte et poète. Et par dessus les groupes lumineux des artistes, de ces êtres privilégiés en qui la divinité réside, nous aimons à contempler ce visage sévère, ce crâne aux cheveux noirs, crispés par l'énergie vitale, ce front haut et large, et cette tête fière et austère, ardent foyer, vrai cratère où fermentait et bouillonnait sans cesse la lave du génie. — O maître, grand-prêtre de l'art, il me semble encore vous voir là-bas, avec votre profil biblique, cheminer seul et silencieux sur la terre, et laisser derrière vous, à chacune de vos haltes, ces chefs-d'œuvre sublimes qui défient le passé et désespèrent l'avenir!

Cet homme étrange, n'eut qu'un amour; ce fut

celui de l'art. Seulement sur la fin de ses vieux jours, lorsqu'il eut peuplé l'Italie de ses ouvrages, il aima une femme. Mais cet amour fut noble, pur, chaste, religieux comme sa vie; cet amour, comme il l'a dit lui-même, épurait son âme et l'éperonnait vers le ciel... Michel-Ange aima comme Dante. Son amour resta toujours caché comme un précieux parfum dans le fond de son âme. Une fois seulement il osa, en tremblant et à genoux, baiser la main de sa chaste amante; mais cette main était déjà froide. Vittoria Colonna venait de mourir!...

La vie de ce grand artiste, simple, retirée, fut toujours d'une dureté et d'une austérité cénobitiques. Sobre, frugal, sévère dans ses mœurs, d'une tempérance extrême, vivant sans luxe, il s'inquiétait peu des besoins de son corps, qu'il regardait comme son ennemi. Un morceau de pain, un peu de vin, quelques heures de sommeil, voilà tout ce qu'il croyait devoir accorder aux exigences de la matière. Il aimait par dessus tout le silence et la solitude, ces deux grands éléments de toute inspiration, ces deux choses qui semblent nous faire pénétrer plus avant dans les mystères de l'essence divine. Génie infatigable, il ne se lassait jamais de créer. Cependant lorsqu'il ressentait le besoin de retremper son âme, il quittait pinceaux, ciseaux, fresques et marbres, et s'en allait errer sur les flancs nus et pelés, sur les pentes sauvages des Apennins, et se perdait dans les

mystérieuses vallées, dans les gorges sombres et arides de ces âpres montagnes. C'est au milieu de cette végétation de granit, de ces déserts de pierre et de marbre, au fond des grands bois sonores, ces secrets foyers d'harmonie, qu'il revenait à cette vie intérieure, vie énergique, active, intense et féconde. C'est au sein de la nature, dans ce temple sacré, que son oreille se rouvrait aux révélations divines, que son œil se dilatait de nouveau dans la contemplation du beau, de l'invisible, et que son âme retrouvait l'infini...

—Autrefois, ce n'était pas seulement au milieu des bruits et des mouvements du monde que l'on trouvait des hommes voués au culte de l'art; les calmes ombrages de la tente cénobitique abritaient aussi avec des savants, des orateurs, des sculpteurs, des architectes et des peintres. De pieux artistes consacraient leur talent à Dieu, et leurs existences pures, modestes, cachées, s'écoulaient et s'éteignaient dans le silence du cloître et la paix de la cellule comme des fleurs de la solitude.

— Un soir, l'on vit un pauvre Dominicain descendre lentement les versants dorés de Fiésole. Il était jeune et faible; et cependant sur son front pâle, dans ses grands yeux bleus, pleins de tristesse et de douceur, on pouvait lire sans peine une profonde pensée d'espoir et d'avenir. Quand il fut arrivé à Florence, il promena autour de lui son regard, et son

visage prit une ineffable expression de joie religieuse. Puis il entra au couvent de San-Marco, d'où plus tard l'on vit sortir la grande et austère figure de Savonarole.

Pendant plusieurs jours, le jeune Dominicain jeûna, pria et pleura dans la solitude et le silence. Après quoi, il demanda avec timidité des pinceaux et des couleurs, et il se mit à l'œuvre. — Ce peintre s'appelait Fra Giovanni Angélico; et cela se passait vers les derniers jours du quatorzième siècle.

Qui donc, en parcourant les galeries de Florence, ne s'est pas instinctivement arrêté devant une de ces mystiques toiles de l'artiste dominicain? Qui donc, en contemplant une de ces chastes et suaves peintures, révélation d'un monde inconnu et d'une sphère plus élevée, n'a pas senti quelque chose de doux et de pur comme une pensée religieuse descendre dans son âme!... Je me souviendrai toujours d'une Annonciation de Fra Giovanni. L'ange du Seigneur est à genoux; il tient un lys d'une main, et de sa bouche entr'ouverte sortent ces paroles, que le peintre lui-même a écrites, selon un pieux et naïf usage de cette époque, et qui vont frapper l'oreille de la Vierge : *Ave Maria gratia plena...* Aux paroles de l'ange on voit d'abord la frayeur de Marie; la sainte pudeur colore sa joue et se révèle par son geste; mais on lit aussi dans ses traits la profonde résignation de son âme, et il semble que l'on pressente son

humble et timide réponse. Il y a dans ce tableau tant de religieuse poésie, tant de grâce mystique et voilée, la pensée qui l'a inspiré est si chaste, si pure, les couleurs en sont si douces, si délicates, les teintes si suaves, si calmes, et les figures y rayonnent d'une vie si céleste et si idéale, que l'on se prend à dire, que l'artiste qui a peint cette toile ne peut être qu'un saint. Qui sait les longues heures que Giovanni avait passées dans la méditation du simple récit de l'évangéliste, où il est dit comment l'ange Gabriel s'en vint, de la part de Dieu, annoncer à une pauvre fille du pays de Galilée qu'elle aurait un enfant, qui serait le Fils de Dieu?

Ce n'était pas dans les objets extérieurs, dans l'étude de la forme, dans la contemplation de la chair, que ce saint artiste cherchait l'inspiration et exaltait son âme; c'était dans le jeûne, la prière et la méditation. « Celui qui veut peindre, disait-il, a besoin de silence et de solitude, *e che chi fa cose di Christo, con Christo dove stare sempre.* » Son premier jet, sa première inspiration étaient pour lui choses sacrées; il les respectait et ne retouchait jamais ses peintures, disant, avec sa foi naïve, que c'était ainsi que Dieu l'avait voulu. Ce n'était qu'à genoux et dans les larmes qu'il peignait les figures de Jésus-Christ et de sa mère; et quand son tableau était terminé, il s'humiliait devant Dieu et le remerciait, ne se regardant que comme un instrument passif et

inerte, qui livré à lui-même était incapable de rien. Qu'il y a loin de cette vie simple, douce, pure, chaste, voilée, qui passait calme et silencieuse, à ces existences dissipées, jalouses, inquiètes, tourmentées, flétries par tous les souffles impurs, secouées par toutes les passions mauvaises de l'âme; à ces existences si pleines de bruit et si fortement accidentées de la plupart des artistes italiens qui vécurent au milieu des orages et des tumultes du monde.

Angélico donnait aux pauvres, ses frères, le petit fruit de ses labeurs, et son humilité était si grande, qu'il refusa au pape l'archevêché de Florence, disant qu'il ne se sentait pas à la hauteur de ce ministère, et qu'Antonino son ami en était plus digne que lui. Antonino fut nommé, et l'Église le compte au nombre de ses saints.

Lorsque l'on voit le fini, la délicatesse, la suavité de contours, le calme de la lumière, la douceur des profils, l'harmonieuse pureté de lignes des compositions de cet artiste, l'on se sent, à son insu, pénétré d'un sentiment de pieux bien-être; le cœur se complaît, se dilate, s'épanouit dans la contemplation de ses ravissantes et mystiques têtes de saints, et l'on comprend facilement que jamais une haleine impure, jamais une pensée profane n'ont passé sur l'âme si religieusement belle du pauvre Dominicain. Sa peinture, sa couleur, sa touche ont quelque chose de si léger, de si serein, de si idéal, que l'on dirait

que c'est un ange qui a promené ses pinceaux sur la toile. Cela est si vrai, que les Italiens, frappés et ravis de cette foi candide et fervente, et qui s'exprimait par des œuvres toutes rayonnantes de l'amour divin, lui donnèrent de son vivant le nom d'Angélico, et après sa mort celui d'Il Beato, de bienheureux.

On peut regarder fra Angélico comme le foyer d'où rayonna, sous le ciel italien, dans toute sa pureté virginale, cette école rêveuse et contemplative, dont les mystiques madones de la première manière de Raphaël sont les dernières et sublimes lueurs, les dernières fleurs embaumées.

En ces temps de foi, l'art était une adoration, une effusion, une extase pieuse, une ardente aspiration de l'âme vers un monde invisible, une formule de la prière, un effort de la nature humaine pour s'élever à la contemplation du beau absolu.... Mais il vint un temps où le pauvre et modeste Dominicain devait être oublié, sinon méprisé—Peu à peu le génie catholique se voile et s'affaisse; et l'artiste, abandonnant les saintes traditions et la pensée religieuse, se jette dans le matérialisme païen, dans le culte de la forme, dans l'amour de la chair.

Alors, l'on vit venir des hommes puissants par le génie, fiers et orgueilleux comme cette antique race de géants dont parle la Bible; et l'œuvre de la créature osa jeter un audacieux défi à celle de Dieu.

L'art aussi éleva sa tour de Babel... La pensée quitta les sublimes et sereines régions de l'inspiration chrétienne, elle descendit dans celle des orages; et l'artiste n'ayant plus la foi, qui est la mère des grandes choses, perdant ainsi le sentiment même de la beauté idéale et céleste, des hauteurs du spiritualisme tomba dans les froides ombres de la sphère des sens. L'esprit de l'homme, fatigué de cette tension continuelle vers les choses éthérées, se replia vers le monde réel et se reposa dans la contemplation froide et facile de la forme matérielle et sensible. La peinture méconnut ses hautes destinées; elle s'abaissa vers le sensualisme voluptueux de la tradition antique, vers le naturalisme brutal de la pensée mythologique; et désormais, ne cherchant le beau que dans la perfection de la forme, de la ligne et du contour, elle devint effrontée, nue, prosaïque, païenne, et s'éteignit dans l'idolâtrie de la chair. — L'art religieux, dont le but sublime avait été la manifestation de la beauté absolue, idéale, insaisissable, immatérielle, suprême, ayant perdu les clartés de la foi, oublia la chasteté mystique et rêveuse des types primitifs; il chercha autour de lui des modèles, et puisa ses inspirations dans la région froide et morte du monde matériel. Dès-lors l'artiste, ne recevant plus de révélation d'en haut, et ayant éteint à jamais en lui le souvenir du modèle idéal vers lequel auraient dû tendre toutes les aspirations de son âme, marcha l'œil baissé vers

la terre; et lorsqu'il voulut reproduire la tête suave et sereine de la mère du Christ, dans son impuissance il en fut réduit à faire poser sa Fornarina.

Toutefois, alors encore, malgré son mélange avec l'élément matérialiste, l'art ayant conservé le souvenir de sa grandeur, de sa noblesse et de sa pureté premières, l'art s'éleva à des hauteurs sublimes; il eut des moments magnifiques, et laissa ces reflets dont les splendeurs nous éblouissent encore. Mais depuis cette époque, dans ses transformations diverses, dans ses modifications infinies, il s'est toujours éloigné de plus en plus du foyer où il avait puisé la vie; et dans la courbe qu'il décrit, c'est avec douleur que l'on voit son orbite décliner peu à peu vers les froides brumes de l'horizon.

A l'heure qu'il est, l'art, ce n'est plus une croyance, ce n'est plus une foi, ce n'est plus une religion, c'est un métier!... Cependant, disons-le, le sentiment religieux se retire parfois encore dans les profondeurs de quelques âmes jeunes et ardentes, et essaie d'y revivre. Mais ces âmes généreuses, trop rares et trop faibles, se consument en efforts impuissants, et s'éteignent bientôt dans l'épaisse atmosphère qui les environne et qui pèse sur elles.... Hélas! nous ne sommes plus que de pâles ombres!...

C'était un de ces soirs doux et tièdes comme nos longs soirs d'automne. La lune n'éclairait pas, et la nuit était si pure, si calme, l'air si transparent, si immobile, que les étoiles tremblaient à peine dans le ciel... Je me promenais seul dans un sombre réseau de petites rues, où nul mouvement, nul bruit étranger ne venait briser ma rêverie, lorsque j'ai entendu une voix douce qui chantait dans cette belle langue italienne une lente et pieuse mélodie, une prière sans doute, dont les notes se perdaient dans le silence de la rue. C'était une pauvre mendiante... Peu après une fenêtre s'est ouverte, et l'on a jeté à la pauvre femme une pièce de monnaie enveloppée d'un papier enflammé, afin qu'elle pût la trouver plus facilement au milieu de l'obscurité. Ingénieuse invention de la charité chrétienne!

Je ne puis dire l'effet qu'a produit sur moi, dans la sonorité et le calme de la rue, ce chant simple et

lent, si rempli de tristesse et de résignation. En écoutant cette mélodie et ces paroles étrangères pour moi, en voyant le mystère qui entourait la pauvre chanteuse, je me suis laissé aller à l'idée que c'était là peut-être l'ombre errante et plaintive de la Niobé des nations, qui venait ainsi pleurer ses douleurs dans l'ombre et le silence des nuits étoilées.

...... Puis toutes les petites madones, si nombreuses, qui nichent comme des hirondelles à tous les angles des maisons, s'étaient illuminées et me regardaient passer avec un tel regard de bonté céleste; la ville murmurait, doucement assoupie, et quelques femmes voilées passaient, ou plutôt glissaient rapides et sans bruit comme de légères ombres. Tout autour de moi semblait flotter dans un vaporeux crépuscule. Les églises avec leurs clochers d'où transpirait la prière, les palais au front de marbre d'où ne tombaient aucuns bruits, tout cela se dessinait, se découpait d'une manière si vague, si fugitive, si idéale, qu'on eût dit une décoration de théâtre qui se déroulait mystérieusement devant moi. Comment ne pas aspirer dans un mol abandon toute cette ineffable et religieuse poésie?...

Je suis entré dans une église. Quelques femmes du peuple, enveloppées de leurs longs voiles blancs, priaient; et à la lueur faible et tremblante d'une petite lampe qui brûlait au fond du sactuaire, on eût dit qu'elles s'inclinaient sous quelque souffle céleste,

comme ces pâles fleurs du soir. Ensuite ces pieuses femmes étaient si religieusement agenouillées, elles priaient avec tant d'amour, dans le silence rêveur et la sainte mélancolie de cette église, que j'ai cru comprendre les saints ravissements, les ineffables douceurs, les extases infinies que le ciel se plaît à verser dans ses âmes élues.

. . . .
. . . . . . « Écoutez; longtemps, comme tous les hommes, j'ai cherché le bonheur dans cette vallée de larmes où nous sommes condamnés à traîner notre exil. J'ai frappé à la porte du monde; mais ce bonheur que j'appelais ne m'a pas répondu. Je l'ai demandé à l'amour... Il me semblait alors que la Providence, en me créant, m'avait prédestiné une compagne comme à Adam... Longtemps j'ai soupiré après cette sœur de mon âme; longtemps j'ai cru que j'allais rencontrer cette partie qui devait compléter ma vie et faire de mon être un tout harmonieux et parfait. Mais, rêve insensé!... La femme est un fruit rempli d'amertume, et son cœur un abîme qui demande toujours et ne donne jamais... J'ai consumé les plus belles années de ma jeunesse dans un vain espoir, dans une aride attente; et après bien des déceptions, bien des mécomptes, bien des illusions perdues, j'ai reconnu que mon idole n'était qu'une sta-

tue creuse, qu'un dieu d'argile et de boue. Alors, je me suis senti une profonde douleur au fond de l'âme et un grand vide dans le cœur. J'ai fermé les yeux sur le monde, et je me suis dit cette parole : *Tolle, lege ;* lève-toi, et lis.

Je me suis jeté dans l'étude des philosophies humaines ; j'ai longtemps marché dans ce ténébreux chaos, à la porte duquel on pourrait écrire ces paroles de Dante : « O vous qui entrez, laissez toute espérance!... » Mais, las de voyager dans ces régions plaintives où l'on n'entend que le pleur éternel de l'intelligence de l'homme, que le blasphème de sa raison et le cri de son orgueil, je suis sorti à tâtons de cet abîme aveugle et j'ai été heureux de revoir encore le ciel et la lumière.

Mais où donc est la vérité? où donc est la sagesse? *L'abîme dit : Elle n'est n'est point en moi ; et la mer : Je ne la connais pas* (1)*!...*

Mais, comme Dieu a toujours pitié de celui qui l'appelle, et vient en aide à l'intelligence qui aspire et gravite sincèrement vers lui, j'ai entendu, dans le silence et le désert de mon âme, une voix qui me disait : *C'est moi qui suis la voie, la vérité et la vie!... Je suis la lumière du monde : celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres ; mais il aura la lumière de vie* (2)*....*

(1) Job, XXVIII, 14.
(2) Joan.....

Alors il s'est opéré en moi un mouvement étrange; j'ai marché vers cette lumière qui venait de se lever dans ma nuit; et, pour écouter plus intimement les révélations qui se faisaient en mon esprit, j'ai brisé tous les liens qui pouvaient encore me retenir à la terre. Je me suis enseveli dans le silence et la solitude de ce cloître; là, j'ai trouvé le calme et la paix, et j'ai pu entendre, dans le recueillement et loin de tout bruit, cette voix mystérieuse qui parle à tout homme qui se replie sur lui-même, qui s'isole, et donne ainsi, par l'immolation volontaire de son être matériel, un plus énergique essor, un plus libre développement à sa vie intérieure et spirituelle.

Je vous ai dit que j'avais trouvé la paix sous les calmes abris de ces voûtes pieuses. Cependant, je ne puis vous le cacher, dans mon pénible voyage à travers le monde j'avais vu toutes les douleurs, toutes les misères, toutes les plaies de la société; j'avais sondé le large cancer qui la ronge, et dans la solitude de ce cloître, dans le silence de cette cellule, tous ces tristes ressouvenirs des souffrances de l'humanité viennent vivement affliger mon cœur et attrister ma pensée... Oui, je vous le dis, le monde moral chancelle sur ses bases; les vieilles doctrines s'en vont; une rumeur sourde se fait entendre. Un malaise s'est emparé de la génération qui s'élève; une longue plainte est sortie de ses entrailles, et dans son incertitude elle lève les yeux en haut, et

attend dans le trouble et l'anxiété... qui donc viendra à son aide?... —Ecoutez : Dieu est nécessaire au monde physique, comme le cœur à la vie de l'homme. La négation de Dieu, c'est plus que la mort; c'est plus que le néant, c'est plus que le vide, c'est l'impossible. Eh bien! la religion, c'est Dieu dans le monde social, dans le monde des intelligences, dans le monde des esprits. La religion, et je parle ici du catholicisme, car lui seul est vrai, la religion est donc nécessaire à l'existence du corps social, comme Dieu à l'harmonie de l'univers, comme les battements du cœur, comme le sang, comme la chaleur à l'économie de notre être matériel. La religion, c'est la vie, c'est le cœur, c'est le sang, c'est l'âme des sociétés; et sans elle, voici venir le trouble, le désordre, le malaise, la dissolution, les violences, les secousses, les mouvements incertains, opposés, en un mot le désordre avec toutes ses conséquences ruineuses.

Il y a deux logiques dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral : la logique du bien et la logique du mal. Les sociétés, qui ne sont que des êtres collectifs, c'est-à-dire des masses d'individus, sont, comme ces individus pris isolément, soumises à ces lois inflexibles et rigoureuses. Toutefois l'être social est libre de se déterminer pour l'une ou pour l'autre de ces deux logiques; mais malheur à lui s'il se

place sous l'influence de la logique du mal, il sera dans un ballottement continuel, dans une perpétuelle oscillation, et toujours comme suspendu entre la mort et la vie. Cet état de souffrance et de malaise peut avoir encore une certaine durée; mais bientôt, secoué par tous ces souffles contraires, ébranlé par tous ces éléments de destruction qu'il porte en lui, on verra ce corps social se dissoudre, se démembrer, et la vie se retirer peu-à-peu de lui. C'est ce qui explique ces bouleversements et ces révolutions qui ébranlent si fréquemment nos civilisations démoralisées. C'est ce qui donne le secret de ces grandes chutes de peuples, de ces vastes désolations et de ces sanglants fléaux qui passent de fois à autre sur la face des nations.

Cependant, il ne faut jamais désespérer; c'est méconnaître la Providence. Et nous devons l'avouer, au milieu même de tous ces désordres, de cette torpeur, de ce marasme, un retour se manifeste, et quelques hommes généreux se sont levés pour l'appuyer de leur force et de leur courage. Ce mouvement de bas en haut, cette tendance vers une sphère plus élevée, toutes ces choses sont des indices certains que le mal n'est pas sans remède, et que le foyer des nobles instincts, des hautes inspirations et des grandes choses n'est pas encore éteint dans toutes les âmes.

Il faut donc, nous tous, hommes du monde,

hommes de Dieu, apôtres de la famille, de la tribune, de la chaire, seconder cet effort, cet élan timide, et, par notre influence, par notre zèle, par nos écrits, par notre parole, et surtout par la prédication de notre exemple, aider à la transformation religieuse et morale qui se prépare sourdement. C'est une œuvre nationale à laquelle personne ne doit refuser son bras. Nous sommes tous ouvriers, maçons, charpentiers, manœuvres. L'édifice nous réclame, et nous lui devons tous notre pierre, notre ciment, notre force et nos sueurs. A l'œuvre donc, à l'œuvre! humbles ouvriers, courbons la tête et travaillons avec énergie, courage et constance. Et si, vers le soir, fatigués de notre long labeur, nous nous asseyons sur la terre pour chercher un peu de repos et essuyer l'eau qui ruisselle de nos fronts, alors, bénissons le Père qui est là-haut, et disons en nous frappant la poitrine : Seigneur, Seigneur, nous soupirons vers vous du fond de cet âpre désert; écoutez la voix de nos plaintes et le cri de nos douleurs! Seigneur, Seigneur, que votre paix nous arrive et que votre lumière se lève sur nous!... »

Les mornes solitudes du vieux Latium ont changé d'aspect sous les tièdes souffles du printemps, et se sont revêtues d'une robe éclatante de verdure. Cependant, les efforts inouis d'une végétation ardente n'ont pu réussir à cacher toutes les ruines et à effacer au front de cette terre toutes les rides de sa vieillesse. Du milieu de cette luxuriante jeunesse, de cette rayonnante fraîcheur d'une nature généreuse, inépuisable, et qui renaît toujours plus éclatante et plus belle, s'élèvent tristement de grands amas de pierres jaunies, d'immenses débris laissés là par un autre âge et dont le silence éloquent est une éternelle leçon pour celui qui passe par ces antiques sentiers... Malgré la beauté transparente du ciel, malgré la fraîcheur parfumée de l'air, malgré les lignes harmonieuses de ces illustres horizons, je sentais mon esprit s'imprégner peu-à-peu d'une tristesse vague, pleine de charme, et je pensais que

cette terre n'était qu'un immense sépulcre et que chaque touffe d'herbe que mon pied foulait me cachait peut-être un tombeau... Je remontais, en écoutant la voix qui s'élevait de chaque ruine, vers ces jours d'autrefois, vers ces siècles lointains, pâles fantômes que l'on voit tourbillonner dans le fond de l'histoire, et des pensées pleines d'amertume, de douleur et de découragement se croisaient, montaient et s'abaissaient dans mon cerveau. — Et ma rêverie ne s'est rompue qu'aux lointaines mélodies des cascatelles de Tivoli.

L'antique Tibur est encore tout imprégné des frais parfums de la poésie latine. Les souvenirs d'Horace, de Catulle, d'Auguste, de Mécène, planent toujours sur cette terre de délices, où le passé et le présent, la nature et l'art semblent s'être réunis pour en faire un séjour unique dans le monde. En vérité, qui donc, en errant dans les verts sentiers de ces fraîches campagnes, en passant sous les pâles oliviers qui peuplent ces douces collines; qui donc, en voyant tomber ces blanches cascades, en écoutant leur folle musique, leur chant plaintif et ces harmonies natives qui montent avec les vapeurs du fond de la vallée sonore; qui donc, au milieu de cette nature primitive, n'a pas senti son âme s'ouvrir, se dilater en quelque sorte, et sa pensée se perdre dans une rêverie sans fin? — Qui donc ne s'est pas laissé bercer par toute cette vaporeuse et suave

poésie qui s'exhale de ces eaux, de cet air, de cette verdure, de ces ruines plaintives, en un mot de cette terre dont l'intarissable jeunesse, l'éternelle beauté et la fécondité inépuisable, sont un perpétuel contraste avec les monuments de la vanité et de l'impuissance de l'homme.

Tivoli sera toujours un lieu de délices tant qu'il y aura de la végétation sur ses collines, tant qu'il y aura de l'eau dans ses cascatelles, tant qu'il y aura des rumeurs au fond de ses ombreuses vallées, tant qu'il y aura surtout dans l'air que l'on y respire cette fraîcheur, cette pureté, cette énergie vitale qui redoublent l'activité des organes, et communiquent à l'être entier une force nouvelle et une sorte de plénitude et de sentiment heureux de l'existence...

Ce grand ciel romain, qui se déploie immobile et bleu sur votre tête, a une teinte particulière, teinte chaude et ardente, qui jette sur le paysage qu'elle baigne et qu'elle inonde, un reflet de vie, une vétusté, une clarté, une splendeur que l'on ne saurait ni peindre ni décrire. Il y a dans cette atmosphère un rayonnement lumineux, une transparence, une limpidité qui font que tous les objets, tous les horizons, même les plus lointains, viennent se dessiner à l'œil avec une précision de lignes et une netteté de contours que l'on ne peut imaginer. — Il semble aussi que le ciel ait reflété sa beauté sur le visage de l'homme. J'ai vu de brunes jeunes filles,

dont la pureté du profil, dont la noblesse des lignes du visage, dont la grâce des poses, dont l'harmonie des contours, et ce je ne sais quoi d'accompli et d'idéal dans la forme, rappelaient admirablement cette perfection primitive dont l'art grec est la plus belle tradition. — Rien donc ne pourrait exprimer tous les charmes, toutes les séduisantes beautés répandues sur cette terre heureuse. L'on y respire avec la vie un parfum de végétation et de jeunesse qui épanouit le cœur; la poitrine se soulève avec amour; et l'œil ne peut s'arracher qu'avec un sentiment pénible et douloureux de la contemplation de cette nature brillante et généreuse.

Après les ruines gracieuses du temple de Vesta, qui se penche avec ses colonnes corinthiennes sur les vapeurs de l'abîme où s'engouffre l'Anio; après le temple de la Sibylle, les villas d'Horace et de Mécène; après ces débris, pages décousues d'un passé qui est encore plein de charme, vient un autre débris, plus récent et plus moderne, et qui nous parle d'une époque que nous touchons presque encore de la main · c'est la splendide villa d'Est. Ce monument, d'un âge qui est si près de nous, par une étrange fatalité, n'est déjà plus qu'un cadavre que l'on interroge avec anxiété, et où l'on cherche en vain quelques palpitations de vie.

Cette ruine nouvelle porte en elle quelque chose de triste et d'infiniment douloureux qui émeut très-profondément l'âme et nous touche peut-être plus vivement que tous ces restes informes d'un temps dont nous perdons peu à peu la trace à travers les siècles écoulés. La vue d'un homme qui vient de mourir frappe bien plus fortement l'esprit que l'aspect d'un squelette poudreux et dont les ossements ont blanchi au soleil... Monument superbe de la magnificence du cardinal Hippolyte, fils du duc de Ferrare, cette somptueuse villa, dont les mystérieux ombrages surent inspirer la muse plaintive du Tasse, est maintenant nue, solitaire, délaissée, et pleine de silence, de tristesse et de douleur. Le vent passe et gémit sous ses voûtes froides et muettes, et l'air efface peu à peu les fresques de ses grandes salles désertes. L'humidité verdit les murs qui se lézardent, et le lichen tapisse et ronge la pierre. Vous touchez le marbre, et le marbre pleure!... De hauts et vieux cyprès s'élèvent dans leur triste immobilité, avec leur sombre verdure que nul souffle n'agite et d'où pas un bruissement ne monte dans l'air, au milieu des vastes jardins abandonnés. — L'herbe qui croît dans les longues allées comme pour éteindre le bruit des pas; les fontaines taries et qui semblent taire leur murmure de crainte de réveiller un écho assoupi; les parterres dessinés avec une régularité mathématique, et où pas une fleur n'ose se montrer

pour jeter son parfum, cette nature pétrifiée, froide comme le marbre, insensible et muette comme la mort, toute cette dure et austère poésie de la tombe, serre le cœur d'une manière étrange et remplit l'âme d'une immense et profonde mélancolie.

— La chute de l'Anio est un de ces grands spectacles devant lesquels la pensée de l'homme s'arrête immobile et comme frappée de stupeur et de stérilité. — Le soleil jette ses derniers rayons sur les verts sommets des montagnes. La vallée s'emplit d'ombre, de bruit, et se noie dans des vapeurs argentées. Les fraîches et vivaces senteurs du soir flottent dans l'air sonore, et la cascade hurle et se tord, comme une âme en peine, au fond de l'abîme tournoyant et ténébreux. Sa voix rauque et creuse ébranle les montagnes et fait vibrer leurs flancs de granit. L'écho se tait et se cache au fond des sombres ravines, car il croit avoir entendu dans ce bruit lugubre les sourds retentissements des pas du coursier de la mort.

Et je me suis rappelé les sublimes paroles du prophète :

« Jéhova, t'es-tu irrité contre les fleuves? Ta fureur s'est-elle allumée contre la mer?....

« Les montagnes t'ont vu et ont poussé de longues plaintes; les grandes eaux se sont écoulées, et l'a-

bîme a fait entendre sa voix, l'abîme a levé les mains en haut. *Altitudo manus suas levavit* (1). »

La nature a aussi sa voix, comme l'homme, pour se plaindre et répandre sa douleur. — Que dit cette cascade floconneuse, dans le verbe puissant qui monte incessamment du fond de son abîme avec la blanche fumée de ses vapeurs? Elle gémit, elle pleure, elle prie, elle implore. Mais sa voix n'a qu'un timbre, elle ne chante que sur une note éternellement monotone, éternellement sublime.... Oui, la nature souffre et se plaint comme nous, et la prière qui s'exhale sans cesse de ses entrailles est tout aussi ardente, tout aussi intense que la nôtre. Chacune de ses rumeurs, chacun de ses bruits, chacun de ses murmures est une parole remplie d'un sens profond, une langue mystérieuse que l'homme ne comprend pas, mais qu'il devine. Tous ces mille bruits vagues et confus à nos oreilles sont des hymnes de douleur ou d'amour, des cantiques fervents ou des chants de tristesse qui montent, comme une harmonie immense, vers celui dont la main soutient les mondes, et devant qui les colonnes des cieux s'ébranlent et chancellent comme un homme pris de vin.

La nature est un instrument sublime, qui semble ne frémir que sous des doigts mystérieux, et dont

(1) Habacuc.

les cordes harmonieuses sont pleines de mélodies ineffables et sans fin. Heureuse l'âme qui souffre, parce qu'elle comprend cette musique universelle, et heureux le poète, parce qu'il sait la traduire!...

La nuit descend avec lenteur; le ciel s'enveloppe d'une teinte bleue, légèrement voilée, et d'une douceur infinie à l'œil. J'aspire de tous mes poumons les exhalaisons printannières et embaumées qui montent des campagnes en fleurs. Au fond de ce crépuscule, au fond de ces rumeurs des eaux, au fond de ces souffles qui passent, au fond de ces bois qui frissonnent, il y a une voix claire et distincte qui chante, une parole d'amour qui vit et qui palpite avec ivresse... Oh! l'âme de l'homme a des oreilles sensibles à toutes ces mélodies; elle a des ailes fragiles qui s'ouvrent et frémissent dans ces heures de poésie dont le ciel se montre trop avare!..

La cloche de Tivoli sonna l'*ave Maria* du soir.....

La cloche, c'est la voix du ciel qui rappelle sans cesse à l'homme et ses devoirs et sa destinée. C'est l'instrument sacré dont la divine mélodie endort ses tristesses, et dont les ondes sonores bercent sa pensée et la laissent flotter dans un pieux recueillement et une religieuse contemplation.

Quant les petites étoiles commencent à s'éteindre au souffle du matin; quand l'aube blanchit au ciel et que l'oiseau s'éveille dans les branches et jette sa joyeuse sérénade, que dit la cloche, dont la voix sereine s'élève au milieu de ces joies matinales? — La cloche dit : gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Enfants, priez votre père qui est dans les cieux, qu'il bénisse votre journée et vous donne le pain qu'il a promis à chacun de vos jours.

Quand les souffles du midi passent sur la terre; quand le soleil laisse tomber ses brûlants rayons sur le sillon durci; quand l'oiseau se tait sous les feuilles et que la tourterelle des bois vient se désaltérer aux sources fraîches, que dit la cloche, dont le chant grave se balance majestueusement au milieu de ce silence pénible?—La cloche dit : gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux!... Arrêtez là votre sillon, vous tous travailleurs de la terre qui êtes courbés sous le poids du jour. Essuyez la sueur de vos fronts, et priez, afin que votre labeur soit béni et que la semence que vous venez de jeter fructifie. Priez, enfants, car il n'est pas bon que vous restiez ainsi tout le jour inclinés vers la terre sous les ardeurs du soleil sans vous rappeler votre patrie qui est là-haut. Car vous n'êtes que de pauvres voyageurs, et cette terre n'est qu'une tente dressée pour un jour.

A l'heure où le jour décline, où tous les bruits

s'éteignent, où tous les souffles s'endorment, où la fumée monte des toits, que dit la cloche, dont la plainte rêveuse ondule tristement dans le silence et les vapeurs du crépuscule? — La cloche dit : gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux!... Enfants, priez pour les morts, priez pour les morts! N'avez-vous pas tous ou un père, ou une mère, ou un frère, ou une sœur, ou un enfant, ou un ami dont la tombe verdit là-bas dans les longues herbes du cimetière?... Oh! priez pour les morts, afin de leur rendre le sommeil plus léger, et qu'un jour vos enfants, entendant aussi ma voix sacrée, se ressouviennent de vous quand vous ne serez plus. Priez pour les morts...

Et le laboureur, qui est assis au seuil de sa demeure, écoutant les plaintes de la cloche, sent en lui quelque chose tressaillir. Il se laisse émouvoir et bercer par les ondes mélodieuses de l'instrument qu'il aime; son âme se perd dans un rêve infini, et il sent en lui comme une perception vague, douce et confuse de la paix qui l'attend dans sa patrie du ciel.

Ce matin, j'ai eu l'honneur d'être admis aux pieds du souverain Pontife. C'est à l'obligeance du père Vaurs, pénitencier français, que je dois cette faveur, et je voudrais pouvoir exprimer ici tout ce que j'éprouve de reconnaissance pour les bons et gracieux services qu'il a bien voulu me rendre, et qu'il rend chaque jour à tous les voyageurs de notre nation, avec cette amabilité et ce dévoûment qui le distinguent.

Il est, dans la vie de l'homme, de ces heures solennelles qui ne reviennent jamais et qui ne peuvent s'effacer de sa mémoire. Celle-ci est de ce nombre. — Grégoire XVI est d'une simplicité, d'une bonté, d'un naturel qui touchent et émeuvent profondément l'âme. Il se fait petit avec les petits et se plaît à descendre jusqu'à vous... Et devant tant de grandeur et tant d'humilité, devant tant de puissance et tant de douceur, devant cet être qui résume en lui

toutes les célestes vertus de l'Évangile, vous, voyageur inconnu, vous vous sentez disparaître, et vous restez comme abîmé, anéanti, n'osant lever les yeux; car vous comprenez qu'il se passe là, devant vous, tout un mystère sublime d'amour et de charité.... Oh! voilà bien le portrait du maître! C'est ainsi que celui qui s'était fait homme par amour pour l'homme, et qui voulut mourir pour susciter cette doctrine d'amour, se montra un jour à la terre. Il ne vint pas au milieu du bruit et de l'éclat des puissances et des grandeurs du siècle. Fils d'un pauvre ouvrier, il fut déposé nu sur le fumier d'une étable, et sa jeunesse s'écoula, obscure, ignorée, dans le silence et la pauvreté. Et plus tard, lorsqu'il se leva pour retourner le monde comme un malade sur son lit, il ne prit pas en main le glaive qui tue; mais, armé seulement de la parole de vie, de la parole d'amour, on le vit passer par les villes et les bourgades, seul, ou suivi de quelques grossiers pêcheurs, et disant de cette voix dont la douceur était inconnue: « Laissez venir à moi les pauvres et les petits enfants; et approchez vous tous qui êtes accablés de travail et de douleur, et je vous soulagerai. Je vous le dis, le royaume du ciel est pour ceux qui souffrent et pour les pauvres en esprit... »

Comment ne pas s'incliner d'admiration et de respect devant cet être unique et seul au monde, qui n'est pas autant que Dieu et qui est plus que l'ange!

cet être qui est toujours là, debout entre le ciel et la terre, le temps et l'éternité, pour les unir et les lier ensemble...

C'est bien le plus beau des spectacles de l'histoire, que cette grande chaîne de la Papauté qui depuis Pierre, le pêcheur d'un petit lac, se continue, à travers les siècles et les révolutions, sans jamais se rompre ni se briser; cette longue ligne harmonieuse, brillante, immense, immuable, qui passe au-dessus des régions les plus sombres, les plus tourmentées, et qui traverse les horizons les plus larges, les plus nuageux et les plus menaçants, sans jamais s'infléchir, sans jamais s'altérer, sans jamais s'effacer ni disparaître..... — La Papauté est inhérente à la terre, elle est, en quelque sorte, incrustée à ses flancs; et c'est une main bien autrement robuste que la main débile de l'homme, qui la soutient ainsi immobile, inébranlable, au-dessus des orages qui passent, au-dessus des abîmes qui se creusent sous ses pieds. La Papauté est un besoin des civilisations modernes. Elle est nécessaire d'une manière absolue à l'existence de l'être social, qui sans elle n'a plus ni unité, ni vie, ni force. Et, nous osons le dire, son union avec le monde est tellement intime, tellement profonde, qu'il est impossible qu'elle disparaisse sans que le monde ne disparaisse aussi. Et à la fin des temps leurs derniers soupirs se confondront ensemble. C'est une loi de Dieu...

Le Pape, cette grande figure qui domine les temps modernes, le Pape est revêtu d'un caractère si grand, si auguste, si sublime, que son individualité s'efface et disparaît, et que l'on ne peut plus voir en lui l'homme, l'homme de chair et de sang, l'homme faible et périssable, l'homme avec ses passions et son lourd fardeau de misères, l'homme que le moindre vent ébranle et secoue, et dont la vie s'efface et disparaît comme ces blanches fumées qui le soir montent des toits... Et qu'importe que cet être mystérieux s'appelle Pierre ou Grégoire! Pierre et Grégoire ne sont et ne font qu'un. Ils forment entr'eux, non pas une chaîne, une ligne, une dynastie, une succession d'individus; mais quelque chose de plus fort, de plus serré, de plus indestructible, de plus indissoluble, de plus intense, une puissante et indivisible unité.

Oui, le Pape est grand!... Sublime vieillard, sentinelle perdue, vigie attentive, il est toujours là-haut, veillant, seul, immobile, sur la sainte montagne, et pendant les longs jours et pendant les dures nuits. Nouveau Moïse, il disparaît souvent au sein de la tempête qui tourbillonne et presse les flancs du Sinaï; mais c'est alors que l'esprit de Dieu se révèle à lui, comme autrefois au milieu des éclairs et de la foudre, et lui montre les tables perdues de la loi nouvelle. Son front est sillonné de rides profondes et son œil s'est creusé dans les contemplations

d'en haut. Il faut qu'il ait en lui une force surhumaine pour ne pas retomber anéanti et foudroyé par les éblouissantes visions qui passent devant sa face. Mais, il a bu l'eau du torrent, et il y a trouvé la force, et il a levé la tête. Il a mangé son pain dans l'angoisse et l'épouvantement; il a ceint ses reins d'une corde, et le bâton à la main, les sandales aux pieds, il a commencé à gravir son sentier rude et austère... De fois à autre, il sort du fond de sa poitrine quelque chose de grave comme la voix humaine, de puissant comme un grand souffle, qui court de l'orient à l'occident; et le monde prête l'oreille à cette harmonie lente et solennelle qui semble venir des profondeurs du ciel. Ecoutez, c'est la voix de Dieu qui parle dans cet instrument sublime. — Parfois encore, il lève ses deux bras amaigris vers le firmament splendide; et tous les peuples s'arrêtent silencieux, et courbent la tête, car ils ont senti que quelque chose de sacré et de terrible roulait dans l'air au-dessus d'eux. Inclinez-vous; c'est la bénédiction du Père, c'est le souffle de Dieu qui passe... Oui, le Pape est grand!....

Et maintenant je te plains, ô toi qui te dis l'ennemi du pape!.... Tu as essayé de suivre l'aigle dans son vol au soleil, et ton œil jaloux s'est desséché dans son orbite. C'est en vain que tu as voulu mesurer la taille du géant et l'ébranler dans sa force, ta raison orgueilleuse n'a pu pénétrer le secret de

son cœur; et le mystère de sa puissance, et la pensée divine qui se dérobent sous les larges plis de son front, seront toujours illisibles au regard de ton intelligence. — Tu as levé les bras dans ta colère, et ta main s'est desséchée. Tu as crié dans ton impuissance, et tes poumons se sont appauvris, et ta voix s'est éteinte comme un petit souffle. Ta fureur est restée stérile... — Vois-le donc passer, le vaisseau sublime! que lui importe la rage du ver dont la dent veut percer sa carène de bronze! il marche, il marche toujours dans sa majesté et sa gloire... Incline-toi donc le front dans la poussière, ô fils rebelle! Et, sois-en sûr, le Pape prie tous les jours pour toi...

—Mais descendons de ces hauteurs et arrêtons-nous quelques instants au dernier échelon de cette hiérarchie religieuse dont nous venons de saluer le principe, le point de départ. Que voyons-nous? Un homme pauvre, humble et résigné, qui marche tout le jour, courbé sous le lourd fardeau des douleurs humaines, et qui n'a recueilli entre ses mains pieuses qu'un triste héritage de peine, de travail, de misère et d'amertume. Cet homme étrange, que l'on voit partout où il y a une souffrance, partout où une plainte se répand, partout où un soupir s'élève; âme

dévouée et sympathique, cœur généreux ouvert à tous et où tombent toutes les larmes; cet homme, avec le sceau mystérieux qu'il porte sur le front, et dont la belle tête et le haut profil se dessinent rayonnants et purs au-dessus des ombres qui passent, cet homme étrange, cet homme seul, c'est le prêtre.

Concentrant, comprimant et étouffant en lui-même toutes ces passions brûlantes qui appauvrissent l humanité, le prêtre, dont l'âme et la pensée s'augmentent de tout ce que les autres perdent et dépensent chaque jour inutilement, le prêtre doit être le plus fort des hommes par la force de l'intelligence, de la raison et de l'amour. Par sa lutte continuelle contre lui-même, par la pureté de ses mœurs, par l'anéantissement de son être matériel, son esprit s'est élevé au-dessus de la région des choses sensibles; sa vie interne a acquis un développement, une énergie, un degré d'intensité incalculables, et son âme est devenue un immense et ardent foyer qui se répand dans le monde en rayonnements d'amour et de lumière. Seul il est capable de ces nobles actions, de ces sublimes dévoûments, de ces immolations inouïes, de ces sacrifices que nous ne comprenons plus, de toutes ces choses grandes, impossibles, surhumaines, qui sont au-dessus des forces de notre nature, et dont il ne peut puiser l'inspiration que dans ces régions élevées, incon-

nues, où nous ne pouvons pénétrer. En un mot, le prêtre, c'est l'homme à sa plus grande puissance, à sa plus haute expression. L'antiquité lui eût donné une place au nombre de ses dieux.

En vérité, n'est-il pas merveilleux, cet être pauvre, chaste, seul, libre, qui passe sur la terre, armé seulement de sa faiblesse et de sa charité, et qui laisse après lui un long parfum de paix et d'amour? Etrange et belle destinée!... Emissaire que Dieu nous envoie pour consoler nos douleurs et éclairer notre route, il nous domine de toute la hauteur de son auguste caractère; son front est dans les cieux, son âme est aussi vaste que le monde, et son être entier s'est transhumané dans ses rapports et son contact avec l'essence éternelle, infinie. Inclinez-vous devant cet homme, car c'est l'homme de Dieu.

Maintenant, voulez-vous éprouver sa force? voulez-vous connaître l'énergie vitale du principe qu'il porte en lui? Attaquez-le, insultez-le, déchirez-le, crucifiez-le, accablez-le sous toutes les ignominies, sous toutes les tortures que votre haine pourra rêver; et du milieu du sang, et du fond des cendres, et sous la hache du bourreau, et du sein de la mort, vous verrez toujours surgir sa tête radieuse et triomphante. Dans le martyre est sa gloire... Oui, l'Eglise du Christ est immortelle, et le soldat qui s'immole à sa défense participe à son immortalité. Le maître l'a dit : Les cieux et la terre passeront plu-

tôt que mes paroles. — Et le prêtre est là, témoignage toujours vivant de cette parole éternelle, et renouvelant chaque jour à la face du monde le grand phénomène de l'établissement du christianisme; c'est-à-dire de la force, de la puissance, de la lumière sorties du faible, de l'humble et du pauvre en esprit.

De nos jours encore, on entend des hommes, échos impuissants d'une philosophie édentée et décrépite, déclamer avec force contre le célibat du prêtre. Il est malheureux que ces hommes s'obstinent à se traîner sur leurs petites idées, et à ne voir les choses que sous leur point de vue étroit et borné. Que ces hommes s'élèvent, et ils verront alors autour d'eux l'horizon s'agrandir, se développer et s'étendre. Mais, dit saint Paul, *l'homme qui vit de la vie des sens ne perçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu : elles lui paraissent une folie, et il ne peut les comprendre, parce qu'on ne les juge bien que par une lumière spirituelle.* (1)

La religion catholique, comme la morale, flétrit et réprouve celui qui abandonne la vie de famille,

(1) I. aux Corinth., II, 14.

la vie de dévoûment, la vie utile et féconde du sacrifice et de l'abnégation, pour échapper aux devoirs, aux charges, aux travaux et aux labeurs qu'elle impose; celui qui déserte lâchement et par faiblesse de cœur sa place au grand champ de bataille pour éviter les dangers et les chances du combat; celui qui, pour ne pas porter le lourd fardeau de la solidarité commune, se concentre en lui-même, se retire en soi, comme la tortue timide sous son toit d'écaille, se détache de tout ce qui l'entoure, fait la solitude autour de lui, et vit là de son existence sensuelle et matérielle, comptant les pulsations égoïstes de sa vie avide de plaisirs et de voluptés.

Voilà ce célibat infécond, lâche, méprisable, égoïste, ce célibat qui dégrade l'homme, ce célibat antisocial, ce célibat qui éteint tout principe de vie, qui étouffe le germe de l'avenir au sein des civilisations, ce célibat stérile, qui fait des sociétés un âpre désert. Oui, voilà ce célibat que non-seulement la philosophie humanitaire, mais encore la religion du Christ, frappent d'anathème; voilà ce célibat sur qui depuis des siècles les livres saints ont jeté cette terrible malédiction : *Væ soli!...*

Mais, si la religion condamne et flétrit le célibat égoïste, elle proclame, elle élève, elle sanctifie, elle exalte ce célibat généreux et sublime, ce célibat qui est la neutralisation du moi, l'immolation complète

et absolue de l'individu, ce célibat qui est l'amour de l'homme porté à sa plus haute puissance.

Lorsque la religion dit à l'homme : lève-toi et suis-moi ! est-ce pour le condamner à une vie immobile de lâche isolement et de quiétude inutile?... Non; elle lui dit : quitte ton père, quitte ta mère, quitte ton frère, quitte ta sœur; je mets un sceau sur ton front, et désormais tous seront, pour toi, pères, mères, frères et sœurs, non par le sang de l'homme, mais par le sang du Christ. Quitte donc ta famille et épouse la grande famille, la famille qui gémit, la famille qui souffre, la famille qui a faim, la famille des malheureux, des pauvres, des orphelins, des souffreteux; la famille immense de tous ceux qui sont chargés de douleur, de tous ceux qui pleurent, de tous ceux qui traînent les misères de la chair et les misères de l'âme, la famille de tous ces membres nus du fils de Dieu. Immole ta vie, ton sang, ton intelligence, ton temps, ton bonheur, tes intérêts; en un mot, ton être entier, à la vie, aux besoins, aux intérêts, au bonheur, au perfectionnement et au soulagement de l'humanité, qui gémit dans la douleur et languit dans la nuit... *Allez donc, allez et enseignez toutes les nations, et je vous ferai pêcheurs d'hommes...*

Des hommes entendent cette voix. Et François-Xavier se lève, et, une croix à la main, il s'en va par tous les sentiers inconnus du vieux monde, je-

tant partout sur son passage cette semence féconde qui nourrit, qui fortifie, qui rajeunit, qui renouvelle... Et Vincent de Paul quitte ses solitudes sablonneuses, laisse là son calme foyer et les paisibles joies de la famille; et, poussé par l'esprit de Dieu, de berger il devient le père de cette nombreuse et lamentable famille d'enfants délaissés, d'enfants qui ne sauront jamais ce qu'il y a de douceur dans les palpitations d'un cœur de mère, d'enfants, qui ne connaîtront jamais ceux qui les ont ainsi jetés nus dans la vie; pauvres êtres condamnés à gémir, dès leur naissance, dans la solitude et l'abandon!.. Mais la charité étend ses ailes protectrices sur cette famille désolée, elle abrite leur nudité, elle console leurs larmes. Et désormais ces enfants retrouveront ce que le vice leur a enlevé, et ce que la philosophie est impuissante à leur rendre : un toit ami et hospitalier, et des pères et des mères aux entrailles remplies d'amour, dans ces saintes et vénérables femmes et dans ces hommes dévoués qui n'ont consacré leur vie au célibat et à la chasteté que parce qu'ils ont aimé l'humanité de cet amour immense qui a cloué le Christ à la croix... — Que de jours sans repos, que de nuits sans sommeil! que de souffrances, que de peines, que de tribulations traversent ces pauvres et belles âmes où toutes les misères ont un abri, un refuge, où toutes les amertumes trouvent une consolation, et qui sont comme les

grands chemins de la douleur humaine!... Oh! qui comprendra l'Océan d'amour qui déborde de ces cœurs!...

Voilà le célibat religieux, voilà le célibat fécond, généreux, héroïque; voilà le célibat de ces hommes de Dieu, qui sont les pères de tous; voilà le célibat de ces saintes filles, anges du ciel laissés sur la terre pour enchanter les tristesses et les angoisses de notre exil. Oui, ce célibat est tout aussi glorieux, tout aussi patriotique que celui de ces hommes qui sacrifient leur vie, leur sang, leur force à la défense de la patrie et à l'extension de ses frontières. Le prêtre lui aussi se voue corps et âme, sang et esprit, à la défense et à l'extension des frontières de la grande patrie, de la patrie universelle, de la vérité.

Et maintenant, dites-moi si le célibat qu'exalte le catholicisme n'est pas le principe des hautes inspirations, des généreuses pensées, des grandes actions et des sublimes sacrifices?...



MÉDITATION.

—

DE LA CRÉATION, DE LA CHUTE, DE LA RÉDEMPTION,
DE LA FEMME.

Allumez ma lampe, Seigneur, éclairez mes ténèbres.

Ps. XVII, 29

Dieu, du fond de son éternelle et infinie sagesse, méditait l'œuvre de la création.... Et lorsque sonna l'heure des grands enfantements, l'immensité tressaillit en le voyant passer, semant les mondes comme une poussière d'or dans le vide, et allumant les grands flambeaux du ciel...

Au milieu de ces créations sans nombre qui peuplaient l'espace, la terre étant une réalisation plus intime, une manifestation plus complète et plus parfaite de la substance infinie, une sorte d'écoulement et de rayonnement des trois personnes divi-

nes, de la puissance du Père, de la sagesse du Verbe et de la vie de l'Esprit, la pensée créatrice s'attacha à elle, s'unit à elle, l'éclaira de sa lumière, l'échauffa de son amour, l'anima de sa vie; et Dieu se prit à la regarder comme la fille aînée de son amour. Il étendit au-dessus d'elle, comme une vaste tente, cette sublime voûte que nous appelons le ciel. Il fit passer son souffle sur sa face, et lui donna cette force, cette vie, cette beauté qui ne sont que des irradiations de sa splendeur infinie... Et il la berçait dans ses bras, il la pressait sur son cœur comme une jeune mère, et il prêtait l'oreille aux bruits, aux murmures, aux bégaiements, aux natives harmonies qui s'exhalaient de ses joies matinales et venaient mourir, comme une douce prière, comme un chant d'amour à ses pieds.

Mais, la terre formée, le piedestal bâti, il fallait la statue. Alors Dieu dit : faisons l'homme.

Il créa donc le premier homme et le fit *à son image et à sa ressemblance;* c'est-à-dire qu'en lui donnant l'être il lui donna aussi ce qui est inhérent à l'essence infinie, la puissance, l'intelligence, l'amour. Il fit donc de l'homme une trinité terrestre qui devait s'incliner devant la trinité céleste, dont elle n'était que la manifestation, que le rayonnement, que le reflet.

Dieu ne fit pas de l'homme un être seulement spirituel; il le créa matière et esprit, parce qu'il vou-

lait réunir et résumer en lui les deux principes, les deux natures, les deux créations. Et cela, afin qu'il fût le lien visible entre le ciel et la terre.

L'homme, résumant dans son être la création tout entière, reflet de l'éternelle beauté, de l'immuable sagesse, de la souveraine puissance, rayon de la perfection infinie, l'homme, dont le fils de Dieu devait un jour revêtir la forme, l'homme était donc le chef-d'œuvre du créateur.

Et Dieu se complut dans son ouvrage, il l'aima et se contempla en lui comme dans un miroir. Et il dit à l'homme :

« Cette terre sur laquelle j'ai répandu cette inépuisable beauté, cette rayonnante jeunesse, cette intarissable vie qui sans cesse s'épanchent et découlent de mon sein, c'est pour toi, pour te servir de support que je l'ai, dans mon amour, tirée du néant.

« Ces arbres qui verdissent sur ta tête, et dont chaque branche, chaque feuille rendent un son au moindre souffle qui passe, c'est pour ombrager ton sommeil sous les ardeurs du jour, c'est pour reposer ton œil avec leur douce verdure, que je les ai soulevés au-dessus de toi comme de fraîches tentes.

« J'ai dit aux animaux qui peuplent la terre : inclinez-vous devant votre roi, courbez vos reins, vous êtes ses esclaves. L'homme est votre maître, et vous êtes ses serviteurs.

« J'ai dit à la lumière : sois.... Et le soleil s'est élancé radieux de l'Orient à l'Occident, et chaque jour, pour toi, il doit remplir cette course ardente.

« Contemple l'éternelle majesté de cette procession harmonieuse des astres que mon doigt soutient dans l'espace, voyageurs célestes qui gravitent en cadence, guidés par un rhythme éternel. C'est pour illuminer tes nuits et rendre les ténèbres moins âpres, que je leur ai donné cet éclat vaporeux et ces lueurs veloutées et flottantes. C'est pour toi que j'ai pavé le ciel de diamants.

« J'ai dit à la lune : va, blanche fille du ciel, jette tes clartés virginales, laisse tomber les pâles harmonies de tes rayons, afin que les ombres soient plus légères aux yeux de l'homme, et qu'il puisse voir passer mes anges dans ses songes. Oui, c'est pour caresser ton sommeil que cet astre rêveur promène là-haut sa face immaculée.

« Adam, je te bénis; tu es le fils de mon amour, ma créature bien-aimée. Sois seigneur et maître, je livre la terre à ton commandement. »

Après quoi, le divin ouvrier, le sublime poète, voyant que toutes choses étaient bonnes, se reposa dans la contemplation de son œuvre....

Il y eut alors un moment dont la durée nous est inconnue, un moment ineffable de joie et d'ivresse, un moment où la création entière, ignorant

encore la douleur, heureuse de naître à la vie, se dilatant au sein d'un bonheur et d'un calme infini, nageait dans un océan d'harmonie et d'amour. Notre nature dégénérée ne peut s'élever jusqu'à la perception de ces infinies délices des premiers jours de la création.

Des entrailles de la terre, vierge encore de toute souillure, s'élevait sans cesse comme une longue et suave mélodie. Depuis l'homme jusqu'à l'insecte qui se cachait dans les hautes herbes, depuis l'Océan jusqu'à la goutte de rosée qui tremblait sur les fleurs, depuis les soleils jusqu'aux blanches étoiles qui décrivaient dans le ciel leurs rondes mystérieuses, chaque être avait sa voix dans ce concert. Et ce concert était une prière d'amour, un cantique d'actions de grâce qui montait, calme, solennel, majestueux, jusqu'au trône du créateur.

Mais l'homme fut le premier à briser cet ordre primitif, à rompre cette harmonie profonde dont Dieu lui-même contemplait la beauté et admirait la gravitation.

La liberté lui avait été donnée avec la vie, c'était une de ses plus précieuses facultés; mais il en abusa bientôt, et le désordre et la mort entrèrent dans le monde par l'orgueil....

— L'homme, créature intermédiaire et mixte, tenant de la terre par son corps et du ciel par son esprit, liant les deux natures, les deux principes,

les deux créations, l'homme était un rayon de la splendeur éternelle, du grand foyer de chaleur, du vaste océan de lumière. Il était plongé dans la contemplation immédiate de Dieu, source de la félicité suprême, et en recevait directement la vie, la beauté, l'intelligence, la lumière et la vérité dans toute leur plénitude. Mais il écouta les paroles trompeuses de l'antique serpent; il se laissa séduire, et voulut se faire égal à Dieu par l'intelligence complète du bien et du mal. Alors il s'isola; il reporta sur lui-même cet amour et cette contemplation qu'il devait comme un hommage à la beauté souveraine; il cessa d'être rayon du soleil de la vérité éternelle; il rompit la loi de gravitation qui le retenait dans la sphère divine, et s'en séparant violemment, il dit : moi aussi, je suis Dieu...

Par cette révolte de sa pensée orgueilleuse, il brisa le rayonnement divin qui l'alimentait et l'animait, et fit de sa raison, essentiellement finie et bornée, le soleil qui désormais devait seul l'éclairer.

Ainsi l'homme, en cessant d'être rayon du foyer divin, de ce foyer mystérieux qui tire perpétuellement de lui-même la vie, la lumière, la chaleur, et dont les reflets illuminent les êtres qui gravitent autour de sa sphère, l'homme se plongea, par un acte de sa volonté libre, dans les régions inférieures, et accepta, ou plutôt subit toutes les conséquences fatales de cette chute. Il cessa donc de jouir des pro-

duits de l'être divin qui sont la puissance, la vie, l'ordre, la lumière, la raison, la beauté, la paix, l'amour à leur expression la plus haute; et, dans la sphère opposée il ne trouva que le désordre, la faiblesse, la laideur, la haine, le trouble, le mensonge, la douleur et la mort.

— Satan venait d'entrer dans le monde.

Alors le Seigneur maudit l'homme et lui voila les splendeurs de sa face. Et la chaîne d'amour qui liait la créature au créateur retomba sur la terre, rompue, brisée, avec un retentissement douloureux et lugubre....

C'est donc par l'orgueil, par un orgueil aveugle et immense, qu'ont été introduits dans le monde le désordre, la douleur et la mort. Comme cette faute est la première, c'est aussi la plus grande et la plus féconde en résultats désastreux. Et depuis la chute de l'ange, antérieure à celle de l'homme, que voyons-nous? L'orgueil qui se reproduit et se renouvelle sans cesse sous diverses formes, sous différents aspects, et enfante toujours les plus grands troubles, les plus tristes désordres et les plus profonds malheurs, c'est l'orgueil en un mot qui est la cause de ces secousses, de ces bouleversements, de ces révolutions périodiques qui troublent et ensanglantent si souvent la face des nations.

— L'homme, en se séparant de Dieu par un acte de sa volonté libre et en se déterminant pour le mal,

se plaçait, avons nous dit, sous l'empire des lois qui régissent cette sphère. Ainsi le principe de dissolution, de destruction, de désordre introduit dans le monde par le péché origiuel, allait toujours de conséquences en conséquences, brisant de plus en plus l'harmonie universelle, et rompant le mouvement primitif et ordonné, émané dans le commencement du sein même de l'intelligence et de la raison souveraines.

Et le spectacle a changé. De la terre ne s'élèvent plus ces fraîches voix, ces natives mélodies, ces douces prières. La nature aussi a perdu sa virginité. Elle a été maudite avec son roi, et une immense douleur pèse désormais sur elle. Les anges qui l'habitaient et conversaient avec l'homme se sont envolés tristement, et l'on n'entend plus dans le silence que son pleur éternel qui transpire incessamment du fond de ses entrailles... Et la terre, privée de la lumière d'en haut, gravite comme une insensée au milieu des froides ombres des régions inférieures, sous un ciel sans chaleur et sans astres.

Alors Dieu fut saisi d'une immense tristesse; il se repentit, dit la Genèse.

Je détruirai, dit-il, cette race impie que j'ai tirée de la boue; je détruirai toute chair, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis le reptile jusqu'à l'oiseau qui vole dans l'air.

Alors les sources de l'abime furent rompues,

et les cataractes du ciel ouvertes. Et les eaux couvrirent, comme d'un vaste linceul, toute la face de la terre...

Mais l'amour fut plus fort que la mort. Et l'arche était là, qui flottait sous l'œil de Dieu, suspendue entre le ciel et la terre, et portant dans ses flancs l'avenir du monde, le germe précieux des générations futures, le principe de l'humanité.

Ainsi voguait au-dessus de l'abîme ténébreux le vaisseau sublime d'où devait sortir avec Noé toute une race nouvelle. Ainsi fut sauvé, par l'amour, dans ce naufrage universel, le type dégénéré de l'homme.

Mais laissons passer les siècles tumultueux, et voyons ce qu'est devenue cette génération dont les destinées se préparaient dans les entrailles de l'arche.

La faute première n'est pas effacée; la douleur, la misère, le sang, la mort de même, et cet Océan qui passe comme un torrent sur la face de la terre, rien n'a pu laver une souillure aussi grande, et l'humanité portait toujours sur son front le stigmate de sa rébellion et le sceau de la malédiction divine.

Le principe de désordre, l'élément de désorganisation, était toujours dans le monde luttant contre le principe d'ordre; et le monde, par la force logique du mal, devait, peu-à-peu et de chutes en chutes

retomber dans l'abîme d'où Dieu venait de le tirer.

Ainsi le désordre, la dégradation, le vice, loin de s'arrêter, suivaient au contraire le développement et le mouvement progressif de l'humanité. — Et l'homme se replongea dans les régions froides et nébuleuses de l'ombre de la mort...

La vérité se voila de nouveau, toutes les lois, toutes les traditions, toutes les révélations primitives furent altérées, dénaturées et perdues; et la notion même de l'unité de Dieu venant à s'obscurcir et à s'éteindre, les hommes se firent de stupides idoles, de muettes divinités de bois, de pierre et de boue. La fumée de l'abîme, les ténèbres de l'erreur couvraient la face de la terre; les sociétés vieillies, dans cette atmosphère qui ne contenait plus aucun principe vital, affaissées sur elles-mêmes, pâles et languissantes, soulevées de temps à autre par les convulsions de l'agonie, achevaient peu-à-peu leur existence maladive, et déclinaient vers la mort. Le monde chancelait et tombait en ruines; il y avait en lui non pas seulement perturbation, mais destruction des lois mêmes essentielles à la durée. La vie se retirait de toutes parts. Dans l'air se respiraient déjà les froideurs du sépulcre; des glas funèbres tintaient dans le silence du ciel; et les peuples troublés, immobiles, l'œil terne et vitreux, sentaient le poil de leur chair se hérisser d'épouvante..... Ils attendaient!....

Mais quel est ce voyageur qui descend du séjour de la lumière et se plonge ainsi dans les froids horisons de la terre?.. c'est le Verbe de Dieu; le Verbe, la vérité, la raison, l'ordre, la vie, la parole, la lumière; le Verbe, la force, la sagesse, la beauté... Et il s'avance, le céleste voyageur, il descend au milieu des peuples assis dans l'ombre de la mort, pour les éclairer des rayons de sa splendeur infinie... mais il vient seul; les anges ne sèment pas les astres comme des diamants sur son passage; les chants, les harmonies se taisent; les haleines embaumées ne le balancent pas; il est seul l'illustre étranger! Il descend, il s'humilie, il s'avilit, il se dégrade; il jette là son vêtement de lumière et endosse notre manteau d'argile et de misère. Il abandonne ses voies de poésie pour venir, humble pèlerin, simple pénitent, cheminer par les froids sentiers du monde revêtu du lourd et sanglant cilice des douleurs de l'humanité.

Mais son amour est immense et vaste comme son éternité... Il s'abaisse donc, le Verbe de Dieu, pour ramasser les anneaux de la chaîne rompue par le premier homme. Il vient, nouvel Adam, rattacher au ciel cette chaîne brisée, et rétablir ainsi le lien primitif entre Dieu et la création.

Mais suivons le Médiateur, celui que les vieux prophètes avaient depuis longtemps annoncé au monde, celui devant qui, disaient-ils, la mort de-

vait fuir et se cacher. Suivons quelques-uns de ses pas douloureux sur la terre.

Or, un jour qu'il marchait le long de la mer de Galilée, il vit de pauvres pêcheurs qui raccommodaient leurs filets, et leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes.

Et ceux-ci, aussitôt quittant leurs filets, le suivirent.

Ainsi le Christ, pour l'aider dans sa divine mission, et continuer après lui la grande semence de sa parole, ne choisit pas des savants, des hommes armés de la puissance du génie et de l'épée. Il ramasse aux bords de la mer de misérables pêcheurs, hommes ensevelis dans leur ignorance, natures incultes, et de ces pierres brutes il fait jaillir le feu qui brûle les cœurs et la lumière qui illumine les intelligences. Et ces quelques hommes ont changé la face du monde... Voilà un fait qui nous étonne bien plus que tous les autres miracles, et qui, pour tout esprit sérieux, est la preuve la plus puissante de la divinité de la doctrine catholique.

Et il s'en allait, le divin voyageur, parcourant ce petit pays que l'on nomme Galilée, enseignant dans les cités et les bourgades, annonçant à tous la bonne nouvelle, et prêchant et expliquant partout la grande loi de l'humanité régénérée, le code sacré des civilisations modernes, l'*évangile du royaume*.

Ecoutez cette voix qui descend du haut de la

montagne : « Bienheureux les pauvres en esprit, bienheureux les doux, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, bienheureux les miséricordieux, bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux les maudits et les persécutés, bienheureux ceux qui aiment, parce que le royaume du ciel est à eux. »

C'est par ces simples paroles, renfermant toute la morale nouvelle, que le Verbe, la lumière des intelligences, la sagesse de Dieu, ouvre sa grande mission...

Et le monde étonné prêta l'oreille à cette parole étrange, à cette voix douce qui disait la paix lorsque tout criait la guerre; qui disait l'amour, l'humilité, la liberté, lorsque tout parlait de haine, d'orgueil et d'esclavage.

Cette immense réaction contre le principe d'orgueil maître de la terre, cette pensée folle si elle n'eût été divine, cette révolution profonde n'appela à son aide, à son secours ni la violence, ni le sabre; elle s'opéra par la force logique de la vérité, par l'ascendant de l'ordre, par le glaive de l'amour. La douceur, l'humilité, la charité fécondèrent et firent germer la semence du Verbe; et l'édifice ancien, le monument de l'orgueil, s'écroula aux seules paroles de la vérité, comme autrefois les murs de Jéricho aux sons des trompettes d'Israël.

Ainsi, par la force seule de l'amour devait s'ac-

complir la sublime pensée de la régénération humaine.

Mais le Christ n'arrêta pas là son ouvrage. Dans son amour il ne voulut pas livrer à elle-même cette société jeune et faible qu'il venait d'enfanter à la vie nouvelle. Il résolut, dans son infinie sagesse, de lui laisser un appui, un conseil, un guide, une parole toujours vivante, toujours enseignante, une lumière éternelle, pour éclairer son horizon et briller sans cesse au-dessus de la région des ténèbres.

Il chercha donc autour de lui cet être puissant et fort par l'âme, qui devait être son image vivante, en qui il devait verser sa sagesse, sa lumière, son autorité, et dont les mains pures devaient recevoir le dépôt sacré de la tradition et de la loi nouvelle.

Or, le Christ ayant rassemblé ses disciples, leur dit : que pensez-vous de moi ?—Simon Pierre répondit : Que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. —Et Jésus répondit : Ce ne sont ni la chair ni le sang qui t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis : tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clés du royaume des cieux....

C'est ainsi qu'il jeta les fondements de ce monument solide et inébranlable, qui voit autour de lui tomber les générations et les siècles, et entend sans

cesse à ses côtés les voix de la tempête, sans jamais chanceler sur ses bases éternelles.

Et c'est cette pierre indestructible, cette autorité immuable, cette vérité invincible, cette unité indissoluble qui puise sa beauté et sa force dans sa perpétuelle jeunesse; c'est ce reflet, cette irradiation de la splendeur de la lumière infinie; c'est cette parole souveraine, infaillible, divine; c'est toujours le Verbe vivant que nous saluons encore aujourd'hui dans la personne du Saint-Père, le vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

Et voilà bientôt dix-neuf siècles que l'épouse du Christ, l'Eglise catholique, lève sa tête radieuse, triomphante, immaculée, virginale, et qu'elle voit à ses pieds les peuples mourir et renaître, se lever et s'abaisser comme les flots de la mer, restant toujours, elle, immobile, inébranlable, sereine, pleine de vie, de sève, de jeunesse, de force et de beauté. C'est elle qui aide et soutient l'humanité dans sa marche chancelante; c'est elle qui la conduit et l'entraîne sans cesse vers le but divin, vers la perfection infinie qui lui avaient été assignés dès le commencement et vers lesquels elle ne pouvait plus tendre depuis sa chute; c'est elle encore qui à la fin des temps la prendra dans ses bras de mère et viendra la déposer au seuil de l'éternité où l'attendent le repos, les joies et le bonheur dans toute leur plénitude.

Mais voyons s'achever l'œuvre de la Rédemption, et tournons les derniers feuillets de cette vie qui a résumé en elle toutes les vies, et qui a accepté par amour, toutes les ignominies, toutes les angoisses, toutes les agonies, toutes les misères.

L'heure approche; et le fils Dieu s'affaisse quelques instants sous le poids de la douleur humaine. Toutes les afflictions, toutes les tortures, toutes les anxiétés, toutes les défaillances l'assiégent et l'écrasent; et, dans sa rude agonie, il s'écrie : « Mon âme est triste jusqu'à la mort! »

Et c'est dans l'ombre de la nuit, sur le mont des Oliviers, dans une âpre et sanglante veille, que sa longue douleur se répand en prières et en larmes. Écoutez cette voix triste et faible, cette plainte amère, ce gémissement profond, qui feraient tressaillir toute chair; écoutez, c'est le Seigneur qui souffre : « ô mon père, mon père, éloignez de moi ce calice!... Mais qu'il soit fait selon votre volonté... »

— Maintenant regardons sur cette autre montagne que l'on nomme Golgotha. C'est le maudit des Juifs, le flagellé, le vendu pour trente deniers, le couronné d'épines; c'est celui qui est venu pour sauver le monde. Il est là, abreuvé de douleurs, d'ignominies, cloué sur un arbre entre deux voleurs, abandonné de tous, le front sanglant, le corps nu, la tête

pâle et penchée, suspendu entre le ciel et la terre, et les bras étendus sur le monde.

Voilà donc le Messie promis aux nations, le fils de Dieu, la sagesse infinie, la lumière éternelle!...

Le Christ rend le dernier soupir, et un soldat perce le cadavre d'un coup de lance, et aussitôt il en sort du sang et de l'eau. C'est l'Église qui jaillit ainsi des flancs du Sauveur, blanche, radieuse, immaculée; c'est l'Église, faible source à son origine, mais qui deviendra ce large et puissant fleuve, plein de lenteur et de majesté dans son cours, où l'humanité régénérée doit puiser désormais sa force, son courage et sa vie.

Et jetez les yeux en haut, les séraphins ardents, les chérubins aux grandes ailes, les anges aux harpes d'or, immobiles, silencieux, penchent au fond du ciel leurs têtes tristes et contemplent avec douleur cette fin sanglante du drame divin.

Mais, *tout est consommé*. Le voile du temple se déchire, les colonnes se brisent, le soleil voile sa face, la terre chancelle comme un homme dans l'ivresse, la mort tressaille dans la tombe, et l'on voit des ombres livides sortir du fond des sépulcres et errer par la cité sainte, pâles et effarées.

Tout est consommé. O sublime sacrifice de l'amour! Mourir pour les hommes; mourir quand on peut, par un seul acte de sa volonté souveraine, par un seul mouvement de sa puissance, faire triompher

sa parole, faire régner son idée; mourir quand on peut dire au monde comme au paralytique : lève-toi, et porte ton lit! Voilà ce qui surpasse, ce qui bouleverse, ce qui trouble l'esprit de l'homme. Voilà ce mystère dont il ne pourra jamais comprendre la profondeur.

Mais l'heure du triomphe approche.

L'univers était enseveli dans une épaisse nuit et dans un vaste silence. Les mondes immobiles se regardaient dans la stupeur et semblaient se dire : il est donc vrai, la mort a vaincu le fils de Dieu?.... —Les cieux immenses s'emplissaient de deuil, de tristesse et de froides ténèbres. Et l'on entendait passer dans l'air comme des voix, comme des sanglots, comme des gémissements, comme des rumeurs étranges et lugubres.

Mais, au milieu de cette attente douloureuse, un retentissement profond se fait entendre, et les entrailles de la terre tressaillent comme une femme qui va enfanter. C'est le crucifié qui se redresse dans sa tombe; c'est le Christ qui brise les portes de la mort et lui met le talon sur la gorge.

Et quand les saintes femmes vinrent au sépulcre pour y brûler des parfums, elles trouvèrent la pierre renversée et virent deux anges dont les vêtements avaient la blancheur de la neige, qui leur dirent : Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant?...

Et les disciples le virent encore parfois au milieu d'eux; et la vieille terre de Galilée se sentit frémir d'allégresse et de bonheur en entendant les doux accents de sa voix divine....

Maintenant, ô ressuscité, maintenant tu as accompli ton dur pélerinage. Tout est consommé; la vie, l'ordre, l'amour sont rentrés dans le monde, la nature humaine est régénérée, ton sang a lavé ses souillures, et ta main a posé le sceau sur le pacte d'union du créateur avec la créature, de la terre avec le ciel. Ton œuvre est parachevée; l'orgueil est vaincu, la mort est terrassée, l'homme est replacé dans sa vraie destinée, et le monde moral ramené sous l'influence des lois de l'ordre et de la vérité, lesquelles engendrent nécessairement la lumière, le calme, le bonheur et la paix.

Oui, ta mission est couronnée, ton dernier souffle, comme un vent frais, a passé sur l'humanité haletante; elle a relevé la tête, ses flancs se sont dilatés à la sève, à la chaleur, à la vie, et sa tige a reverdi comme l'herbe des champs après une douce rosée.

Et le gibet du crime, le poteau de la mort, le symbole de l'esclavage et de l'ignominie, sous tes effluves divins est devenu l'étendard de la liberté, le signe de la victoire, l'ornement de la gloire, l'arbre de vie dont les puissantes ramures abritent sous leur ombre l'avenir des générations.

Oui, maintenant ô Christ, tu peux revêtir le man-

teau de gloire et prendre ton sublime essor vers ton séjour de lumière....

— Et il monte, le céleste voyageur, au milieu des irradiations et des splendeurs d'en haut. Il monte, et toutes les haleines, toutes les harmonies, tous les souffles mélodieux le bercent et le soulèvent dans son ascension triomphale. Tous les astres frémissent et s'inclinent devant lui; l'immensité le salue, et le vieux soleil s'arrête un moment dans sa course éternelle pour contempler la gloire du fils de Dieu.

Des légions d'anges sillonnent en tous sens l'espace, et les blanches vierges du ciel chantent dans la cité éternelle : bénédictions, gloire, sagesse, honneur, amour, puissance et force à Dieu, dans les siècles des siècles! Et sur la terre on entend une voix, comme la voix d'une grande multitude, comme la voix des grandes eaux, comme la voix des tonnerres, qui dit : Peuples, réjouissez-vous, parce que le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant règne!... Gloire à Dieu dans les profondeurs des cieux, et paix ici-bas aux hommes de bonne volonté....

Maintenant que nous venons de voir, dans cette rapide esquisse, la création, manifestation de la puissance, de la sagesse et de l'amour de Dieu, la

chute de l'homme, révolte de l'orgueil, le plongeant dans les régions inférieures, l'impuissance du déluge et du sacrifice de l'humanité presque entière pour effacer cette tache première, le monde continuant à marcher contre sa vraie destinée et contre le mouvement harmonieux et régulier primitivement imprimé par la volonté souveraine, le désordre et la mort partout, les sociétés flétries et traînant leur agonie, la nécessité d'une rédemption, d'une réhabilitation de la nature dégénérée et les principaux traits de la mission du Christ; nous pourrions examiner les moyens d'action et les éléments de régénération de cette doctrine de vie tombée un jour des lèvres d'un crucifié, et étudier les développements de ces précieuses semences de civilisation jetées par les apôtres sur cette terre qui venait de se réveiller, après un si long sommeil, aux premières clartés d'une aurore nouvelle.

—Jésus-Christ, avant de remonter vers son père, laisse à ses disciples le précieux dépôt de sa parole et de sa doctrine, avec la pénible et rude tâche de continuer le large sillon qu'il venait d'ouvrir dans un sol ingrat et aride. — *Allez*, leur dit-il, *allez, et enseignez toutes les nations*... Et l'Esprit de Dieu descend sur cette poignée d'hommes grossiers et incultes. Il les élève, il les exalte, il les illumine, il les transfigure; il les prend et les promène par tous les lieux désolés et les jette sur tous les chemins du

monde. Et ils vont devant eux, guérissant la chair qui souffre, relevant ce qui tombe, soutenant ce qui languit et donnant la vie à ce qu'ils touchent. Ils vont partout où il y a une douleur, partout où le corps se plaint, partout où l'âme soupire, partout où Dieu a été perdu, partout où une intelligence le cherche et l'appelle encore. Et Paul va, le front haut, frapper du pied à la porte de l'aréopage d'Athènes pour y annoncer le Dieu *inconnu*. Et Pierre va planter sa tente sur le sol retentissant du vieux Latium, et se faire crucifier dans la ville éternelle.... — Ce n'est pas la force, que ces pauvres hommes opposent à la force; ce n'est pas avec l'argument du glaive et celui de la peur qu'ils imposent leur foi; ce n'est pas avec les richesses qu'ils attirent et retournent les âmes. *N'ayez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures,* leur a dit le maître; *n'ayez point de sac pour votre route, ni deux habits, ni souliers, ni bâton.*—Ils marchent donc à la conquête du monde, ces nouveaux Alexandre, seuls, pauvres, faibles, les mains vides, sans l'éclat éblouissant de l'éloquence humaine, sans défense, sans soutien visible; ils marchent, sans même un bâton pour soutenir leurs pas fatigués, mais armés seulement de cette persuasion, de cet ascendant irrésistible, qui sont les caractères inhérents à la vérité.

—Et où donc en était le monde, lorsque la doctrine du Christ s'épancha sur lui comme les eaux de ces

grands fleuves qui portent avec elles la fertilité, la verdeur et la vie? — Les sociétés, plongées dans le matérialisme de la vie inférieure et dans les impuretés et les turpitudes de la religion des sens, dégradées par la volupté, avilies par l'esclavage, envahies par le désordre, sentaient la vie s'appauvrir en elles et la chaleur s'éteindre dans leurs membres et sur le point de les abandonner. Travaillées par un principe de dissolution, par un sourd malaise, par une douleur constante, par une sorte de langueur, elles se tournaient en vain sur leur couche pour chercher la fraîcheur et le repos; mais chacun de leurs mouvements meurtrissait leur chair flétrie. Et elles se levaient dans leur nuit haletantes sous la fièvre; et défaillantes et remplies d'angoisses, elles ouvraient avec effort leur poitrine vide pour aspirer l'air qui leur manquait. — L'humanité ayant rompu la chaîne d'amour, qui l'unissait primitivement à Dieu, et retombée lourdement dans les régions inférieures, y marchait à tâtons dans des ombres épaisses et cherchait inutilement, pour nourrir sa vie supérieure, cet aliment essentiel, ce fluide divin qui seul pouvait lui communiquer l'énergie efficace, la vigueur et la force nécessaires à son libre et entier développement.

— Le monde en était là, lorsque l'Esprit de Dieu saisit ces inconnus, hommes faibles, ignorants, sans nom, sans lieu, sans appui, sans force, et n'ayant

d'autre lumière que celle qui leur venait d'en haut. Mais l'Esprit les pousse, les travaille, les inspire, les divinise et leur dit : Va. — Ils vont; et autour d'eux ils ne voient que la misère, que la douleur, que le vice, que la dégradation, que la honte, que l'erreur, que le désordre, que la nuit. La désolation couvre la face de la terre. — L'homme, sorti brusquement de la vérité de sa nature, ayant perdu l'idée de sa fin et de sa destinée, a brisé et détourné tous ses rapports avec ses semblables et ses relations avec la famille et la société. Partout le despotisme brutal et terrible de la force, de la puissance, de la richesse; partout la domination du glaive, le règne de la chair et du sang; sur tous les membres, les meurtrissures des chaînes; sur tous les visages, les flétrissures du vice, de la souffrance, de la misère, de l'humiliation, et sur tous les fronts le sceau de la réprobation et de la servitude. La femme, cette belle et douce compagne de l'homme, créée pour partager sa vie, ses joies et ses douleurs, la femme n'est plus qu'un être avili, défiguré, méconnaissable, dont la voie a été faussée et qui traîne dans la boue sa honte et son ignominie; la femme n'est plus qu'une machine à enfantement, qu'un instrument grossier de voluptés impures, qu'une esclave avilie qui courbe son front souillé sous un joug brutal et inflexible. Car, dans la famille païenne, il n'y a pas de père, il n'y a pas d'épouse, il n'y a pas d'enfants, il n'y a qu'un

maître absolu, impitoyable et farouche; qu'un maître et des esclaves...... Partout, dans la famille comme dans la société, cette plaie honteuse, cette lèpre de l'orgueil : le despotisme et l'esclavage....

Que vient donc faire le Christianisme au milieu de cette civilisation usée et décrépite, dont le souffle s'éteint, et qui tombe en lambeaux? Que vient-il faire?. — Il s'approche du lit du malade, il consulte les dernières pulsations de la vie, il se penche sur ce cadavre qui sent déjà le sépulcre, il le secoue et lui crie : lève-toi... Et l'humanité haletante, épuisée, écoute avec étonnement cette voix douce qui lui est inconnue. A cette parole d'amour, elle sent quelque chose tressaillir et frémir sympathiquement au fond de ses entrailles. A ce souffle de liberté et de vie, sa poitrine se dilate avec bonheur, sa vieillesse reverdit, sa beauté semble renaître. Et, pressée d'un désir mystérieux, immense, infini, remplie d'une force secrète et surnaturelle, elle se soulève sur son lit de douleurs et salue avec ivresse ces premières clartés de l'aurore de la délivrance, qui illuminent déjà son horizon.

—Il serait curieux d'étudier dans tous ses développements et ses diverses phases cette grande résurrection sociale, qui est, sans contredit, la plus étonnante révolution, le plus inexplicable phénomène dont l'histoire ait gardé le souvenir. Il serait curieux de suivre ces pêcheurs du lac dans leurs pé-

régriuations douloureuses, de les voir cheminer par le monde sans soutien, sans escorte, *comme des agneaux au milieu des loups*, forts de leur foi et de leur faiblesse, et une croix à la main, signe de la honte et de l'ignominie, annonçant aux hommes, plongés dans la matière et les sens, un Dieu unique et invisible, et attaquant l'orgueil par l'humilité, l'avarice par le désintéressement, la violence par la douceur, le despotisme par l'amour, et la volupté par la chasteté et la continence. Il serait curieux de voir toutes les luttes, toutes les haines, toutes les fureurs, toutes les puissances, tous les glaives qui se levèrent contre cette doctrine inouïe, impossible, folle, que quelques malheureux prêchaient au nom d'un imposteur, d'un condamné, d'un flagellé, que la justice humaine venait de clouer à ses gémonies. Il serait curieux de voir, malgré les passions frémissantes, la raison révoltée, les supplices sanglants, malgré la force des empereurs, malgré leur rage, leurs persécutions et leurs bêtes féroces, la consommation de cette transformation miraculeuse, l'expansion et l'accomplissement de cette parole féconde de liberté, de fraternité et d'amour, descendue un jour du ciel comme un rayon de soleil sur un petit coin du monde... L'histoire de cet immense renouvellement de toutes choses, de doctrines, de pensées, de lois, de mœurs, d'institutions; l'histoire de cette époque qui vit tout tomber et tout

renaître; le fait surhumain de l'établissement de la religion du Christ sur la terre; la chute du colosse romain devant la croix; tous ces grands événements, et ces convulsions profondes qui signalèrent les premiers jours du monde moderne, tout cela offre à l'étude et à la curiosité des esprits sérieux un champ vaste à fouiller et à parcourir. Mais tel n'est pas notre plan. Nous reculons devant cette tâche, en essayant toutefois de tracer une rapide ébauche d'un petit coin de ce grand tableau. Nous nous arrêterons devant un des éléments, un des caractères les plus saillants de la civilisation catholique : la réhabilitation de la femme.

Au commencement, Dieu dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons-lui une aide semblable à lui.* Et il créa la femme. — Dans ces simples paroles de la Genèse sont tracées toute la mission angélique et toute la destinée d'amour et de consolation de la femme. Voilà ce qu'elle était dans la pensée du créateur.

Mais après la chute toutes les idées, toutes les notions, toutes les révélations primitives étant troublées ou perdues, les rapports de l'homme avec la femme participèrent de la corruption et du désordre général; ils s'altérèrent graduellement et perdirent

leur pureté et leur dignité premières. L'homme, blessé et comprenant tout ce qu'il avait perdu par faiblesse pour sa compagne, se retira en lui-même et dans son orgueil comme dans un temple impénétrable. Il s'éloigna de la femme par un brutal instinct de répulsion. Il ne vit plus en elle un soutien, un appui, une consolation, une compagne; il lui voua une vengeance héréditaire, un mépris cruel, une haine implacable, et de cet être délicat et faible, il en fit un esclave.

Depuis la faute d'Eve, la femme courbait donc sa tête flétrie sous le double poids de la réprobation divine et de la malédiction humaine. De son front était tombée sa couronne de reine, et il semblait qu'elle dût marcher jusqu'à la fin chargée de ce lourd fardeau de mépris, d'humiliation, de honte et de haine que les générations successives ne cessaient d'amonceler sur elle. Telle n'était pas cependant sa destinée. Mais, par la faute première, les harmonies étant rompues, les rapports brisés, tous les mouvements contraires à la volonté divine, tous les désordres s'étant emparés du monde abandonné à lui-même, la femme, qui avait été le principal instrument de la ruine de l'humanité, dut non-seulement participer à la malédiction générale qui frappa tous les êtres, mais encore, et les livres saints nous le disent, elle dut être l'objet d'un anathème spécial et particulier. C'est ce qui explique l'état de dé-

gradation dans lequel elle était tombée. Ainsi l'abjection, le mépris, l'abaissement, la souffrance, la misère, l'ignominie, l'esclavage, toutes ces flétrissures n'étaient que les effets de cette réprobation spéciale et que les suites et les conséquences logiques de la chute des régions sereines de l'ordre, de la paix et de l'amour, dans la sphère du désordre, de l'orgueil et de la haine.

Toutefois Dieu, en foudroyant la femme, lui avait fait la promesse qu'un jour viendrait où elle écraserait la tête du serpent. Et voici qu'après quatre mille ans de souffrances, d'avilissement, de servitude, il prend pitié de cet être débile et se souvient de son ancienne parole. Il l'appelle donc à lui; mais, cette fois, ce n'est pas pour la maudire... Ecoute, lui dit-il, par toi est venue la mort, par toi viendra la vie; par toi est venue la ruine, par toi viendra le salut. Tu as enfanté l'erreur, la souffrance, l'esclavage et la mort, je vais faire sortir de tes entrailles la lumière, la vérité, la liberté et la vie. Relève ton front meurtri; je vais y replacer le diadème de ta gloire, et les générations futures s'inclineront devant toi et te salueront leur libératrice.

Voilà donc, par le fait de l'incarnation du Verbe, la femme réhabilitée. Elle sort de sa longue captivité, et le monde retrouve le principe d'unité, le principe créateur, ordonnateur et régulateur qu'il avait perdu, et se replace sous les grandes lois des

mouvements de la volonté éternelle et sous les rayonnements de la vérité universelle.

Et la femme qui, commencement, par sa puissance de séduction sur l'homme, avait été un des agents les plus actifs du principe de désordre et d'erreur, va devenir un des éléments les plus précieux de reconstruction morale, de progrès et de civilisation. *Par la femme la mort*, a dit saint Augustin; *par la femme la vie, par Eve la ruine, par Marie le salut.*

En effet, le catholicisme, pour parachever et couronner son œuvre, pour renouveler par le principe même cette société qui se dissout, et qui n'a plus en elle aucun élément de vie et de durée, le catholicisme tire la femme de l'avilissement où elle était descendue; il la prend par la main, la relève à la hauteur de sa véritable destinée, de sa dignité primitive, la replace solennellement sur le piédestal d'où elle était tombée, et dit au monde : Voici la femme. —Ainsi, par la force de la doctrine du crucifié, la femme jette là sa livrée d'ignominie et d'esclavage; elle remonte à sa vraie place à côté de l'homme; elle reprend dans la famille son rang de compagne, son autorité de mère, et peut ainsi travailler de son côté avec efficacité et succès au développement religieux et moral, au perfectionnement et à l'avenir de la société. Désormais un rayon de la bonté divine descend sur elle et l'enveloppe

comme d'un vêtement lumineux; son front se relève et s'éclaire; ses meurtrissures s'effacent, et elle s'avance, brillante de grâce, de pudeur et de beauté. Les vertus célestes marchent invisibles à ses côtés; un suave parfum d'innocence, de chasteté et d'amour se répand autour d'elle, et les siècles qui passent se découvrent devant elle parce que par elle le monde a été sauvé.

— Lorsqu'on jette un regard attentif sur la société régénérée, on ne peut s'empêcher d'être frappé du rôle actif que la femme y joue, ainsi que de l'immense influence qu'elle peut exercer sur l'avenir des civilisations par son action dans la famille, et par les semences qu'elle jette sur les jeunes générations qui montent dans la vie. Par elle, le dépôt précieux des pieuses traditions, des saintes doctrines, des idées religieuses, des devoirs, des égards, des respects, des affections, se conserve intact dans la famille; et en donnant à l'enfant le lait, cet aliment de la vie matérielle, elle lui donne aussi, cette nourriture de la vie supérieure, ce lait de l'intelligence : la foi qui sauve. C'est elle encore qui dépose dans les jeunes cœurs le germe sacré des grandes choses, des belles actions, des sublimes dévoûments et des inspirations élevées... Oui, la femme, c'est l'âme des civilisations modernes.

Telles sont les hautes destinées et la mission providentielle et conservatrice, mission de paix, d'u-

nion, de fraternité et d'amour auxquelles est appelée la femme, recréée par la rédemption et régénérée dans les eaux du catholicisme. Et cet apostolat qu'elle remplit si merveilleusement, ce n'est pas seulement par cet amour, par cette bonté de cœur, par cet instinct mystérieux, par ce besoin secret de faire le bien inhérents à sa nature; mais encore par devoir, par reconnaissance pour les biens qu'elle a reçus de la religion, et surtout par la nécessité et la force logique de cette position que le catholicisme seul a su lui faire. La femme doit donc concourir de toute son influence, de tous ses moyens, de toutes les forces qui lui ont été données, à l'expansion, au développement et au maintien des idées religieuses. Elle doit tout au catholicisme, et pour elle le catholicisme est une question de vie ou de mort. En effet, dès que le sentiment religieux s'éteint dans les masses, le respect pour la femme s'efface aussitôt et tend à disparaître. Dès qu'on attaque la doctrine catholique, la femme sympathiquement ressent le choc et chancelle sur ses bases. Sa destinée est liée à celle de la religion du Christ d'une manière si intime, si indissoluble, que hors d'elle, elle se flétrit, elle tombe, elle languit comme une lampe mourante, et elle redescend un à un les degrés de l'échelle sociale. Au contraire, sous les effluves divins du catholicisme, sous les rayonnements de cet immense foyer de chaleur, de lumière et de vie, elle se ranime, elle

se dilate, elle s'épanouit, elle renaît à la liberté, à la beauté, à l'amour.

En effet, depuis l'établissement de la doctrine catholique, qu'ont su faire pour la femme les autres doctrines qui se sont élevées et ont fait quelque bruit dans le monde?... Je ne citerai que les trois principales; et toutes les trois ont attenté à sa dignité, à sa liberté, toutes les trois ont porté une main sacrilége à sa couronne. Le mahométisme, par exemple, cette religion rétrograde, qui a immobilisé la civilisation et comprimé et pétrifié l'intelligence humaine, cette religion qui s'en va où sont allés tous les mythes usés du vieil Orient, sorte de squelette qui s'est déjà couché dans la poussière; le mahométisme, qu'a-t-il donc fait pour la femme?... Il a cru qu'elle n'était pas digne de la lumière du soleil; il l'a enchaînée au fond de sa tente, et dans sa sombre et brutale jalousie il a voilé sa face, et a étendu sur elle comme un linceul funèbre. Et il l'a vendue, il l'a achetée, il en a fait une marchandise de bazar, et l'a jetée, avilie, déflorée, à toutes les turpitudes et les honteuses voluptés du sérail.

Qu'a fait le protestantisme?... Il a fait tomber devant lui les portes du cloître; il a profané le calme et pieux asile où s'était retirée la vertu de quelques saintes filles; et un moine impudique est venu flétrir la couche de la virginité. Le protestantisme, lui aussi, a donc dégradé, outragé et abaissé la femme, en mé-

connaissant la chasteté, en essayant de la détruire, en laissant tomber son souffle impur sur cette céleste fleur du catholicisme, et en violant ces mystiques retraites où quelques natures angéliques et divines avaient trouvé un doux abri à la virginité de leur corps et de leur âme.

Maintenant, qu'a fait le philosophisme du dix-huitième siècle?... Il a forcé le sanctuaire de la famille au fond duquel la femme s'était retirée loin des bruits, des agitations et des tumultes du monde. Il l'en a arrachée, il l'a flétrie sous son haleine aride et a tari dans son cœur les sources limpides des vertus chrétiennes. Il l'a détournée de la vérité de sa fin, il lui a insinué le doute, le sophisme, le scepticisme et l'incrédulité; il l'a démoralisée, viciée, façonnée, pétrie, et l'a jetée ainsi, dépouillée de pudeur, nue, effrontée, hardie, à tous les vents du siècle, comme une pâture facile aux sauvages désirs et aux instincts dépravés.

Voilà donc le philosophisme qui a prostitué la femme!... Ainsi, ni Mahomet, ni Luther, ni Voltaire n'ont rien pu faire pour la femme. Le catholicisme lui seul a tout fait... Jésus-Christ la relève, la régénère, la vivifie dans les eaux de la chasteté, la prend et proclame à la face du monde sa liberté et sa dignité. Voilà l'œuvre de Dieu... Mahomet la fait esclave, Luther détruit sa chasteté, Voltaire en fait une courtisane. Voilà l'œuvre de l'homme. Voilà

cette statue creuse et vide, ce vase de boue, cette coupe empoisonnée dont le vin donne le vertige et la mort. Voilà ce je ne sais quoi d'impur qui inspire le dégoût et devant qui l'on détourne la tête. Voilà donc ce qu'a fait la main de l'homme!...

Ainsi, comme nous venons de le voir, la doctrine catholique seule a trouvé en elle l'énergie réparatrice et l'efficacité nécessaires à la réhabilitation de la femme. Elle seule lui a donné la dignité, la liberté et l'amour. Elle seule lui a rendu sa condition première; elle seule l'a remise dans la vérité de sa nature, et en un mot lui a fait don de la vie dans toute sa bonté et toute sa plénitude... De son côté, si la femme veut se maintenir à la hauteur de la position et de la destinée où le catholicisme l'a élevée, il faut que de toute son influence, de tous ses moyens, de toute son action directe sur la famille et la société, elle travaille à la défense, au maintien et à la protection des idées et des libertés religieuses. Voilà sa noble mission.

La femme a donc aujourd'hui sur le monde une visible et irrécusable puissance de civilisation. Par son concours efficace, humble, obscur, constant, infatigable, elle aide merveilleusement au progrès social, à l'expansion des saines doctrines, au développement religieux. Elle soutient et encourage la gravitation lente et pénible de l'humanité vers cette perfection idéale, rêvée en vain par toutes les phi-

losophies, mais qui lui a été assignée par le Verbe, et à laquelle elle ne pourra atteindre qu'en lui et par lui.

La femme donc, manifestation, émanation de la bonté et de la beauté suprêmes; la femme, et j'entends ici la femme dans toute la pureté et la vérité de sa nature, telle qu'elle est sortie de sa longue expiation et des mains immaculées du catholicisme; la femme dont l'âme et le cœur doués d'une exquise sensibilité et d'une extrême délicatesse reçoivent d'en haut des lueurs plus intimes, des révélations plus immédiates; la femme doit toujours se souvenir du but de sa création. Elle doit se rappeler que Dieu l'a envoyée sur la terre comme un ange pour enchanter les tristesses de l'homme, pour charmer ses douleurs, pour réjouir sa solitude, pour soutenir ses défaillances, pour le ramener toujours, par l'ascendant mystérieux de sa vertu, de son dévoûment, de son abnégation, de son amour immense et de sa douceur infinie, sous les grandes et immuables lois de la vérité, de l'ordre, de la vie, pour le replacer sous l'action vivifiante des rayons de la sphère divine et lui montrer sans cesse à l'horizon les magnifiques destinées qui l'attendent dans l'avenir.

Avant de quitter Rome, j'ai voulu encore une fois contempler son austère paysage et jeter un dernier regard sur les grands aspects de son horizon. Je suis monté sur l'antique Janicule.

La ville éternelle, la métropole du monde, qui deux fois a résolu le problème de la domination universelle et de l'unité; centre du monde païen et du monde catholique; foyer mystérieux de la puissance matérielle et spirituelle, de la force du sabre et de l'idée; la ville aux grandes destinées est là qui se déroule, qui vit, qui respire, qui murmure, qui bourdonne et laisse monter ses bruits et ses rumeurs comme une vague prière dans le ciel immense et sans nuages.

Les champs du vieux Latium, cette terre foulée par les Romains et qui s'est comme immobilisée et pétrifiée sous leurs pas; la campagne romaine, so-

litude que peuplent les fantômes du passé, ce sol illustre s'est embelli et revêtu d'une puissante et magnifique végétation qui déguise merveilleusement sa vieillesse et sa nudité. Le printemps a passé sur cette nature et l'a rajeunie; une vie nouvelle et intarissable circule en elle avec abondance, et une fraîche exhalaison, un parfum natif de sève s'élèvent de son sein et flottent dans les tièdes vapeurs de l'atmosphère. La verdure et les fleurs envahissent les ruines; elles les entourent, les pressent, les enveloppent avec amour, comme si elles voulaient les cacher sous leurs parures virginales. D'élégantes villas s'épanouissent entre des groupes de pins et de cyprès immobiles; au loin, les collines onduleuses de Tivoli, de Frascati, de Marino, d'Albano, s'arrondissent et se déroulent avec leurs pâles oliviers; dans le fond, les montagnes bleues et violettes de la Sabine, et les Apennins, sombres, austères, fiers, arides, soulèvent hardiment leurs vieilles têtes chauves. Rien n'égale la religieuse et mystérieuse beauté, la grandeur solennelle de ce sublime paysage qui se développe ainsi sous l'azur foncé d'un ciel immobile, baigné dans de chaudes et ardentes vapeurs, éclairé par une lumière éblouissante, rempli d'accidents admirables, d'aspects ravissants, de perspectives nouvelles que nul pinceau ne saurait retracer, et terminé majestueusement par les longues et immuables lignes d'un horizon immense, infini.

Oh! la nature est toujours jeune et belle. Une vie inépuisable, une sève intarissable que Dieu épanche incessamment sur elle, ruissellent éternellement dans ses larges veines. Non, la terre ne vieillit pas; c'est nous qui passons, c'est nous qui flétrissons, c'est nous qui nous délabrons, c'est nous qui tombons, c'est nous qui la couvrons de nos débris et de nos ruines. Nos jours sont courts et remplis de misères; une force fatale nous pousse en avant, et une loi dure et impitoyable nous condamne au travail et nous attache à la glèbe. Et nous marchons dans les terreurs et les angoisses; nous creusons notre dur sillon dans les gémissements et dans les larmes, et tous nous courbons le front sous une réprobation inexorable, inflexible, éternelle. Partout la souffrance, partout la sueur, partout la plainte. Souffrance du corps, souffrance de l'esprit; sueur du front, sueur de l'intelligence; gémissement de la chair, gémissement de l'âme; l'homme souffre partout, et la terre pleure.... La douleur s'est assise sur le monde....

Il faut le dire, notre époque est rude et difficile; elle se dégage péniblement des ruines d'un passé malheureux, qui n'avait jeté sur le sol de l'avenir aucune semence féconde, et qui, voulant que tout mourût avec lui, cherchait à étouffer la vie dans son germe. Elle sort pâle, tremblante, timide de ce siècle sanglant et troublé, plein de tumultes, de bruits, de désordres et d'épouvante. C'est ce qui explique

ses incertitudes, ses hésitations, ses malaises, ses alarmes, ses doutes, ses élans vers la foi et ses aspirations vers la pensée infinie. — L'heure qui sonne est sombre et mauvaise; ce n'est pas l'heure du repos, l'heure du sommeil, l'heure de la joie, l'heure de la paix; non, c'est l'heure de la veille, l'heure de la guerre, l'heure du courage, l'heure du labeur... Le génie du siècle est triste et inquiet. C'est en vain qu'il veut se voiler de ses longues ailes pour nous cacher ses pleurs; nous voyons toujours ruisseler sur ses pieds le torrent de ses larmes. La génération qui s'élève est pâle, incertaine, curieuse, maladive et travaillée par des troubles intérieurs, des besoins et des douleurs immenses. Elle appelle; mais le passé dort dans sa tombe de marbre, et l'avenir ne l'entend pas. Elle ne sait où s'appuyer. Le présent lui manque; le bâton s'est rompu dans sa main; elle étend les bras dans le vide et elle avance à tâtons dans l'ombre, et elle va indécise, faible, chancelante et comme prise de l'ivresse de la mort. Pauvre jeunesse! fille d'un père décrépit et dont le sang, appauvri par toutes les débauches des sens et de l'esprit, ne contenait plus aucune énergie vitale, aucun principe de force et de chaleur, elle pleure et gémit en silence, et elle sent se développer et fermenter en elle le germe de désolantes douleurs, le levain de profonds désespoirs et d'implacables tristesses.

—Mais constatons l'état des choses. La religion, l'honneur, le patriotisme, la justice, l'amour d'autrui, toutes les vertus contenues dans la loi évangélique destinée par son divin auteur à unir les hommes par les liens d'une fraternelle affection, toutes ces vertus, principe de tout bien et de tout progrès, sont tombées comme ces feuilles jaunies aux premiers souffles de l'hiver. A leur place, un désolant scepticisme est descendu dans les esprits et les a enveloppés dans ses froides ombres. Si l'on ne nie pas, c'est que l'on doute... A l'heure qu'il est, on en est venu à tout supposer, à tout mettre en question. Des mains hardies se sont levées pour arracher le voile qui couvrait le sanctuaire, et l'on a cru les foudres du ciel éteintes et Dieu mort au fond de son éternité, parce qu'il ne frappait plus. La raison humaine, substituée par une philosophie matérialiste au principe universel et souverain, a voulu sonder toute profondeur, mesurer toute hauteur, expliquer tout mystère et pousser ses explorations jusqu'aux derniers rivages, jusqu'aux limites extrêmes du possible. La science a aidé la raison dans ses opérations pour dégager l'inconnu; elle s'est mise à l'œuvre, elle a tout analysé, tout disséqué, tout anatomisé. Elle a placé Dieu lui-même au fond de son creuset; elle a pris une loupe, et a essayé de décomposer l'indécomposable, d'expliquer l'inexplicable, de sonder l'insondable, de mesurer l'incommensurable...

La philosophie humaine, la raison érigée en principe, a fait autour d'elle la ruine et la mort. Elle a secoué l'arbre des idées, et tous ses fruits précieux sont tombés dans la poussière. Elle a infiltré dans le sein des familles un principe de dissolution et de désordre; et par là elle a attaqué directement l'être social dans ses bases, dans les conditions mêmes de son existence. Car la famille, c'est le principe des sociétés, et les sociétés ne peuvent vivre que par la famille. Lorsqu'on veut renverser l'arbre, il faut couper ses racines. C'est ce que le rationalisme fait. Aussi la société se sent-elle dépérir; sa tige se flétrit, se dessèche; la sève ne circule plus sous son écorce avec l'énergie et la chaleur vitale, et ses longs rameaux, battus par tous les souffles, retombent, tristes et sans verdeur, vers une terre aride.—Les relations intimes d'affection, de confiance, de dévoûment, d'union, de concorde, de fraternité, tout ce qui régularise, tout ce qui harmonise, tout ce qui unit et lie, toutes ces choses nécessaires à la vie de famille, et par suite à la vie de société, tendent à s'effacer et à disparaître dans ce cataclysme général. Tout lien religieux se rompt; tous les rapports se refroidissent; le sentiment des devoirs, des respects, des convenances s'éteint; les idées du vrai et du juste, du beau et du bon se troublent dans les esprits; les cœurs se glacent, et une immense nuit s'abaisse sur le monde moral... L'homme, plongé dans le doute,

foulant au pied le dogme civilisateur de la fraternité universelle proclamée par le Rédempteur, se retire en lui-même comme dans un sombre sanctuaire. Il refuse son bras, son intelligence, son appui, son amour à son frère; et comme l'esprit des sociétés est l'immolation volontaire de l'intérêt de l'individu à l'intérêt de tous, de là ces troubles, ces discordances, ces mouvements opposés, ces tiraillements, ces désordres. Aussi, partout des opprimés, partout des oppresseurs, partout la haine, partout l'envie, partout l'orgueil, partout la jalousie, partout de viles passions qui rugissent, partout la douleur, partout les larmes, partout des symptômes de mort.

Toutefois, au milieu de ce trouble et de ce malaise, il faut signaler de grands dévoûments, de sublimes sacrifices; mais aussi de profonds désespoirs. Que de cœurs qui ont faibli! Que de riches et généreuses organisations, que de jeunes et pures existences qui se sont éteintes d'elles-mêmes dans une affreuse angoisse et un morne découragement!... Chaque jour voit naître et surgir de toutes parts des souffrances nouvelles, des douleurs jusqu'alors inconnues; et du fond de toutes les âmes l'on entend transpirer des plaintes, des sanglots et des prières désespérées. Que de pieuses lèvres qui ont laissé tomber le murmure et le blasphème! que d'hommes forts et voulant le bien, qui se sont assis dans l'amertume de leurs larmes, et du fond de

leur douleur ont tendu les bras à la mort et se sont écriés comme Job sur sa cendre : Périsse le jour où nous sommes nés, et la nuit dans laquelle il a été dit : un homme a été conçu!... Pourquoi ne sommes-nous pas morts dans le sein de la femme? Pourquoi nous a-t-elle reçus sur ses genoux? Pourquoi nous a-t-elle abreuvé du lait de ses mamelles? Maintenant nous reposerions en silence et nous dormirions notre sommeil....

—Maintenant si l'on veut savoir d'où vient le mal; c'est que l'homme n'aime pas l'homme... Le rationalisme a ôté Dieu de son cœur; et en ôtant Dieu il en a ôté l'amour, parce que *Dieu est amour*. Puis il s'est étonné du vide immense qui s'y est fait et de l'abîme qu'il venait d'y creuser. — Donc en perdant Dieu l'homme a aussi perdu l'amour. J'entends ici l'amour dans toute la plénitude du sens évangélique; l'amour, cette expansion, ce mouvement volontaire du moi hors de lui-même; cette abnégation, cette immolation, ce sacrifice de la volonté, de la liberté, de l'intérêt, du repos de chacun; cet holocauste de l'être solitaire, individuel, à l'intérêt, à la volonté, à la liberté, à la vie, au repos, au bonheur de l'être complexe, de l'humanité; l'amour, ce principe d'union, d'harmonie, de force, de fécondité, ce foyer d'énergie, de chaleur, de vitalité; en un mot, l'amour, cette vertu inconnue à l'antiquité, que le Rédempteur apporta du ciel sur la terre, et dont

l'expansion féconde a reverdi la face du vieux monde décrépit.

Or, le principe de tout bien, le principe de tout ordre, le principe de toute vie étant l'amour, le pôle opposé, l'amour exclusif de soi, l'égoïsme doit être le principe de tout mal, de tout désordre, de toute ruine, de toute stérilité. Ainsi l'élément civilisateur, l'amour d'autrui, chassé violemment du cœur de l'homme, y est remplacé nécessairement par l'élément barbare, antisocial, l'amour de soi. L'égoïsme, cette concentration du moi en lui-même, cette adoration, ce culte de l'individu, cette passion solitaire, aveugle, jalouse; l'égoïsme, renferme donc en lui toutes les causes du mal. La doctrine rationaliste, substituée à celle de Jésus-Christ, les pages célestes de la loi divine foulées aux pieds, le monde a ouvert toutes ses portes au principe de dissolution qui ne demandait qu'à entrer. Et l'égoïsme, armé du glaive qui divise, s'est assis sur la société comme le sombre génie des ruines. — Dès-lors l'harmonie merveilleuse que la doctrine d'amour y avait établie a été douloureusement rompue, et l'on n'a entendu de tous côtés que des cris plaintifs, que des sons discordants, que des voix solitaires et désolées. Chaque individu s'est isolé, s'est séparé de la grande communion humaine; il s'est fait centre, et s'est immobilisé, desséché et refroidi dans l'aride contemplation, dans l'idolâtrie de lui-même.

Séparé des autres comme s'ils n'existaient pas, il a mis toute son énergie, toute sa force à dilater et à étendre le cercle étroit dont il occupait le milieu, et à tout faire aboutir et converger vers ce centre. Chaque intérêt particulier a travaillé, sans jamais se satisfaire, à tout absorber, à tout engloutir, à tout ramener à son insatiable et dévorante unité; et chaque raison individuelle dans le despotisme de son orgueil a cherché à imposer sa domination autour d'elle, et à établir son règne tyrannique sur les ruines de la raison de tous.

Le catholicisme avait créé la grande famille humaine, la fraternelle et sympathique union de tous ses membres; l'égoïsme crée la division, l'isolement, la haine, le désert et la mort. Le Christ était venu dire aux hommes : Vous êtes tous des frères, aimez-vous comme des frères.—L'égoïsme étouffe cette voix; à la fraternité il substitue l'individualité, et s'écrie : que t'importe ton frère! tu n'as pas de frère, tu n'as que des ennemis, et tu es isolé et seul sur la terre. Seul travaille donc pour toi, et seul aime-toi.—La doctrine catholique, qui avait proclamé le grand précepte de l amour de Dieu et des hommes, de l'amour de la supériorité, de l'amour de l'égalité, de l'amour de l'infériorité, et qui par cette belle morale avait ranimé au fond des âmes les germes flétris du bien et retrempé les ressorts épuisés de la vie, cette doctrine est détrônée par celle de

l'orgueil. Et désormais l'homme ne voyant que soi, rapportant tout à soi, retiré en soi, a senti bondir dans son cœur trois passions rongeuses et implacables : la haine de la supériorité, la haine de l'égalité et le mépris de l'infériorité. Il voudrait donc être seul dans le monde... Mais, *væ soli,* malheur à celui qui est seul, car il est assis dans la mort (1).

Voilà donc la cause de l'immense désordre qui se manifeste de toutes parts dans la société et qui attriste et indigne les âmes qui veulent encore le bien et qui se dilatent dans des pensées d'améliorations, de progrès, de bonheur et d'avenir... Mais où est le remède? — Comme la cause première de tout mal est l'égoïsme, la cause première, la source unique du bien, est l'amour; l'amour qui vivifie, qui ranime, qui fertilise; l'amour principe de toute perfection, de tout développement, de tout progrès. Il n'y a donc d'avenir possible que dans le catholicisme et par le catholicisme, parce que lui seul est la seule et vraie doctrine d'amour, la doctrine unique par qui tout a repris vie, par qui tout a germé, par qui tout a reverdi et par qui la face entière de la terre a été rajeunie et renouvelée. — Ce sont les étreintes vitales du catholicisme qui ont rétabli cette large et puissante circulation dans le corps du vieux monde, qui s'endormait dans la mort; et c'est lui seul

(1) Qui non diligit manet in morte. — Joan. III, 14.

qui peut aujourd'hui, sous la chaleur énergique de son souffle, rappeler à la vie le nouveau Lazare déjà couché au fond de son tombeau... Il n'est donc qu'un centre autour duquel l'humanité, qui se divise et se dessèche, puisse se reconstituer, se retremper et reprendre sa verdeur et sa vitalité; ce centre, foyer inépuisable d'amour, c'est l'unité catholique. Elle seule travaille efficacement au perfectionnement, au bien-être des masses; elle seule communique cette sève qui transforme et rend la vigueur aux membres flétris; elle seule, par ses lois admirables, coordonne et régularise le mouvement social, en active la marche et en hâte le développement; elle seule, dans les impénétrables secrets de sa doctrine fille du sacrifice et qui découle des flancs de celui qui a aimé le monde jusqu'à mourir pour lui, peut ramener et unir les hommes dans les liens d'un amour réciproque, d'une fraternelle affection, d'une vie commune, d'une paix inaltérable, et réaliser ainsi la cité de Dieu sur la terre.

Il est vrai qu'il est des moments où il semble que le catholicisme se retire des peuples et veuille les abandonner. Il ne faut pas s'y tromper. La religion, comme l'Océan, a son flux et reflux; parfois elle s'avance et agrandit ses rivages; parfois aussi elle se replie sur elle-même et laisse à nu le sable humide des grèves. Mais il n'est pas de force humaine qui puisse arrêter son flot lorsqu'il monte et qu'il re-

vient lent et fort, plein de calme et de majesté. Donc, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, le catholicisme sortira vainqueur de tous les combats, de toutes les luttes. Et lorsque nous croyons que la vie se retire de lui, c'est alors que sa vie interne est plus énergique, plus intense; c'est alors que sourdement il travaille les âmes, et qu'il s'épanche sur le monde par des canaux invisibles et mystérieux. Et cela, parce qu'il a en lui une force infinie d'extension, une puissance surhumaine de dilatation qu'il puise continuellement en celui qui est la vie, la raison, la force, la vérité souveraine, le centre éternel de toutes choses, l'invisible foyer autour duquel tout gravite, le principe universel d'où tout vient et où tout va, d'où tout descend et vers qui tout remonte.

Le catholicisme, et nous en avons la conviction sincère, malgré les prophéties de certains penseurs qui rêvent le règne de leurs vagues théories, le catholicisme est loin d'avoir épuisé ses destinées. Il domine toujours les peuples; et si les peuples s'en éloignent, ce ne sera que pour un temps. Ils seront ramenés dans son sein par la force logique des choses, et ils reviendront à lui, parce que lui seul peut remplir l'immensité de leurs désirs, lui seul peut combler le vide qui s'est fait en eux, et leur communiquer cette vie divine, inépuisable, abondante, dont la source ne tarit jamais. Au milieu du matérialisme qui l'énerve, et du scepticisme qui le

désole, notre siècle lui-même se sent pris d'une de ces immenses douleurs qui s'emparent de tout être qui a rompu quelque loi essentielle à sa nature; il cherche autour de lui, et se retourne instinctivement vers le vieux soleil catholique immobile au fond du ciel.

Ainsi, quoique le mal soit grand, quoique la situation soit grave, que les âmes timides ne désespèrent pas, que les cœurs bons, mais faibles, ne se découragent pas. Ecoutons toujours cette voix consolante qui nous crie comme autrefois au milieu des terreurs de la tempête : *Hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous* (1)?—Non, le catholicisme ne périra pas, Jésus-Christ est toujours dans la barque de Pierre. Et le jour viendra où le vent se calmant, où la vague s'abaissant, elle s'approchera du rivage; et ceux qui l'appelaient, et qui dans leur abandon lui tendaient les bras, pourront y monter sans crainte et voguer avec elle sur une mer sereine, vers les rivages de l'avenir.

Rassurons nous donc; *aujourd'hui la tempête, le ciel est sombre et triste, mais le temps se rassérénera, car l'horizon rougit et s'enflamme* (2)?... En vérité, si nous regardions sérieusement autour de nous, si nous allions au fond des événements, nous comprendrions peut-être que nous sommes dans

(1) Math., XIV, 31.
(2) Math., XVI, 2, 3.

une de ces époques incertaines et nébuleuses, époques de transition et de transformation, siècles troublés, qui finissent un ordre de choses et en commencent un autre. Mais l'horizon qu'embrasse notre regard est très-borné. Nous nous obstinons à ne voir que l'heure présente, et comme elle est dure et difficile nous en concluons que l'avenir sera âpre et mauvais. Mais Dieu ne conclut pas comme nous... Lorsque nous croyons que tout meurt, c'est alors que tout renaît, c'est alors que tout commence. Le bien s'élabore et se prépare au fond de ces perturbations, de ces désordres, de ces malaises, comme le printemps sous les neiges de l'hiver. — Les sociétés comme les années ont leurs saisons, leurs phases régulières. La nature et l'humanité gravitent sans cesse sous l'œil de Dieu...

— En voyant le mouvement, lent, il est vrai, mais sensible qui s'opère, et le double travail de destruction et d'édification qui se fait autour de nous avec une ardeur inouie, nous croyons, et nous ne pouvons l'expliquer autrement, que nous sommes arrivés à une de ces heures, grandes et douloureuses, de transformation et de changement. D'immenses questions s'agitent dans le monde. La guerre s'est établie

dans les hautes régions de l'intelligence. La lutte est acharnée et meurtrière, et l'on voit de généreux sacrifices et de sublimes dévoûments. La parole a été semée, et son germe travaille et tend de tous côtés à éclore. Un levain mystérieux fermente dans les âmes; des besoins, des désirs infinis les pressent et les aiguillonnent, et une puissance irrésistible pousse la génération en avant. La société s'émeut et s'ébranle; elle rejette ses scories, elle secoue son matérialisme usé et ses idées mortes, et elle s'élève et s'abaisse comme les flots d'une mer agitée... Et l'humanité, indécise, flottante, comme oscillante entre deux mondes, prête l'oreille à des voix lointaines et amies qui l'appellent vers ces terres heureuses où elle pourra se reposer de son long voyage à travers le désert.

Il est certain qu'à l'époque où nous sommes, époque de doute, d'inquiétude, de rumeurs et de crises, il se manifeste dans la pensée un mouvement étrange qui pousse les intelligences en des voies nouvelles. Une ardeur de connaître, un besoin qu'on ne peut définir, les travaillent, les tourmentent, les entraînent vers l'Orient où vers l'Occident, vers l'erreur ou la vérité. Cette réaction produit ces grandes résurrections, ces grandes chutes, et est la cause de cette multiplicité de doctrines confuses qui se heurtent, qui se choquent et qui, si elles retardent l'avenir, ne peuvent toutefois en empêcher la réalisation.

Beaucoup d'esprits se sont déjà mis en marche; beaucoup se sont armés pour la nouvelle lutte; beaucoup se sont levés pour la sainte croisade de la vérité, et beaucoup qui étaient dans les ténèbres ont trouvé la lumière. Mais, aussi, il en est qui, plus malheureux, ont pris de faux sentiers et se sont égarés dans les royaumes vides, *inania regna*.

Et, en voyant ce pâle voyageur, les cheveux en désordre, les traits amaigris et défaits, les vêtements blanchis par la poussière du chemin, vous vous dites : quel est cet homme qui nous arrive ainsi dans les brumes du soir, traînant après lui les lambeaux de sa vie? Cet homme à l'œil creux et terne, cet homme au front blême, à la face flétrie, et dont l'âme semble abreuvée d'amertume et de douleur, cet homme que nous veut-il? — Oh! ne l'écoutez pas, cet homme. Pauvre intelligence égarée, elle aussi s'est levée pour chercher; mais elle a refusé toute révélation divine et n'a voulu, pour éclairer sa route, que les faibles et tremblantes lueurs de la raison humaine. Et cette lumière incertaine lui a tout-à-coup manqué, et il est tombé et s'est meurtri sur les rochers de l'abîme. Ne l'écoutez donc pas, cet homme, car il vous dira que longtemps il a erré pendant des nuits sombres et des nuits de tempête; qu'il a marché sous un ciel sans astres; qu'il a fouillé les cendres de l'histoire, remué les poussières des peuples éteints; qu'il a interrogé

l'air, le feu, l'Océan, la mort même; qu'il a appelé dans son désespoir, mais que rien ne lui a répondu... La mort est restée sourde, muette, immobile; le vent a sifflé sur sa tête, le volcan lui a brûlé les pieds, et il lui a semblé que la vague, en s'éloignant du rivage, lui jetait des paroles d'ironie et d'amertume. Il vous dira qu'alors il s'est retiré en lui-même, qu'il a frappé son cœur; mais que déjà il ne rendait plus aucun son. — Partout le silence, partout la nuit, partout la mort!... Et il est retombé la face contre terre; et il s'est enveloppé dans son doute et son désespoir, comme dans un linceul..... C'est là l'histoire douloureuse de bien des intelligences....

Parmi ces voyageurs égarés, il en est qui, aigris par l'erreur et poussés par la haine, travaillent sans relâche à étouffer le mouvement qui se manifeste et à détourner la tendance généreuse des esprits vers le centre de la lumière, l'unité catholique. Ceux-là sont les plus dangereux. Pour renverser l'édifice naissant, dont la construction coûte tant de sueurs, tant de fatigues, tant de difficultés, ils s'attaquent à ce qu'il y a de plus nécessaire, de plus sacré, de plus indispensable à l'homme; à ce qui lie, à ce qui unit, à ce qui fait la force, à ce qui donne la vie; à l'élément essentiel de toute civilisatiou possible, à la religion. Ils brisent ce bâton solide entre les mains de l'homme et lui donnent le fragile roseau de la raison pour soutenir sa marche pénible à travers la vie.

— Plus de foi, plus d'espérance, plus d'amour. Ces trois belles vertus, fleurs suaves du christianisme, qui consolent, qui aident, qui enchantent l'exil de l'humanité et l'encouragent dans son long et dur pèlerinage, tombent flétries sous l'anathème du philosophe. Ces chastes filles du ciel n'ont plus qu'à déployer leurs blanches ailes et à prendre leur vol vers des régions plus sereines.—Et l'homme seul, abattu, désolé, peut désormais se voiler la face et s'abîmer dans sa douleur et son désespoir.

De faux prophètes se sont levés, et annoncent aux générations avides je ne sais quel Verbe nouveau, je ne sais quelle doctrine idéale et vaporeuse qui ne sera pas une religion, parce que, disent-ils, les religions divisent les hommes; mais une fusion universelle, une union sympathique et harmonique de toutes les idées et de tous les intérêts, de tous les cœurs et de tous les bras.

Une multiplicité effrayante de doctrines creuses, d'utopies sonores, de systèmes nébuleux, une infinité de sectes philosophiques, manifestations diverses de l'orgueil de la pensée, surgissent de toutes parts. — L'on entend des hommes proclamer hardiment la mort du catholicisme, le triomphe, le règne de la raison, son affranchissement de toute révélation divine et la religion de l'avenir, qui sera le culte du moi, la déification du moi, c'est-à-dire l'égoïsme à sa plus haute expression. Et les jeunes

intelligences qui les écoutent, ardentes, curieuses, inexpérimentées, ouvertes à tout vent de doctrine, aspirent ces dogmes menteurs et boivent le vin empoisonné de leurs paroles.

L'éclectisme, fusion impossible de tous les principes, de tous les systèmes religieux et philosophiques, sorte de mosaïque informe et sans dessin arrêté; le rationalisme, négation du catholicisme, théorie de l'indépendance de l'esprit, de la souveraineté de la raison, et qui place dans l'homme le principe qui n'est qu'en Dieu; les sectes communistes, socialistes, humanitaires, rêveries séduisantes, utopies nuageuses, qui suppriment toutes les facultés supérieures de l'homme au profit des facultés matérielles et industrielles, et qui prétendent, sans le secours d'aucune religion positive, c'est-à-dire sans ce qui unit, sans ce qui lie, résoudre le difficile problême de la fraternité universelle et faire des peuples une seule et grande famille qui viendra se fondre dans une idéale et sympathique union; tous ces systèmes désolants, stériles, absolus et subversifs, toutes ces divagations de l'esprit humain livré à luimême, réunissent toute leur éloquence, tous leurs efforts, toutes leurs énergies, pour paralyser et neutraliser l'effet de l'action religieuse qui à l'heure qu'il est remue sourdement les âmes. Et tous ils élèvent leurs voix pour prophétiser les funérailles prochaines du catholicisme et l'apparition d'une

doctrine nouvelle du dogme des générations futures, la religion du moi...

--Maintenant, que des hommes qui ne percent pas la surface grossière des choses s'arrêtent et doutent de l'avenir, en voyant ces désordres et les efforts inouïs de quelques esprits malades pour comprimer l'élan religieux de notre société, qui sort pâle et meurtrie des ruines du dix-huitième siècle, nous le comprenons; mais nous ne sommes pas de ce nombre.—Non, je ne désespèrerai jamais de toi, mon pays!...

Les hommes et les choses sont entraînés impérieusement et invariablement par les lois logiques, providentielles et divines, qui régissent le monde moral comme le monde physique. — Chaque siècle a son aspect particulier, ses affinités, ses sympathies, son génie qui lui est propre. De même que les jours, dans leur éternelle succession, ne se ressemblent jamais, les siècles, êtres complexes et qui ne sont à tout prendre qu'une collection de jours, ont tous un caractère intime, spécial, inhérent à eux, une physionomie distincte, un profil bien marqué; et, nous n'hésitons pas à le dire, notre siècle est, avant tout et malgré tout, catholique... Sa mis-

sion est de relever ce que le dix-huitième siècle avait abattu... Et c'est en vain que quelques bras se lèvent pour l'arrêter et l'entraîner en arrière; une force supérieure l'emporte et le pousse en avant. — Ainsi, ceux qui reprennent le marteau démolisseur du philosophisme et prétendent continuer l'œuvre de destruction commencée par Voltaire, ceux-là se trompent. Leur labeur est inutile, leurs sueurs sont stériles. Ils jettent une semence dont le germe est flétri. Et le jour n'est pas loin peut-être où ils seront entraînés dans les grands mouvements des lois immuables et souveraines, et où ils seront foudroyés par les rayonnements et les splendeurs de la vérité.... Levons donc les yeux en haut, et espérons; car nous ne serons pas toujours dans la douleur, dans l'angoisse et dans les larmes. Une heure sonnera où tout labeur, toute tristesse, toute amertume cesseront. Et le vent du ciel balaiera les fumées de l'abîme; et alors l'humanité pourra continuer sa marche ascendante et sa gravitation harmonieuse vers les régions calmes et sereines de cet avenir de paix, de repos et d'amour, que le catholicisme seul lui promet et lui prépare.

Et maintenant, ô mon pays, je reviens à toi.... Je reviens à toi, et je sens battre mon cœur à rompre

ma poitrine. Oh! celui qui, sous un ciel étranger, n'a pas entendu quelque corde vibrer sympathiquement au fond de ses entrailles, au souvenir et au nom seul de sa patrie, celui-là est à plaindre; car son âme vide, ingrate, stérile, impuissante à rendre aucun son, se dessèchera et s'éteindra comme une lampe funèbre dans la solitude de son tombeau.... Je reviens à toi, non comme ce fils insensé dont mon enfance apprit l'histoire, et qui ne se ressouvint du toit paternel que lorsqu'il se vit nu, pauvre et délaissé. Je suis parti, non pour dissiper ma vie, non pour la jeter comme une balle à tous les vents de la terre, mais comme ce serviteur qui s'en alla dans les terres lointaines pour faire valoir et fructifier les talents que son maître lui avait confiés. Car nous avons tous un talent à faire valoir, et que nous n'avons pas le droit de cacher dans la terre; car nous avons tous un sillon à ouvrir, une terre à semer, une petite vigne à faire produire. Faibles ouvriers, nous devons tous travailler avec constance et courage. Nous devons tous verser généreusement les sueurs de notre chair et de notre esprit, et nous rappeler que nous devons compte à la génération qui s'élève des forces, des moyens et des jours qui nous ont été donnés. Nul n'a le droit de rester immobile et d'attendre. Nul n'a le droit de déserter sa tâche, quelque rude qu'elle soit. Nul n'a le droit de laisser là son labeur et d'abandonner l'œuvre

commencée. Nul n'a le droit d'enfouir et de cacher, sous la poussière de l'indifférence et de la lâcheté, le denier que le maître lui a prêté et dont il lui demandera un jour un compte sévère. — Nous sommes tous solidaires. Nous nous devons tous à tous; tous à nos frères, tous à notre pays, tous à la grande famille, tous à la défense commune.

C'est cette conviction profonde, cette pensée féconde de devoir et de solidarité qui m'a toujours encouragé et a toujours soutenu ma faiblesse. Heureux si, au milieu des incertitudes qui nous assiégent, j'ai pu dans quelqu'âme ébranlée affermir un sentiment religieux et aider, de mon peu de force, au triomphe de la vérité qui se prépare dans les secrets impénétrables de l'avenir.

Et toi, mon pays, toi qui m'as vu partir le cœur vide, triste et désolé, si j'ai cueilli quelques fruits aux arbres qui penchaient sur ma route, si je rapporte en moi quelque semence, quelque germe de bien, quelque trésor caché, quelqu'aliment qui puisse nourrir ta vie, je te les donne, je te les sacrifie avec bonheur. Je reviens donc à toi, non comme ces infatigables chercheurs des temps antiques qui, après avoir erré sur tous les rivages de l'Orient, après avoir frappé à toutes les portes des nations civilisées, rentraient dans leur patrie, lui apportant ce qu'ils avaient trouvé, la sagesse et des doctrines nouvelles. Je reviens à toi, mais si, comme eux, je

n'ai pas la grande mission de t'annoncer la vérité, j'ai du moins, comme eux, la liberté de te consacrer ce dont je suis le maître, ce dont je puis disposer, ce qui constitue la vie de l'homme, son bien, son trésor par excellence : mon sang et ma pensée.



MÉLANGES.

LETTRE.

Lorette.

Mon ami, je suis parti de Rome dans un modeste vetturino qui doit, je l'espère, avec du temps et de la patience, me porter jusqu'à Venise. C'est, du reste, la seule manière de voyager agréablement en Italie. La marche lente et passablement monotone du vetturino donne au voyageur tout le temps nécessaire pour étudier le pays où il passe et examiner en détail ces ruines qui sont aussi nombreuses que les bornes des chemins. Il n'y a que les Anglais qui usent des chevaux de poste, et qui paient fort cher pour ne rien voir. C'est un genre comme un autre. Pour moi, je n'aime pas à aller vite dans un pays que je vois pour la première fois, et je ne connais rien de

plus agréable que cette molle et insoucieuse flânerie sur les grands chemins...

— J'ai rencontré, près de Lorette, une caravane de pélerins qui venaient à pied, et en chantant des cantiques, faire leurs vœux à la sainte madone. — L'on comprend qu'il y a encore une foi bien grande et bien vivace chez ce pauvre peuple qui laisse ainsi ses villages déserts et abandonne ses champs à la garde de Dieu. Ses genoux ont labouré les dalles qui entourent la Santa-Casa. La prière et la foi ont creusé là deux sillons dans le marbre. — La prière et la foi font des miracles.

J'aime beaucoup la pieuse et simple légende de la Santa-Casa, petite et pauvre maison de la vierge galiléenne; oiseau voyageur qui vint un jour de par de là les mers abattre son vol sur cette verte colline d'où l'on entend les lointaines rumeurs de l'Adriatique. Je préfère m'abandonner naïvement à toutes ces bonnes croyances, que d'écouter les grands raisonnements et le rire moqueur de la philosophie. Je crois; que m'importe le reste! Je trace avec peine mon petit sillon. Obscur laboureur, je pleure seulement de ma misère et de ma faiblesse, et je demande au ciel de me donner une foi plus vive et plus ardente, afin d'avoir plus de force au bras et plus de courage au cœur.

Senigaglia.

J'ai passé la journée d'hier à Ancône. Cette ville est plongée dans la tristesse et une attente continuelle. Son commerce languit, son port est vaste et désert... La France a passé là; et là, comme partout, elle a laissé des regrets après elle...

— De la plage sablonneuse de Senigaglia, je salue l'Adriatique. — Le ciel est bleu, la mer est bleue. On dirait deux firmaments qui se contemplent et se confondent. — Et l'Orient est là-bas, pur, profond, transparent, et tout baigné de lumière. Qu'est-ce donc que cette partie de l'horizon qui nous attire, nous appelle et captive ainsi nos regards?... D'où lui viennent ces clartés qui l'inondent et l'illuminent? — O foyer de la chaleur, de la lumière, de la vie, Orient, contrée mystérieuse, terre où l'on respire le souffle de l'infini, qui dira pourquoi les yeux des pâles enfants de l'Occident se tournent toujours vers toi dans leurs jours de douleur et de souffrance? — C'est qu'autrefois tu leur apportas la civilisation, le bonheur et la délivrance, et ils espèrent encore en toi!

Mais éloignons-nous vite; car de cette ville s'é-

lève comme une vapeur de sang et de crime. Le souvenir de César Borgia, de ce monstre à l'œil fauve, vous poursuit malgré vous. C'est ici qu'il fit l'horrible massacre des chefs alliés qui étaient venus au-devant de lui.

Césène.

J'ai vu peu de contrées aussi fraîches et aussi fertiles que la Romagne. Il y a dans la culture quelque chose de gracieux, de pittoresque, de soigné qui plait à l'œil et le repose agréablement après les horreurs et les sombres beautés des Apennins. Dans les champs verts parsemés d'arbres et où la vigne court et se balance comme une liane sauvage, j'ai vu de jeunes filles au profil antique et dont les cheveux noirs étaient noués comme ceux des statues grecques. On ne peut s'empêcher d'être frappé de l'éclat, de la fraîcheur et de la régularité des traits de ces femmes. Ce n'est plus le teint chaud et brun de la Napolitaine, la beauté forte et sérieuse de la *Minente* de Rome; c'est quelque chose de plus délicat, de plus suave, de plus fragile. Les lignes molles de leur visage ont une grâce admirable, et leur peau, faiblement brunie, a un velouté,

une nuance pâle et voilée, semblable à ce léger duvet et à cette vapeur mate et argentée dont le soleil revêt les fruits mûrs. Aucun pinceau, ne pourrait rendre la transparence et la *morbidezza* de leur carnation.

Comment cette terre ne serait-elle pas riche et heureuse, avec cette nature magnifique et cette mer qui la baigne et semble la presser avec amour? — Les rivages de l'Adriatique, couverts de verdure et avec leurs grands champs de blés, ressemblent aux bords paisibles et fertiles d'un fleuve. Rien n'égale la vénusté, la limpidité, la transparence et la pureté des eaux de cette belle mer. Elle est si calme, si unie, si sereine, qu'on la prendrait pour un lac. C'est une couche de cristal.—De petites voiles triangulaires blanches et rouges courent et se poursuivent sur son sein, et les tièdes brises de l'Orient parfument, en passant, ses vagues bleues et en tirent des sons harmonieux.

A gauche de la route, avant d'arriver à Rimini, j'ai vu de loin la montagne où végète dans les nuages l'illustre et formidable république de San-Marino. Elle a, dit-on, deux petits canons et quarante hommes pour la défendre. Avec Monaco, on peut mettre cette république à la tête de ces infiniment petits, de ces royaumes microscopiques qui se trouvent parsemés sur la surface de la Péninsule.—Il faut avouer que le rêve favori de l'absolutisme s'est réa-

lisé en Italie au-delà de toute expression. — Diviser pour régner. — Aussi toutes ces villes, tous ces états sont isolés les uns des autres; ils ignorent le bruit et le mouvement qui se fait à leurs côtés, et l'on dirait qu'ils sont séparés entre eux par un Océan infranchissable. Ces petits états se disent en paix et en bonne intelligence, et cependant ils se font continuellement la guerre; non avec des canons et des baïonnettes, mais une guerre ignoble de douanes, guerre aussi désastreuse pour l'intérêt matériel, et sans contredit plus ruineuse et plus funeste au libre développement du commerce et de la pensée. Cet acharnement, cette avidité des douanes éteignent les relations commerciales et étouffent tout principe de civilisation, de prospérité et tout germe d'avenir. Mais ces petits états ont besoin d'argent pour vivre. — Aujourd'hui l'Italie est donc misérable et ruinée. Le sang qui ruisselait si abondamment dans ses veines s'est appauvri. — Son peuple est triste et malheureux. Tous les vices qu'engendrent l'ignorance, la paresse et le désœuvrement se sont attachés à lui et le rongent comme une lèpre. Il croupit dans une molle indolence et une lâche dégradation. Il n'a plus rien de ses pères... Et si vous cherchez des restes de son ancienne énergie et de sa première grandeur, vous ne les trouverez pas en lui; mais baissez la tête : sur le sol, vous verrez encore quelques ruines. C'est là tout!...

— En passant à Rimini, je me suis rappelé le touchant épisode qui termine le cinquième chant de l'enfer du Dante. Ma mémoire a évoqué les doux noms de Francesca et de Paolo, et j'ai relu ce charmant passage de la divine comédie où le Toscan nous raconte comme quoi, errant avec le poète latin par ces lieux sombres et ténébreux où n'habite pas même l'espérance, il vit, au milieu du tourbillon des ombres que la tempête emportait, deux âmes désolées, belles et blanches comme deux colombes amoureuses, qui volaient doucement vers lui. C'étaient les âmes plaintives de Francesca et de Paolo...

— Je me tournai vers eux, dit le poète, et je leur parlai ainsi : « Francesca, tes douleurs me font pleurer et me remplissent de pitié et de tristesse.

« Mais, dis-moi, au temps des doux soupirs comment l'amour vous a-t-il révélé vos incertains désirs? »

Et elle à moi : « Il n'est pas de douleur plus grande que de se souvenir des jours heureux au milieu de la misère; et ton maître le sait.

« Mais si tu es si désireux de connaître la première racine de notre amour, je ferai comme celui qui pleure et parle.

« Un jour nous lisions comment l'amour des-

cendit dans le cœur de Lancelot; nous étions seuls et sans nulle défiance.

« Plusieurs fois nos yeux se rencontrèrent, et nos fronts rougirent pendant cette lecture; mais un passage seul nous perdit.

« Quand nous lûmes comment un doux baiser couvrit le sourire de l'amante, celui qui ne se séparera jamais de moi,

« Tout tremblant me déposa un baiser sur la bouche. Le livre et celui qui l'a écrit furent pour nous Gal-léhaut; ce jour-là nous n'en lûmes pas davantage. »

Pendant que l'un des esprits devisait ainsi, l'autre pleurait avec tant d'amertume que, de compassion, je me sentis défaillir comme si la vie allait m'abandonner,

Et je tombai comme tombe un corps mort (1).

(1) Poi mi rivolsi a loro, e parlai io,
E cominciai : Francesca, i tuoi martiri
A lagrimar mi fanno tristo e pio.

Ma dimmi : al tempo de' dolci sospiri
A che, e come concedette Amore,
Che conosceste i dubbiosi desiri?

Ed ella a me : Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria; e ciò sa 'l tuo dottore.

Ma s' a conoscer la prima radice
Del notro amor tu hai cotanto affetto
Farò come colui che piange e dice.

On le voit, au milieu des graves et austères inspirations de la philosophie catholique, Dante, comme tous les grands poètes qui sont l'expression des mouvements de l'humanité et qui résument une civilisation, Dante avait des moments de douce mélancolie et d'exquise sensibilité. Le cœur humain lui était ouvert comme un livre immense; et aucun de ses secrets, aucun de ses mystères ne lui étaient inconnus. — C'était vraiment un génie complet. — Il ne serait pas, je crois, sans intérêt de rapprocher

Noi leggiavamo un giorno, per diletto,
 Di Lancilotto come Amor lo strinse :
 Soli eravamo, e senza alcun sospetto.

Per più fiate gli occhi ci sospinse
 Quella lettura, e scolorocci 'l viso;
 Ma solo un punto fu quel che ci vinse.

Quando leggemmo il disiato riso
 Esser baciato da cotanto amante,
 Questi, che mai da me non fia diviso,

La bocca mi baciò tutto tremante.
 Galeotto fu il libro, e chi lo scrisse;
 Quel giorno più non vi leggemmo avante.

Mentre che l'uno spirto questo disse,
 L'altro piangeva sì, che di pietade
 Io venni meno come s' io morisse,

E caddi come corpo morto cade.

(Dante Alighieri, *Dell' Inferno*, canto V.)

du passage de la divine comédie que je viens de citer la scène enivrante des adieux de Roméo et Juliette. Dante et Shakspeare se touchent par plusieurs points. Tous les deux ils étaient poètes et philosophes.

JULIETTE.

Veux-tu donc déjà partir? Le jour ne paraît point encore : c'était la voix du rossignol et non celle de l'allouette qui a frappé ton oreille alarmée. Toutes les nuits il chante là-bas, sur ce grenadier : crois-moi, Roméo, c'était le rossignol.

ROMÉO.

Ce n'était pas le rossignol, mais c'était l'alouette dont le chant annonce l'aurore. Regarde, Juliette, regarde les nuages qui rougissent à l'Orient. Les flambeaux de la nuit s'éteignent et le jour se lève sur le sommet vaporeux des montagnes. Il faut ou partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE.

Non, ces lueurs que tu vois là-bas ne sont pas celles du matin : c'est quelque météore dont la lumière t'éclairera sur la route de Mantoue. Oh! reste encore; il n'est pas temps de nous séparer.

ROMÉO.

Eh bien! que l'on m'arrête! que l'on me mène à la mort! Puisque tu le veux, Juliette, je suis heureux et je dirai : Cette blancheur lointaine n'est pas celle de l'aube, ce n'est que le pâle reflet de la lune; ce n'est pas non plus l'alouette dont le chant retentit si haut au-dessus de nos têtes! Ah! je crains moins de rester que de partir. Oui, que la mort vienne, puisque Juliette le veut!... Mais que regardes-tu, ma bien-aimée? Oh! parlons, parlons encore! non, ce n'est pas le jour!...

JULIETTE.

Ah! c'est le jour! c'est le jour!... fuis, pars, éloigne-toi!... C'est bien l'alouette qui chante : je reconnais sa voix aiguë. Fuis la mort; la lumière croît de plus en plus.

ROMÉO.

Oui, la lumière croît... et nos douleurs vont croître avec elle!... »

— Quelle admirable poésie! Et quel suave parfum s'en exhale! Il y a dans toute cette scène d'amour je ne sais quel charme primitif, je ne sais quelle

fraîcheur matinale qui dilatent l'âme et la plongent dans une sorte de rêverie vaporeuse et idéale dont la douceur ne peut s'exprimer.... — Heureux les cœurs qui sont ouverts à cette poésie, et dont les fibres frémissent sympathiquement à tous ces souffles mélodieux! — L'âme du poète est remplie d'harmonie; c'est un céleste instrument qui s'émeut à tout vent qui passe, et dont la voix sereine domine tous les bruits et toutes les rumeurs d'ici-bas. Qu'il chante donc, le poète; et si les enfants des hommes n'écoutent pas sa pure mélodie, les anges sont là-haut qui se penchent pour la recueillir dans leurs pieuses mains.

— Sur la route de Rimini à Césène, j'ai traversé, sur un vieux pont de construction romaine, l'antique et illustre Rubicon. Je me suis senti pris, malgré moi, d'un respect religieux et classique, et j'ai cru un instant que quelque chose de grand et de terrible allait se passer. Mais pas une ombre n'a daigné se lever devant moi; et je n'ai vu qu'un ruisseau jaune et boueux, espèce de torrent qui roule, dit-on, des cailloux rouges. Ce qui lui a valu, de la part de Lucain, l'épithète de *Puniceus*.

J'ai remarqué aussi la petite colonne sur laquelle est gravé le sénatus-consulte. M. Valery en conteste

l'authenticité; et voici ce que dit Montesquieu : « La politique n'avait pas permis qu'il y eût des armées auprès de Rome, mais elle n'avait pas souffert non plus que l'Italie fût entièrement dégarnie de troupes; cela fit qu'on tint des troupes considérables dans la Gaule cisalpine, c'est-à-dire dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jusqu'aux Alpes. Mais, pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célèbre sénatus-consulte que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Césène, par lequel on dévouait aux dieux infernaux et l'on déclarait sacrilége et parricide quiconque avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, passerait le Rubicon (1). »

Maintenant, je demanderai ce qu'il faut croire.— Il y a aussi, sur la place du marché de Rimini, un piedestal d'où César harangua ses troupes après le passage du Rubicon. Quelques auteurs en nient encore l'authenticité; cependant, d'après Lucain, c'est bien dans la ville d'*Ariminum* ou *Ariminium*, aujourd'hui Rimini, qui se trouvait sur la voie Flaminienne, que Jules César harangua son armée.—Il en est malheureusement ainsi de bien des monuments de l'Italie. — Quand on voyage dans ce pays, il faut s'habituer à voir les choses avec les yeux de la foi.

(1) *Grandeur et décadence des Romains*, ch. VI.

Bologne

Non, ce pays n'est déjà plus l'Italie!.... Plus de palmiers, plus d'orangers, plus de cette nature brillante, plus de cette terre brûlée, cendre des hommes et des volcans; plus de ce grand ciel bleu et doré aussi beau que celui de la Grèce; l'Italie, je le comprends, est déjà loin de moi. — Et cependant la Romagne est un pays riche et fertile, tout parsemé de jolies villes, bien propres, bien bâties, bien blanches, bien coquettes, et qui portent chacune un doux nom. C'est Forli, Faënza, Imola, qui toutes ont joué leur rôle dans les guerres sanglantes du moyen-âge.—Et cependant cette terre est habitée par une belle et forte race d'hommes... Mais ce n'est plus là l'Italie.

Que te dirais-je de Bologne, de la docte, de la savante, de la sérieuse Bologne, de cette vieille théologienne qui ne vit plus aujourd'hui que sur la renommée poudreuse de son passé?... — Le voyageur qui arrive pour la première fois dans cette ville croit entrer dans un couvent. — Les lourds portiques qui longent ses rues l'attristent et l'assombrissent, et lui donnent ce caractère tout particulier de sévérité monastique qui toutefois ne manque pas d'un cer-

tain charme rêveur. Aujourd'hui, Bologne ressemble à un long cloître silencieux.

Mais un jour la vieille théologienne, dans un moment de coquetterie, s'est aperçue qu'elle était grise et qu'elle avait des rides au front. Alors, elle s'est plongée dans un bain de lait de chaux, et elle en est sortie blanche et radieuse. Mais cette tunique de fiancée, cette robe de jeunesse lui va assez mal. — C'est ici que les badigeonneurs, ces artistes ardents et infatigables qui ont succédé aux Michel-Ange, aux Raphaël, aux Carrache, et se sont abattus sur l'Italie pour la remettre à neuf, c'est ici que cette race impie semble avoir déployé toute son activité aveugle et destructive. Le génie de la dégradation est monté hardiment sur ses échafaudages et a passé son stupide balai sur une foule de jolies fresques qui ornaient et donnaient de la vie à ces froids portiques. Tous ces actes du vandalisme restaurateur révoltent et font saigner le cœur de l'homme qui conserve encore le sentiment du beau et la conscience de la dignité de l'art.

Le musée de Bologne, la *Pinacothèque*, est un monument vraiment national, où brille, dans tout son éclat, cette magnifique école bolonaise dont Francesco Francia fut le fondateur. Humble orfèvre d'abord, ce n'est qu'à l'âge de quarante ans que Francia eut la révélation de ses dispositions pour la peinture. Il entra timidement dans sa nouvelle car-

rière; mais son talent, que Raphaël comparait à celui du Pérugin, se développa rapidement, et bientôt il devint le chef de cette grande école qui, modifiée et transformée, il est vrai, compte dans son sein les Carrache, Dominiquin, le Guerchin, Caravage, Albane, le Guide et bien d'autres dont j'oublie les noms. — Mais au milieu de ces peintures éclatantes qui saisissent par les grands effets de composition, de coloris et de clair-obscur, au milieu de tous ces tableaux mouvementés brille d'un éclat pur et serein la sainte Cécile de Raphaël. C'est devant elle que le Corrège sentit s'éveiller son génie et qu'il s'écria dans son enthousiasme et son admiration : « *Anch' io son pittore!* et moi aussi, je suis peintre!... » — Tout peintre et tout musicien devrait avoir médité au moins une fois dans sa vie devant cette toile rayonnante d'une ineffable poésie, devant cette tête noyée dans l'extase, et qui prête l'oreille aux harmonies du ciel.

— Il faut que je te conte une douce et mélancolique légende qui nous arrive, avec sa simplicité, du fond du douzième siècle.

Avez-vous jamais vu, par un matin de juin, vaporeuse et humide, cette rose blanche dont j'ignore le nom, mais qui a tant de suavité et de délicatesse? Eh bien, Lucia était belle, pâle, timide, rêveuse,



idéale comme cette fleur. On eût dit, à la voir, l'ange de la mélancolie.

Cosa bella e mortal passa e non dura.

Ce joli vers de Pétrarque pouvait bien s'appliquer à la jeune fille comme à la fleur.

Lucia, trop pure pour la vie du monde, chercha dans le couvent de Santa-Cristina, à Bologne, un abri contre ses agitations et ses tumultes. Mais la pauvre enfant avait à son insu oublié une chose dans le monde, c'était son cœur!... — Le Bolonais qui l'avait aimée avant son entrée dans le cloître, et dont l'amour, depuis qu'il ne pouvait plus ni lui parler, ni la voir, s'était changé en une passion aveugle et folle, ce jeune homme entra un matin dans l'église de Santa-Cristina pendant qu'on y disait la messe. Lucia était agenouillée près de l'autel; mais un grillage de fer la séparait, ainsi que ses compagnes, du peuple qui remplissait l'église. La douce et divine pâleur de son visage ressortait admirablement sous ses longs vêtements de deuil, et ses grands yeux noirs étaient levés vers le ciel. Qu'elle était belle ainsi! C'était la statue de la prière!... Et lorsque ses regards s'abaissèrent vers la terre, ils rencontrèrent ceux de celui qu'elle avait aimé. Alors un léger tremblement ébranla toutes les fibres de son corps; une faible rougeur colora la blancheur immaculée de son

front, et son âme fut profondément émue. Mais elle se rappela aussitôt ses vœux, et elle crut encore entendre vibrer à son oreille la voix creuse du vieil évêque qui lui donna le voile, en prononçant ces paroles : « Qu'il sépare à jamais vos yeux de ceux des hommes... »

Depuis ce jour, ce fut en vain que le jeune Bolonais vint à l'église du couvent de Santa-Cristina, il ne vit plus Lucia...

—En ce temps, la prise de Jérusalem avait jeté la consternation dans le monde chrétien, et des hommes de foi et de courage allaient partout prêchant la sainte croisade pour la délivrance des lieux saints. L'amant de Lucia, l'âme pleine de douleur et n'ayant plus l'espoir de voir sa *dame,* prit le chemin de la Terre-Sainte... Comme rien ne l'attachait plus à ce monde, on le vit déployer dans les combats une intrépidité folle et aller chercher la mort jusque sous le sabre du Sarrasin. Cependant les infidèles le prirent et le firent prisonnier.

Un jour, au milieu des souffrances et des supplices atroces que ces barbares lui faisaient subir, pour lui faire abjurer sa foi, il s'écria en levant les mains au ciel : « O Lucia, chaste vierge! si tu es encore sur la terre, ou si tu es dans le ciel au milieu de ces petits anges qui forment la couronne de la mère de Dieu, prie pour celui qui sut t'aimer ici-bas d'un amour plus fort que la mort!... »

Sa voix s'éteignit aussitôt, et il se sentit pris d'un profond et doux sommeil. Quand il sortit de cet assoupissement, il se trouva dans le couvent de Santa-Cristina, les fers encore aux mains et aux pieds, et devant lui il vit Lucia toute rayonnante de beauté et de gloire et vêtue d'un long voile lumineux.

« Lucia, s'écria-t-il, il est donc vrai, tu vis encore!... »

Et Lucia · « Oui, je vis, mais de la véritable vie, de la vie sans douleurs, sans amertumes, sans misères. Je vis de la vie du ciel!... Lève-toi, et va sur mon tombeau déposer ces fers qui te meurtrissent, et bénis le Seigneur, parce qu'il t'a délivré. »

— Lucia était morte de douleur et d'amour le jour même où son amant partait pour la Palestine... Pauvres martyrs!...

Ferrare.

Rien n'égale la tristesse de Ferrare. Les habitants lui manquent; le lichen tapisse les murs de ses palais déserts, et l'herbe croît dans ses rues silencieuses. — Lorsque l'on traverse ses longs quartiers muets, où pas un bruit ne s'élève, on sent comme un poids douloureux qui oppresse la poitrine et l'empêche de

respirer librement. Il y a dans son atmosphère cette sorte de paix funèbre, de silence lourd et pénible qui planent sur les grandes ruines de Rome et de Pompéi. — Voilà donc encore une ville qui a fini ses destinées et qui n'a déjà plus de vie que dans l'histoire!... Ces sortes d'agonies de royaumes et de cités sont communes en Italie.

Ville pleine d'éclat, de magnificence et de gloire sous les princes de la maison d'Este, Ferrare n'a plus aujourd'hui en elle aucun élément d'avenir et de durée. Elle est frappée de stérilité et d'une sorte de marasme qui la dévore avec une lenteur inexorable et pénible, et chaque jour elle s'affaisse de plus en plus dans son passé. Et le voyageur qui vient, le soir, contempler, sous l'immobile clarté de la lune, son vieux et sombre château ducal, sent son âme se remplir d'une invincible tristesse et d'une grande pitié... Il s'éloigne rapidement parce que ces murailles épaisses et noires laissent transpirer trop de douleurs, trop de souvenirs, trop de poésie amère et accablante. Il lui semble entendre une faible voix, pleine de douceur et de mélodie, qui laisse tomber comme une longue plainte dont le désespoir lui déchire le cœur; c'est la voix du Tasse, malheureux et prisonnier, qui s'élève encore au milieu du silence des nuits de Ferrare, comme un chant de souffrance et de malédiction...

— L'insalubrité de l'air a sans doute contribué

beaucoup à l'affaissement graduel de la population de cette ville. Car elle est entourée d'une ceinture de marais et d'eaux stagnantes qui ne trouvent pas d'écoulement à cause du peu d'élévation du sol.

« M. de Prony, dit Cuvier, a constaté que le Pô, depuis l'époque où on l'a enfermé de digues, a tellement élevé son fond, que la surface de ses eaux est maintenant plus haute que les toits des maisons de Ferrare; en même temps ses attérissements ont avancé dans la mer avec tant de rapidité, qu'en comparant d'anciennes cartes avec l'état actuel, on voit que le rivage a gagné plus de six mille toises depuis 1604, ce qui fait cent cinquante ou cent quatre-vingt pieds, et en quelques endroits deux cents pieds par an. L'Adige et le Pô sont aujourd'hui plus élevés que tout le terrain qui leur est intermédiaire, et ce n'est qu'en leur ouvrant de nouveaux lits dans les parties basses qu'ils ont déposées autrefois que l'on pourra prévenir les désastres dont ils les menacent maintenant. Les mêmes causes ont produit les mêmes effets le long des branches du Rhin et de la Meuse, et c'est ainsi que les cantons les plus riches de la Hollande ont continuellement le spectacle effrayant de fleuves suspendus à vingt et trente pieds au-dessus de leur sol (1). »

(1) Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*.

Venise.

Un passé glorieux, un présent plein de deuil et d'amertume, une position unique, et puis ce douloureux et mystérieux attrait qu'a pour nous ce qui s'en va, ce qui tombe, toutes ces choses font que l'étranger qui passe à Venise se sent pris pour elle d'un triste et sympathique amour. Il a pitié de cette ville ruinée, de cette ville qui se survit à elle-même, et qui se voit ainsi mourir peu à peu; et il éprouve ce sentiment pénible qui se saisit de nous, lorsqu'en feuilletant l'histoire nous y voyons un peuple perdre son nom, sa liberté, sa nationalité, et disparaître.... Ce sont là de grandes douleurs et de profondes misères.

On ne peut se figurer le charme qu'a pour tout esprit rêveur la vie de Venise; cette vie douce, nonchalante et paresseuse. — Le silence, qui n'est troublé ni par le bruit des voitures, ni par le pas des chevaux, cette paix profonde, ce calme assoupissant, ce faible murmure qui monte des canaux que sillonnent de légères gondoles, le chant lointain de quelque marinier, et puis toute cette suave poésie qui semble s'exhaler de la lagune comme une brume

parfumée, tout cela contribue à endormir la pensée et à la jeter dans une sorte de somnolence vague et méditative qu'aucuns mouvements, qu'aucunes réactions extérieures ne viennent distraire et interrompre.

Le soir, quand la lune s'est levée et se balance sur la lagune, il est un endroit où je viens me promener de prédilection; c'est sur les longues dalles du Môle. De là, j'aspire avec bonheur ces tièdes brises de l'archipel qui m'apportent sur leurs ailes les vivaces senteurs des mers de l'Orient. J'écoute l'harmonie grave et lointaine des flots de l'Adriatique qui dominent le silence de ces belles nuits, et je regarde passer, sous l'humide et blanche clarté de la lune, ces longues gondoles noires, rapides comme des oiseaux et qui semblent porter le deuil de Venise. Il faut les voir glisser, silencieuses, dans l'ombre, avec une lumière au front, sur le canal qu'elles battent de leurs flexibles nageoires, et s'engouffrer sous l'arche ténébreuse d'un pont. Comme une bizarre et gracieuse silhouette, le gondolier, avec sa pose hardie, se dessine sur la blaucheur mate des eaux. — Le gondolier est un type particulier à Venise et qu'on ne retrouve nulle part. Son allure est franche et légère. Gai, bavard et ouvert de caractère, la musique, le tabac et le sommeil, voilà ses seules passions. Quand il ne chante pas, il dort ou il fume, couché dans le fond de sa gondole ou étendu

sur les marches de son *traquetto*. Il y a vraiment de la poésie dans cette création du climat et des besoins de Venise, et il faut bien se garder de lui comparer le sale et bruyant lazzarone napolitain. Enfant de la république, il a conservé quelque chose de la fierté et de l'indépendance de ses pères, et le souvenir de son passé et des beaux jours d'autrefois est encore vivace dans son cœur. L'Autriche a beau faire, le gondolier pleurera toujours sa belle Venise et maudira les aigles de l'étranger.

Le jour, quand le soleil est trop ardent et fait flamboyer les blanches coupoles de Saint-Marc, je cherche un abri sous la tente d'un café des *Procuraties*. Là, j'écoute le timbre lent et monotone de l'horloge du clocher qui s'élève sur la *Piazza*, et je contemple avec je ne sais quelle douce et vague tristesse ces grandes volées de pigeons qui viennent s'abattre, près de moi, sur les dalles de marbre. Ces oiseaux, pauvres enfants de l'ancienne Venise, étaient autrefois pensionnés par la république. Hélas! aujourd'hui ils ont changé de maîtres; mais l'Autriche a eu pitié de leur sort et, chaque jour, à deux heures, elle leur fait jeter leur nourriture. La destinée de ces oiseaux est touchante et poétique. Le peuple les aime et les respecte, c'est le seul souvenir vivant de son ancienne splendeur, et les enfants jouent avec eux.

Rien ne peut rendre la beauté originale et le ca-

ractère oriental de la place de Saint-Marc. Lorsque le soleil tombe d'aplomb sur les marbres reluisants qui la pavent et sur les coupoles d'argent de la basilique vénitienne; lorsqu'il inonde de sa chaude et ardente lumière toutes ces mosaïques dorées, ces milliers de colonnettes de marbre, de porphyre et de serpentine, et qu'il éclaire ce merveilleux mélange des architectures byzantines et romanes, on se croit transporté en un pays de songe, ou devant une éblouissante décoration de théâtre. — Le soir, cette place s'illumine et devient une véritable salle de concert, de causerie et de rafraîchissements. Les Vénitiennes, qui craignent le soleil comme ces fleurs délicates qui ne s'ouvrent qu'aux tièdes souffles des nuits; ces femmes, qui ont quelque chose d'idéal, de suave et de vaporeux dans les lignes du visage, arrivent alors en toilette de bal, des fleurs dans les cheveux, pour prendre des glaces parfumées ou se promener, indolentes et molles comme des créoles, sur le parquet de marbre de la *Piazza* ou sous les gracieuses arcades des *Procuraties*.—A cette heure, la place Saint-Marc a un aspect vraiment féerique. — En face, la vieille basilique qui dort immobile et blanchit sous la lune; à droite, le palais ducal et la *Piazzetta,* qui se remplissent de silence, d'ombre et de mystère; et, de chaque côté, de légères colonnades qui se déroulent et s'enfuient, remplies de douces rumeurs. — Nul bruit qui fatigue l'oreille; l'on

n'entend autour de soi que la voix des chanteurs, que le son des instruments, que le doux frôlement des robes. — Et, après la chaleur du jour, la poitrine se dilate avec bonheur à ce souffle vivace qui arrive de la mer et rafraîchit l'atmosphère. Ajoutez à cette scène, le ciel; ce ciel d'argent, ce ciel limpide et qui appelle le regard, ce ciel étoilé des nuits de Venise! — O mon ami, tout cela tient du rêve!...

Aujourd'hui, jour de l'Ascension, c'était autrefois grande fête à Venise. Le Bucentaure faisait sa marche triomphale au Lido, au bruit de l'artillerie et à l'ancien chant d'hymen du doge avec l'Adriatique. Mais le Bucentaure a été brûlé pour avoir l'or qui était incrusté dans ses flancs; et l'étendard de l'Autriche, avec ses grandes aigles noires, flotte silencieusement sur les *pili* de la place Saint-Marc, et le soldat *tudesque* et hongrois en meurtrit stupidement de son talon ferré les longues dalles de marbre.... L'Autriche a le pied sur l'Italie; et Venise pleure!...

— Pour avoir une idée de Venise et des enchantements de ses nuits mystérieuses, j'ai pris une gondole et je me suis enfoncé dans cet inextricable réseau de canaux sombres, d'où le soir pas un

bruit ne monte et où tremblent les étoiles du ciel. Le grand canal, surtout, est beau, à ces heures incertaines et rêveuses ; et à voir ses eaux immobiles et polies où le firmament se réfléchit, on dirait une rue pavée d'une couche de cristal. — La lune jetait une lumière blanche sur toute cette longue suite de palais mauresques, dont les façades de marbre sont découpées comme de légères dentelles, et laissait tout un côté du canal dans une obscurité profonde. — De mouvantes clartés erraient dans l'air sonore. La mer était phosphorescente, et chaque gondole qui passait, chaque rame qui touchait l'eau en dégageaient avec un petit murmure une quantité d'étincelles brillantes. — C'était une nuit tiède et sereine; une véritable nuit d'Orient. — Venise, toujours si calme, s'emplissait d'un plus épais silence. Tout bruit s'éteignait; les sérénades mouraient dans le lointain; la ville se plongeait peu à peu dans un mol assoupissement, et quelques rossignols seuls, dans leurs cages suspendues aux arabesques des balcons, laissaient encore tomber quelques plaintes amoureuses...

— On ne peut se figurer l'effet que produit le chant de ces pauvres oiseaux aimés des Vénitiennes, au milieu du silence et de la sonorité des canaux. — Des formes blanches et vagues se dessinaient aux balcons et semblaient se pencher pour voir passer notre gondole. — Cette heure est celle où

la Vénitienne vient à sa galerie aspirer la fraîcheur des brises du Lido. Pendant le jour, elle ne paraît pas, car elle est frêle et délicate comme l'oiseau qu'elle élève. Le grand soleil la flétrirait, et il lui faut ces belles nuits d'été qui ne sont que de longs crépuscules. Alors seulement elle penche sa tête rêveuse sous l'ogive de ses balcons, ou bien elle descend dans sa gondole et va errer sur la lagune, mollement étendue sur les coussins de velours, et se laissant bercer par le doux balancement qu'impriment les rames.

—J'ai visité le palais ducal; mais je ne puis exprimer ce que j'ai éprouvé de tristesse en errant dans ses grandes salles silencieuses et désertes..... Encore là, vous êtes saisis par cette pensée impitoyable de la pauvreté de l'homme et de la faiblesse de son bras.—Mais ce palais est formidable. Doges, conseils, prisons, trinité terrible devant qui Venise tremblait et s'inclinait, tout cela était là sous le même toit.—C'est un luxe effrayant de cachots humides, secrets, sombres, et dont les murs glacés laissent encore transpirer comme des plaintes douloureuses. Inconnus jadis au peuple, il en a brûlé les portes lorsque les Français sont venus lui en enseigner le chemin; et aujourd'hui il les montre avec

autant d'empressement que ses monuments et son musée... Mais il faut se hâter de quitter ces murs qui étouffèrent tant de douleurs et tant d'agonies.

En sortant de ce palais, sombre sanctuaire, triste mausolée où s'est éteinte la puissance des doges, je me suis assis sur les marches de la colonne de granit qui supporte le fameux lion ailé de Saint-Marc. —Insensiblement, ma pensée a remonté dans le brillant passé de cette fière république que l'on vit un jour sortir grande, belle et triomphante des flots bleus de l'Adriatique. J'ai réfléchi à ce qu'elle était encore il y a peu d'années... Du fond de ses îles, assise sur sa limpide lagune, un pied en Orient, libre, indépendante, forte, elle avait contemplé d'un front serein la chute des siècles et des nations. Elle avait vu, de loin, le monde romain s'affaisser et tomber sous une longue agonie, l'empire français sortir radieux des conquêtes de Clovis, et, toujours inébranlable et respectée, elle avait regardé passer à l'horizon toutes ces révolutions sanglantes, tous ces empires finis, toutes ces générations qui s'en allaient après avoir fait leur journée... Mais un jour, du fond du continent, elle vit venir cet homme au front pâle, ce Corse farouche, ce grand démolisseur, qui marchait sur les fronts courbés, les éperons aux pieds et l'épée nue. —Ce fut l'heure de sa ruine! — Et celui qui passe là voit avec amertume l'empreinte fatale du pied de Napoléon sur le sein meur-

tri de la noble reine... Et cet homme fut grand!....

Et toi, vieux lion, religieux et antique symbole de force et de courage, pourquoi donc dors-tu toujours ce lourd sommeil sur ta colonne de granit?... Que fais-tu là ainsi, les ailes déployées et les yeux sans cesse fixés sur l'Orient?... Dis-le moi, vois-tu enfin au fond de cet horizon se lever quelque signe qui annonce l'avenir?....—Mais non; tu as vécu ta gloire!... On t'a versé je ne sais quel breuvage qui a suspendu la vie en tes veines et t'a plongé dans cette lourde et longue ivresse qui ressemble à la mort... Vieux lion, tu n'es donc plus qu'un bronze muet et immobile, qu'une impuissante et froide statue, qu'un stérile et douloureux souvenir! Et tu es triste, triste, ô triste!...

Lido.

C'est sur les grèves sonores et désertes du Lido que Byron, errant et tourmenté, avait marqué une place à sa tombe. C'est sur ce sable humide que plus tard le poète voyageur, à qui il a été donné d'ouvrir notre siècle, et qui nous a révélé les tristesses de René, est venu chercher la trace des der-

niers pas de Child-Harold. — Ce rivage où viennent se briser les flots bleus de l'Adriatique est plein d'une douce et vague mélancolie. Il y a là un ancien cimetière juif abandonné, et dont les tombes bouleversées disparaissent peu-à-peu sous la terre et sous l'herbe. — Il n'est rien de plus triste que ce délaissement des morts. — Les pas de l'étranger profanent ces sépultures et heurtent les marbres tumulaires dont le lichen dévore les inscriptions. C'est une ruine de cimetière...

Le soleil descend sur l'horizon ; la lagune est immobile, et, sur ses eaux blanches et unies, Venise apparaît, avec ses dômes qui se dessinent dans les vapeurs du crépuscule, comme une triste et vaporeuse vision. A la voir dormir ainsi, silencieuse et surnageant sur les eaux comme un cygne, on dirait une ville sans fondements, bâtie dans l'air et suspendue entre le ciel et la terre. — Mais, malgré soi, l'on se sent pris de tristesse en pensant que, là-bas, devant soi, ce n'est plus Venise la belle, mais Venise la désolée, Venise dont le nom s'efface de l'histoire, Venise qui achève de mourir !... Ce spectacle serre le cœur, et l'on détourne douloureusement la tête...

FRAGMENT.

. . . .

. . . . « Mon ami, me dit mon compagnon de voyage, vous serez le meilleur homme du monde si vous voulez vous arrêter ici seulement la moitié d'un jour... J'ai là des souvenirs!... Voyez-vous, j'ai un pélerinage à faire dans les environs de cette ville; un pieux et douloureux pélerinage, et vous viendrez avec moi, si bon vous semble. — Car c'est un beau pays que celui-là. Regardez ces immenses champs de blé qui ondulent sous le vent comme une mer dorée; ces horizons calmes, immenses, infinis, où la terre semble se perdre dans le ciel; ces lignes austères, hardies, inflexibles, et puis là-bas, au loin, ces montagnes qui bleuissent et qui nous regardent passer... O mon ami, tout cela est grand! tout cela est sublime!... Mais à toutes ces beautés il faut un

cœur jeune et vierge, une imagination fraîche, neuve et ouverte aux douces et pures émotions. Et moi — quel âge me donneriez-vous?.... J'ai l'air vieux, n'est-ce pas?... Mon corps est usé; mais je suis jeune par les années... Après tout, je ne suis plus qu'un débris, qu'une ruine qui demain aura disparu. — Je sais mon mal; il est sans remède. Et si je voyage, c'est pour céder aux instances de mes amis et du médecin... et puis j'avais donc ce pélerinage à faire avant de mourir. »

— « Nous le ferons ensemble, lui dis-je, ce soir même si vous le voulez. »

— « Jeune homme, vous êtes bon! me dit-il en me serrant la main avec force; je vous aime, et vous me faites plus de bien que tous les médecins avec leurs ordonnances et leurs systèmes. Ils m'ont envoyé aux eaux, comme si une eau plus ou moins chargée de parties ferrugineuses ou sulfureuses pouvait me guérir de ce que j'ai là... Vous êtes jeune, vous, et vous êtes heureux, car le bonheur est une fleur de la jeunesse... Oh! gardez-la dans l'ombre, cette fleur sacrée, car le grand soleil la flétrirait; car la poussière du chemin la fanerait, et elle retomberait sur la terre sans odeur et desséchée. — Que je vous sois un exemple. J'avais beaucoup reçu, et j'ai tout perdu... J'ai abusé de tout, et j'ai ouvert mon âme à tous les souffles de la terre. J'avais le cœur plein d'amour, la tête remplie de poésie. Eh

bien, j'ai follement dépensé toutes ces richesses; j'ai tout donné, tout étouffé, tout éteint. Au contact de la débauche, j'ai épuisé et sali ma vie; et à vingt-cinq ans je me suis trouvé vieux. Plus d'amour, plus de poésie, plus d'énergie vitale! — Et qu'avais-je fait de tous ces dons précieux?... Dieu le sait... A vingt-cinq ans avoir le front chauve, l'œil vide et creux, et l'âme sèche et inféconde!... ô mon ami, que le ciel vous en préserve!... Si vous saviez ce que je souffre dans ma longue agonie!... Mais je vous fatigue, n'est-ce pas?... Je ne sais parler que de moi; c'est un grand malheur, mais je suis devenu si pauvre en idées! c'est une chose bien triste que de n'avoir plus de vie que par le passé. — Ne trouvez-vous pas l'air de cette contrée plus facile à respirer que celui des montagnes? Il est pur, il est généreux sans être rare, et chaque inspiration n'est pas une peine, une douleur, une souffrance aiguë. Le poumon se dilate et s'ouvre avec aise et bonheur, et il aspire facilement la vie qui lui arrive. Puis, je préfère la profonde paix de ces grandes plaines aux accidents âpres et sauvages, aux contours convulsés des pays montagneux. Ces colosses de granit dominent, écrasent, anéantissent. A côté d'eux, l'homme se sent trop petit, il ne se voit plus; et certes j'ai déjà bien assez la conscience de ma misère. Ici, au contraire, le paysage a plus d'air, plus de vie, plus de mouvement, plus de largeur, plus de solennité, plus de

calme. Rien n'oppresse, rien n'attriste, rien ne communique la douleur. La scène y est douce et paisible. C'est le sillon qui se creuse, le fleuve qui s'écoule, la route qui blanchit et serpente, la ferme qui se remplit de bonheur et de mouvement, les brunes faneuses qui rient et chantent, le bouvier aux jambes velues qui siffle dans un chemin creux, les blés jaunes qui penchent, de légers souffles qui passent dans les feuillages, les molles pentes des coteaux qui se relèvent en ondes vertes, et au-dessus de tout cela un ciel immobile, profond, bleu et éclairé par cette chaude et abondante lumière de ces soleils du midi. Ici l'homme est maître; la nature y est faite pour lui... »

—Mon compagnon de voyage était un homme assez bizarre et rempli d'originalité. Ses manières étranges, mais distinguées, ses traits où se peignait une grande noblesse de caractère, la solitude dont il s'entourait, sa conversation vive, énergique et passionnée, tout cela me le fit remarquer. Voilà comment je fis sa connaissance. Un jour que j'étais occupé à dessiner un assez joli point de vue, M. de L..., qui se promenait, vint se placer derrière moi. Je ne l'avais pas vu, et lorsque, par hazard, je tournai la tête, il y avait déjà longtemps qu'il était là les yeux

fixés sur mon ouvrage. Il me salua et me dit avec un sourire assez caustique : « Jeune homme, il y a huit trous et six fentes, à la porte de la ferme que vous dessinez, et vous n'avez marqué que quatre trous et trois fentes. Il faut être exact, jeune homme, il faut être exact. » — Il appuyait sur ce mot avec un ton assez plaisant d'ironie.

— « Il est possible que vous ayez raison, lui répondis-je ; mais je ne suis pas artiste, je peins pour me distraire, comme je fais de la musique pour tuer le temps. »

— « Diable, comme vous traitez l'art légèrement !... »

Il s'assit à mon côté... « Vous me dites que vous n'êtes point artiste ; que voulez-vous dire ?... Vous entendez sans doute, par cette dénomination d'artiste, un homme salarié, un manœuvre à qui l'on donne tant par toise d'ouvrage, un ouvrier qui vend sa journée et le soir s'endort sans pensée et sans rêves. Permettez, monsieur, c'est pitoyable, que cette manière d'entendre les choses saintes. Cela fait saigner le cœur ! »

— « Monsieur est donc artiste, lui dis-je ?

— « Oui, monsieur, je suis artiste !... Je ne suis cependant ni peintre, ni musicien, ni poète ; mais je suis tout cela à la fois. Je veux dire par là que j'ai la conscience, le sentiment profond du beau sous toutes ses formes. Je ne sais pas tenir un pin-

ceau, mais je suis peintre dans l'âme. Je suis plus peintre que qui que ce soit; car on n'est pas peintre parce que l'on a barbouillé une toile de bleu, de jaune et de rouge. On n'est pas peintre parce que l'on a fait, ce que vous faites en ce moment, un paysage, comme on est convenu de le dire. On n'est pas peintre parce que l'on a tracé avec plus ou moins de scrupule un ensemble de lignes.... Tout cela ce n'est pas de la peinture, c'est la reproduction inerte et immobile d'une forme, l'ombre froide et morte de ce qui est.

« Nous voyons tous les jours beaucoup de tableaux auxquels il ne manque ni la couleur, ni la touche, ni le dessin, ni la grâce des détails, ni le fini de l'exécution; mais les artistes qui les ont faits pèchent tous par un point, et qui est l'essentiel. Ils n'ont pas compris l'art; et l'on dirait qu'aucun d'eux n'a dans l'âme ce feu qui donne la vie à l'œuvre de la main. Ils sont exacts imitateurs de la forme, et voilà tout. C'est pour cela qu'il n'y a qu'un instant je vous recommandais l'exactitude.

« On est artiste aujourd'hui parce que l'on sait tirer avec quelque habileté des sons d'un instrument, parce que l'on sait appliquer des couleurs sur une toile préparée... Mais ce n'est pas cela, ce n'est pas cela!... L'art, c'est l'expression du beau. Or, le beau se reproduit sous trois formes principales, la peinture, la musique, la poésie. L'art est donc une unité

à trois angles, et l'artiste doit résumer en lui cette trinité. Il doit être ces trois choses; sans cela il est frappé de stérilité et de mort. — Et ne croyez pas que l'on soit musicien parce que l'on a appris la musique dans un solfège; ne croyez pas que l'on soit poète, parce que l'on sait les règles de la prosodie et le mécanisme des vers. Loin de là, loin de là... La musique, c'est l'harmonie; la constante, l'éternelle, l'immense harmonie. Harmonie de la terre, harmonie des cieux, harmonie des êtres, harmonie des mondes. La musique est en tout. — La poésie aussi, est grande comme la nature, vaste comme l'infini où elle se plonge, profonde comme le ciel, où elle se perd. Poésie des êtres, poésie des esprits, poésie des choses, poésie de l'inconnu. La poésie est partout... Et la peinture, la peinture, monsieur, est aussi grande, aussi haute, aussi belle que la musique et la poésie. C'est un angle de cette admirable et magnifique trinité... Ces trois choses se donnent l'être mutuellement et ne peuvent exister l'une sans l'autre. Retranchez-en une, et tout est détruit... Et maintenant, mettez la main sur votre poitrine et dites-moi si vous sentez cette unité vivante en vous? Si vous sentez la chaleur de sa flamme, levez-vous, vous êtes artiste!... Alors regardez s'ouvrir devant vous le vaste horizon de l'art; voyez les choses à ce haut point de vue, et prenez votre esquisse et faites-en un feu de joie! »

— J'eus toutes les peines du monde à sauver mon pauvre paysage des mains de ce fanatique... Cependant ses idées et l'exaltation de sa conversation m'attachèrent à lui. Tous les jours je découvrais en lui quelques qualités cachées; et le mystère de son étrange organisation devenait à chaque instant pour moi de plus en plus inexplicable. C'était, malgré tout, un homme précieux et rare, un homme original dans la plus belle acception du mot, une de ces riches organisations perdues dans un monde où elles sont déplacées, le type de ces facultés trop ardentes, de ces sensibilités trop exquises, trop exaltées, de ces imaginations qui s'éteignent dans d'impuissants efforts pour tout atteindre et tout embrasser. — Cet homme avait du génie... Mais ce génie était comme ces terres fertiles et pleines de végétation, mais un jour frappées de je ne sais quelle malédiction, et devenues arides et infécondes. Souvent je hasardais des questions sur sa vie; mais il ne me répondait que vaguement, et je remarquais que la tristesse qui était, il est vrai, son état normal, redoublait dès que je touchais un peu aux cendres de son passé. Il concentrait toutes ses émotions en lui-même; aussi je ne fus pas peu surpris lorsqu'il me fit la confidence de son pèlerinage... Il faisait beaucoup de vers; mais il avait une singulière manie: dès que sa pièce était terminée, il la déchirait avec soin et la faisait brûler religieusement à la flamme

de sa bougie. C'était vraiment malheureux, car sa poésie devait être belle, austère et neuve, et ses inspirations graves et élevées; et, j'ose le dire, d'après les révélations que j'ai pu avoir de son âme, cet homme avait en lui un sentiment profond et exquis de la poésie.

Nous marchions dans un petit chemin creux, bordé des deux côtés par de fraîches haies d'aubépine, d'églantiers et de mûriers sauvages. Mais l'aubépine et l'églantier avaient passé fleur, le mûrier sauvage osait seul montrer encore quelques fleurs blanches à côté de son petit fruit qui commençait à rougir. — Personne dans le sentier. — L'on fauchait les foins, et nous aspirions ce doux parfum qu'ils exhalent; parfum que j'ai tant aimé et que j'aime encore... Dites-moi, cette odeur ne vous a-t-elle jamais fait rêver à de douces choses, à ces douces choses passées?..... Cette senteur ne vous a-t-elle jamais apporté quelque souvenir de cet heureux temps qui n'est plus?... Qui donc n'a eu un retour vers ses années de bonheur et de jeunesse à cette époque rêveuse où l'on fane les foins?...

Monsieur de L... marchait à mon côté, silencieux et la tête baissée. Rien ne l'arrachait à ses pensées:

ni le papillon, ce fol amoureux, ni la coquette demoiselle, ni des volées de moineaux des champs qui chantaient insolemment près de nous sur les arbres, ni le lézard gris, qui sur le flanc du fossé prenait les derniers rayons du soleil, ni les rires, ni les chants des faneuses...— Nous quittâmes le chemin; et par le plus gracieux petit sentier, dont l'herbe amortissait le bruit de nos pas, nous arrivâmes à un jardin au fond duquel s'élevait une petite maison que le temps avait dégradée. Monsieur de L..... s'arrêta tout-à-coup, et me saisissant par le bras: « Voyez-vous, me dit-il avec angoisse, voyez-vous, tout cela sent la mort... »

En vérité, ce lieu était rempli de tristesse, mais de cette tristesse douce et mélancolique qui plaît tant aux âmes méditatives. L'on voyait bien qu'à ce jardin ouvert il y avait eu une porte; mais la porte n'existait plus, on l'avait peut-être volée. Autour de cet enclos, quelques buissons disaient assez qu'autrefois il y avait eu là une enceinte. L'on distinguait encore, malgré l'herbe, quelques allées dans ce jardin délaissé. Mais plus de fleurs, plus de parfums... Un liseron seul secouait au vent ses petites clochettes blanches...... On comprenait que quelque malheur avait passé là.

La maison était basse, il n'y avait qu'un étage. Les murs se crevassaient et se rayaient de longues lézardes; les contrevents tombaient et le vent les

faisait battre; la treille, qui s'étalait autrefois sur le devant de la maison, était tombée; quelques pieds de vignes rampaient et se tordaient encore sur le sol; de pâles girofiées fleurissaient dans les fentes des murs; le moineau avait envahi la toiture et chassé le pigeon timide, et l'hirondelle, qui aime le silence et tout ce qui parle du passé, bâtissait son nid dans les angles des fenêtres... Tout le disait, la vie s'était retirée de là. — Cette maison était déserte. — Cependant elle avait dû être coquette, assise ainsi dans une touffe de lilas et de lauriers, avec ses hautes charmilles qui s'ouvraient comme deux longues ailes à ses côtés. Ces charmilles étaient belles encore et pleines d'ombre; mais l'herbe était épaisse dans les allées, dans ces sombres allées qui font rêver le soir! A un angle du jardin s'élevait un superbe noyer. Il étalait avec majesté au soleil le luxe de son brillant feuillage, et son écorce était si lisse, si polie qu'on eût cru voir circuler la sève à travers son fin tissu. Il semblait avoir absorbé en lui toute la vie.

— Monsieur de L... me fit asseoir à son côté sur une pierre couverte de mousse.

« C'est là, me dit-il avec amertume, c'est là que je vis Marie pour la première fois... Il y a déjà bien longtemps.—J'étais jeune, alors; mais j'avais déjà usé les nobles facultés de mon âme, et j'étais incapable d'aimer... — J'étudiais alors la botanique, et au lieu de suivre les cours de droit, je courais les champs

pour herboriser. Je ne sais quel hasard m'attira de ce côté... C'était par un beau soir, comme celui-ci; Marie était dans ce jardin qui ne produit plus aujourd'hui que de l'herbe, elle arrosait ses fleurs. Sa figure rêveuse et mélancolique me frappa singulièrement. Je m'approchai de la haie qui bordait le jardin, et ayant remarqué une fleur d'églantier qui penchait du côté opposé, j'essayai vainement de l'atteindre. Marie sourit en voyant ma peine; elle cueillit elle-même l'églantine et me la remit avec une grâce charmante, que rien ne saurait exprimer... Cette églantine, la voilà... Je la conserve toujours comme une chose sacrée. »

Monsieur de L... tira de sa poche une petite boite en or et me montra cette églantine; cette fleur morte et desséchée, seul débris d'un passé mystérieux pour moi, et si douloureux pour lui.

« Souvent, continua-t-il, je passe de longues heures à regarder cette pauvre fleur. Nous avons tant de choses à nous dire! — Et puis quand je la vois, je vois Marie. — Elle avait ce jour-là une robe bleue. Ses doigts étaient frêles, délicats, effilés; ses cheveux avaient ce beau noir des climats du midi, et son front blanc, un peu pâle, était si pur, si calme, si serein, si transparent, qu'on pouvait voir à travers la limpidité de son âme. C'était un front d'ange... Il y avait cependant dans le regard de Marie quelque chose de fatal, de sérieux et de triste. Ses traits,

sa taille, sa voix, tout en elle avait un je ne sais quoi d'aérien, de frêle, d'idéal, de céleste qui n'était pas de la terre; en la touchant, on eût craint de la briser et de la flétrir...

« Notre connaissance se fit très-facilement. Marie, dans l'innocence de son âme, était pleine de cette confiance et de cette simplicité pure et naïve de l'enfance.—Chaque soir, je venais herboriser autour de ce jardin; et chaque soir je la voyais, et elle me donnait les fleurs qu'elle avait pu cueillir dans la journée. — Elle était fille unique; sa mère était depuis longtemps malade et ne sortait pas, et son père restait à la ville pour ses affaires. Je n'éprouvai donc aucune difficulté pour m'entretenir avec cette enfant. Quand je lui parlais, elle m'écoutait avec étonnement et plaisir. Chacune de mes paroles était une révélation pour elle; et je me plaisais à empoisonner lentement cette vie pure et à troubler les eaux limpides de cette belle âme. Peu à peu je lui révélai tout un monde nouveau dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence. Sa pensée avide plongeait avec une sorte d'ivresse dans cet océan dont je lui découvrais les splendeurs et les beaux rivages. A chacune de mes paroles, son imagination ardente s'enflammait et montait rapidement vers des régions élevées où je ne pouvais la suivre. Et j'avoue que quelquefois j'étais effrayé de son exaltation.—Nous consumions ensemble les longues heu-

res du crépuscule en douces causeries et en suaves effusions. En promenant dans les allées herbeuses de ces charmilles, je lui apprenais à lire dans le livre immense de la nature. Je lui disais ce que chantait la brise sur nos têtes, le rossignol à nos côtés. Je lui expliquais toutes ces voix, ces paroles, ces murmures vagues, ces molles mélodies des longs soirs d'été. Je lui enseignais ce que dit la fleur à la fleur, l'oiseau à l'oiseau, l'insecte à l'insecte. Je lui donnais le secret de tout ce langage enivrant de la nature, de cette parole de la création qui va de la terre aux cieux et des cieux à la terre. J'ouvrais son âme à la poésie et son cœur à l'amour...

« Un soir que j'étais, venu comme de coutume, sous la charmille, je n'y trouvai plus Marie. J'approchai, je vis la porte de la maison tendue de noir... J'appris que sa mère venait de mourir.

« Peu de jours après, elle quittait la campagne et venait habiter la ville avec son père. — Je la vis dans une église; cette belle église gothique que vous admirez tant. Elle était en deuil. Ces quelques jours l'avaient bien changée. — La pauvre enfant, elle commençait à connaître la vie!... — Elle était avec une de ses tantes. — Sous son long voile noir se dessinait sa douce figure, pâle de cette pâleur d'un premier chagrin. — Elle priait... Et sa prière illuminait son front, et je crus voir autour de sa tête comme une brillante auréole. Elle me vit; et son regard

fut long et triste... Elle voulut me sourire; mais elle ne put que pleurer. Elle semblait me demander merci. — Mais mon œuvre n'était pas finie.

« Comme je ne pouvais la voir chez elle sans courir le danger d'être découvert, je gagnai sa femme de chambre avec de l'argent, et alors s'établit entre nous une correspondance des plus intimes et des plus passionnées. Je jouai parfaitement mon rôle. J'avais encore de l'imagination, à défaut de cœur; et du reste j'avais assez de lettres toutes faites dans d'excellents romans qu'elle ne connaissait pas. Tout cela me coûtait peu et m'amusait beaucoup... Et la pauvre fille se laissait prendre avec une confiance d'enfant à toutes ces fausses et vaines paroles. Elle m'apprit qu'elle passait ses journées chez une de ses vieilles tantes, et que le soir elle avait l'habitude d'aller avec elle sur les allées de .....

« Je me rendis aux promenades. C'était par une de ces tièdes soirées des longs jours d'été. O mon ami, les belles soirées!.... Et je la vis venir silencieuse, légère, belle comme une vision du ciel. Elle donnait le bras à sa vieille tante. En passant auprès d'elle, j'effleurai légèrement sa robe; mais, malgré moi, je me sentis tressaillir. — Et je vis la lune qui inondait de clartés nos deux visages, et qui semblait me fixer avec son regard glacé.... Oui, la lune, au plus haut du ciel, s'était penchée au bord d'un nuage et nous regardait passer. Et le front de Marie

semblait noyé dans un fluide lumineux; sa tête était merveilleusement éclairée. Qu'elle était belle ainsi!.. C'était une sainte, c'était une vierge comme n'en ont rêvé ni Raphaël, ni Murillo. — Et sous les tilleuls parfumés de ces longues et tièdes allées où la poésie est dans l'air, avec la senteur des fleurs et l'harmonie des brises, Marie passait vaporeuse, aérienne, comme une ombre légère, comme une forme vague et idéale. Elle était à moitié dans le ciel!....

« Maintenant je la comprends, cette âme céleste. Je la comprends, parce que j'ai changé. Il s'est fait en moi une sorte de résurrection. Je sens que mon âme a rajeuni et que mon corps seul tombe en dissolution. Je suis sorti de ces fanges dans lesquelles j'étais plongé jusqu'au cou. Mes sens, il est vrai, se sont éteints avec la jeunesse, mais mon âme a ouvert librement ses ailes. Mon intelligence a pris son essor; elle s'est élevée au-dessus de la froide sphère des choses sensibles et des réalités... Je ne suis donc plus le même homme. — Si vous m'aviez connu à cette époque, aujourd'hui vous auriez de la peine à me reconnaître, tant mon être entier a subi de transformations! Ma vie s'en va; c'est-à-dire que mon corps, mon être matériel se dissout et s'éteint. Mais mon être moral grandit et s'élève à mesure que la fin approche. Et bientôt mon âme sera libre, immense, infinie, immortelle!.. »

Les yeux de M. de S... avaient pris une expres-

sion étrange. Il resta quelques instants sans rien dire et comme plongé dans une sorte de contemplation extatique. — La nuit se faisait... Tout-à-coup il leva ses deux bras vers les blanches étoiles qui s'allumaient, et dressant la tête comme s'il eût vu passer quelque chose entre la terre et le ciel, il s'écria d'une voix déchirante et dont le timbre m'était inconnu : « Marie! Marie!... »

Puis s'adressant, à moi et quittant sans aucune transition son premier ordre d'idées : « Ecoutez, me dit-il, écoutez les bruits lointains de l'harmonie éternelle. Vous les entendez, n'est-ce pas?.. Oserez-vous donc encore me parler du silence?—Qu'est-ce que le silence?—La négation du bruit, l'absence du bruit. — Mais depuis quand le bruit cesse-t-il d'être? Croyez-vous qu'il n'existe plus parce qu'il n'est plus perceptible à vos sens grossiers, à vos oreilles de boue?... C'est une grave erreur.—La cessation du bruit, c'est le néant; c'est-à-dire l'impossible.—Le silence ne peut donc être, sans une contradiction, sans une absurdité logique.—Le bruit, au contraire, le bruit est permanent, constant, immense, éternel. Et les astres, là-haut, qui exécutent leurs cercles magiques, en prêtant l'oreille à un rythme qui vous est inconnu, vous répondront : « Le silence n'est pas. Nous ne connaissons que le bruit, et le bruit est en Dieu comme la vie. L'harmonie est éternelle.... » Un de vos poètes n'a-t-il pas dit, je crois, dans un

moment de sublime inspiration : J'entends le silence.—L'éternité du bruit lui fut donc révélée... En vérité, prêtez bien l'oreille, et dites-moi si, au fond de ce que vous appelez le silence, vous n'entendez pas le constant, l'immuable, l'éternel bourdonnement de l'harmonie infinie, qui élève sans cesse sa voix des profondeurs de l'abîme et des hauteurs des cieux... Les bruits que vous entendez, et qui s'exhalent du sein de la nature, ne sont que des vibrations plus ou moins intenses qui vous sont plus sensibles parce qu'elles sortent d'un monde qui vous entoure et où vous êtes plongé, mais qui ne troublent en rien l'éternelle harmonie, mer sans fond et sans rivages, toujours sublime dans son calme et son immensité... Oh! qu'il est douloureux que l'homme ne puisse et ne veuille comprendre que ce qui ne sort pas de la froide et lourde atmosphère du monde matériel! —S'il savait et s'il voulait!... —Mais c'est assez, peut-être un jour viendra où je vous dirai des choses nouvelles... »

Il retomba comme anéanti, et resta absorbé dans une profonde préoccupation. Ensuite, il parla d'une manière entrecoupée et sans suite. Puis, se tournant brusquement vers moi : Ecoutez, me dit-il, *consummatum est,* tout est consommé. Quand ce mot de la grande victime retentira à vos oreilles, ou parlera à vos yeux, alors tâchez de me comprendre... vous pourrez dire monsieur de L.... n'est plus... il a ex-

pié... et alors réjouissez-vous, vous et les vôtres.... Adieu, mon ami, adieu.—Retournez à la ville, il fait nuit.—Je reste ici; et comme cette maison est abandonnée, je vais l'acheter. En attendant qu'elle m'appartienne, je vais passer la nuit sur cette pierre. Je verrai danser devant moi des démons et des spectres, et vous, de jolis anges blancs. Adieu... Partez vite. — Allez à Paris... où bon vous semblera. Je penserai à vous du fond de ma retraite. Vous serez désormais le seul anneau qui m'attachera encore à ce monde, que je méprise. Adieu... Je ne vous dis pas au revoir; car nous ne nous reverrons plus... »

J'eus alors un moment douloureux; ces paroles firent passer un frisson dans mes veines. Je restai immobile, muet, n'osant lui adresser une parole, ni lui faire une question.

« Êtes-vous donc pétrifié, me dit-il, glacé, ou changé en statue?... n'est-ce pas clair? je reste ici. Je veux passer les jours qui me restent encore à vivre, dans cette retraite volontaire. Je vivrai désormais face à face avec le souvenir de mes victimes... Allons, mon ami, j'ai besoin d'être seul et de penser.—Les hommes ne me reverront plus. Je veux faire de ma solitude un sanctuaire pour m'élever jusqu'à l'infini, l'inconnu, l'invisible. Je ne veux plus toucher la terre que par les pieds et marcher la tête au-dessus de notre froide sphère. Je sens que déjà je n'appartiens plus à ce monde des réalité ma-

térielles. Une force attractive m'attire vers des régions sereines et éthérées, et il me semble que bientôt je partirai et que mon crâne, plus dur que le diamant, ira déchirer ce voile bleu qui est tendu au-dessus de nos têtes. J'irai, plus hardi que l'aigle, plus rapide que l'éclair, plus prompt que la foudre. Je monterai, je monterai plus haut que ces brillantes étoiles, plus haut que ces soleils, plus haut que les mondes qui planent dans l'espace. Je traverserai l'immensité déserte et silencieuse, et j'irai me perdre dans cet immense foyer d'où tout rayonne, d'où tout émane. Je me plongerai dans ce mystérieux Océan d'où la vie monte comme une légère brume, et je pourrai contempler ces cascades lumineuses des êtres dont les splendeurs éblouiraient nos soleils et feraient pâlir les grandes comètes, ces vaisseaux du ciel qui semblent prêts à sombrer dans l'éternel roulis de leur traversée aérienne... alors, mon ami, je possèderai l'inconnu!... »

Il leva une seconde fois ses bras vers les pâles étoiles, et il s'écria d'une voix creuse et profondément triste : « O Marie! Marie!... »

Puis il retomba affaissé sur la pierre. — Il se fit autour de nous un effrayant silence. Il était comme foudroyé sous les paroles qu'il venait de prononcer avec une exaltation et une rapidité impossibles à exprimer. Ma tête se perdait dans mille conjectures. Je crus que M. de L.... était sérieuse-

ment atteint de folie. Je voulus lui parler; il ne me répondit pas. Un instant j'eus la pensée qu'il était mort. Son immobilité, son silence, tout cela était affreux. — Je m'approchai un peu plus près de lui, et je vis qu'il dormait profondément.—Alors une sorte de vertige s'empara de moi. Je partis sans trop savoir ce que je faisais, et je courus à travers champs vers la ville, sans oser même regarder derrière moi.—Quelques jours après, j'étais à Paris. Je n'avais qu'un désir, c'était de savoir la suite de l'intrigue de M. de L... avec Marie.

Dix ans après je reçus cette lettre :

« Mon nom est effacé de la mémoire des hommes, mais je sais une page où ce nom est encore gravé ; cette page, c'est votre cœur, mon ami. Je me suis enseveli tout vivant. J'ai creusé ma tombe. Je me suis couché seul au fond du sépulcre, et j'ai roulé la pierre sur moi. Je ne suis plus de ce monde, et voici bientôt dix ans que je lui ai dit adieu. Bien des événements ont dû se succéder sur la surface de la terre ; mais j'ignore tout ce qui se fait, tout ce qui se renouvelle, tout ce qui se transforme. Je ne sais plus rien. Vos bruits ne frappent plus mon oreille, votre mer boueuse ne me roule plus dans ses flots. Seulement il me semble que la terre s'est refroidie et que le soleil n'a plus de chaleur, plus de rayons. Je le regarde en face, sans qu'il m'éblouisse.

J'ai habitué mon œil à contempler d'autres splendeurs. »

« Vous êtes le seul homme à qui j'ai ouvert mon cœur et ma vie, et depuis que ma voix ne vous est parvenue, je n'ai cessé de penser à vous et de vous aimer... Du fond de la solitude et du silence qui m'entourent, il me semble parfois entendre le son d'une voix connue qui s'élève et vient à moi. Et cette voix, c'est la vôtre. Mon âme, en rompant ses entraves matérielles, a vu se développer en elle des facultés cachées et des sens nouveaux. Je vois, j'entends des choses que ne peuvent saisir ni les yeux, ni les oreilles de la chair. C'est ainsi que le son de votre voix m'est perceptible au milieu du vaste concert des êtres; c'est ainsi que parfois je vois flotter votre forme, votre image dans les pâleurs du crépuscule ou dans les vapeurs du soir. Les bruits des rouages de la machine céleste, la voix des esprits impalpables qui volent autour de nous dans les émanations sidérales, les paroles amies des âmes errantes séparées de leurs corps, les chants des petites étoiles, les hymnes des soleils, tout cela, je l'entends. Parfois, du fond des abîmes de l'infini, j'entends comme une voix qui parle une langue que l'homme ne comprend plus; c'est la voix des voix, l'harmonie des harmonies; c'est la vérité!

« Si je vous disais toutes les visions qui traversent mes sombres et ardentes veilles, pauvre enfant,

vous verriez votre chair bleuir, et vos jambes trembleraient et se choqueraient comme des roseaux fragiles. — Écoutez, cependant. Mes paroles vous paraîtront peut-être étranges, vous arrivant au milieu du bruit et du tourbillon du monde où vous vivez; mais ne vous étonnez pas... O mon ami, si l'homme savait vouloir!... La volonté, voilà le plus puissant mobile, le plus fort des leviers. C'est la lumière, la force, la science; c'est la clef de tout. — Ce n'est qu'après bien des années de labeur et de peine que j'ose, envers et contre tous, proclamer cette grande et terrible vérité. Non, rien n'est impossible à l'homme qui a la volonté.... Quand l'homme saura vouloir, il sera maître du monde; il ouvrira d'une main hardie la porte des grands secrets de la nature, et pourra, avec cette tour indestructible, escalader les cieux et saisir l'infini.....

« Mon enfant, je découvre à vos yeux une vérité peut-être trop grande et trop sainte. Heureux si vous n'en êtes pas ébloui; et heureux, trois fois heureux si vous ne me répondez pas par l'ironie et le sarcasme, et si vous ne vous dites pas dans le fond du cœur : C'est un fou, il est à plaindre!

« Mais je remplis, aujourd'hui, un saint devoir. La vérité ne doit pas être perdue, et celui qui l'a trouvée doit monter sur les toits pour la proclamer.... J'ai voulu, et j'ai vu. J'ai saisi la vérité qui se cache, et je vous la transmets afin que vous la fassiez fruc-

tifier. J'ai pensé que votre âme était une de ces bonnes terres toujours prêtes à recevoir la semence; aussi j'y jette cette graine sacrée, afin qu'elle y germe et qu'elle s'y développe dans le calme et le secret. Quand la plante aura porté ses fruits, quand vous aurez une ample et abondante récolte, soyez généreux, jetez aux hommes cette graine en pâture. Ne craignez pas, elle sauvera les bons et empoisonnera les méchants.

« Écoutez, j'ai gravi l'âpre et rude montagne de la science humaine; j'ai monté les brûlants et étroits échelons de la sainte échelle; j'ai été dans des régions que l'œil de l'homme n'a jamais pu sonder, et j'ai vu, parce que j'ai eu la volonté... Oui, j'ai eu les visions de l'infini. L'invisible, l'insondable, la lumière, la vie, l'âme éternelle, l'harmonie incréée, le foyer fécondateur, le créateur rayonnant en émanations de vie, la vérité assise immobile sur l'éternité, tout cela s'est révélé à moi. Et tout cela se confondait, se perdait dans une vaste et magnifique unité. Et cette unité sublime, c'était le père, l'ancien des jours. Il planait au-dessus de tout; tout était en lui et lui en tout. Et ma vision fut si splendide, si terrible, que j'oubliai mon existence. Je me regardai, et je ne me vis plus; j'étais perdu dans l'âme universelle. Alors je compris qu'il n'y a qu'une seule âme, immense, invisible, éternelle, infinie; que cette âme unique est le principe de tous les êtres, de toutes

les existences. Je vis clair dans mon cœur et dans ma pensée. Je touchai du doigt ce que je n'avais que pressenti, l'universalité du principe de la vie, et je pus m'expliquer le sympathisme, la correspondance animée des êtres, les rapports des âmes, des intelligences, enfin tous les phénomènes psychologiques que la science de l'homme ne peut ni analyser ni comprendre. Je soulevai le voile de grands mystères, et bien des ténèbres se dissipèrent pour moi. Il me sembla que j'étais effacé du temps. La séparation de mon corps et de mon âme s'était opérée. Mon corps n'était plus qu'un cadavre, et mon esprit avait passé à l'éternité. Mon être avait subi la grande transfiguration, la régénération suprême.

« Je ne puis vous peindre les voluptés célestes dont je fus inondé pendant cette révélation extatique. Hélas! je sens que ma mémoire s'éteint et que ma langue se glace... — Écoutez ce que je vous dis : Mon enfant, vous suivez une fausse voie. Vous meurtrissez en vain vos pieds sur le dur gravier de cette plage déserte. Vous vous éloignez toujours de plus en plus de la lumière, et vous glissez sur la pente rapide qui mène dans l'abîme ténébreux... L'erreur est chez les hommes; la vérité est là-haut. Et tout est dans la vérité, science, beauté, amour et vie. Dans l'erreur, au contraire, est la nuit, la douleur et la mort. Ainsi, hâtez-vous de vous lever et de sortir de votre boue. L'homme ne sait rien, ne peut

rien parce qu'il n'a pas la volonté. Soyez donc un homme de volonté, et vous serez initié à la vraie science. Car, sachez-le donc, il n'y a qu'une vertu, qu'une loi, qu'une religion, c'est la volonté. Oui, la volonté et rien que la volonté. C'est là qu'est tout l'avenir. Ainsi, ne consumez point vos jours en adorations et en invocations stériles et impuissantes. N'ayez qu'une croyance, qu'une foi, et que ce soit en la volonté. — Il en est qui ont placé leur foi en la raison humaine; c'est une erreur. La volonté seule, voilà le principe de tout bien, de tout développement, de toute perfection...

« — Que je savoure de saintes joies au fond de ma solitude! J'ai de douces tristesses et des consolations infinies. Souvent, pendant la nuit, je vais m'asseoir sur la pierre du jardin; et là, je me réjouis dans d'ineffables et de suaves visions... O Marie! Marie! parfois je vois passer votre forme blanche entre la terre et le ciel, balancée sur les exhalaisons transparentes du soir. Maintenant que j'ai tout expié, et que je vous aime de toutes les facultés de mon être, vous m'avez pardonné. O soyez bénie, belle âme entre toutes les âmes!... C'est vous qui abreuvez mes longues heures de consolations et d'espérances. Souvent, au milieu des rumeurs de la nuit, j'entends votre douce voix qui domine toutes les harmonies et qui m'appelle vers ces demeures sereines de l'éternel repos et de l'amour infini. Vous me tendez la

main du sein des nuages, et au milieu de la nuit et du froid de la mort qui me pressent et m'entourent, vous m'enveloppez de vos rayons lumineux et vous me réchauffez sous votre haleine tiède et embaumée. O Marie, vos yeux sont brillants comme ceux de ces chastes étoiles, vos cheveux sont lumineux comme ceux des ardentes comètes, et votre corps diaphane est semblable à la vapeur bleue et idéale du firmament... O Marie! Marie!...

« ..... Mon enfant, un jour viendra, et il n'est pas loin, où je me coucherai dans mon sillon. Je vous céderai ma charrue... Alors ayez bon courage. Vous ne m'aurez plus pour vous soutenir... Rappelez-vous ma parole et gardez-la précieusement. Dans cette parole est la liberté, la vie, la paix et la perfectibilité de l'homme. Heureux ceux qui la comprendront!... Et, je vous le répète, il n'y a qu'une loi, qu'une vertu, qu'une religion, c'est la volonté. Gloire donc au Père qui est dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de volonté! »

Cinq ans après la lettre bizarre que l'on vient de lire, j'en reçus une seconde de M. de L..., mais elle ne contenait que ce seul mot : « *Consummatum est!* » Cet étrange billet me frappa douloureusement. Ce fut une pierre qui me tomba sur le cœur. Alors je me rappelai les singulières paroles de M. de L..... dans le jardin de Marie. « *Consummatum est*, me dit-il, lorsque ces dernières paroles de la grande victime retentiront à vos oreilles ou parleront à vos yeux, vous pourrez dire alors : M. de L..... n'existe plus.... » Cette phrase revint subitement à ma mémoire; il me sembla qu'une faible voix venait de la répéter à mon oreille. Je me retournai involontairement pour voir si quelqu'un était derrière moi, mais je ne vis rien. Je me mis au piano pour m'arracher à ces idées. Je fis quelques accords, mais je m'arrêtai, étonné des sons lugubres et étouffés qui sortaient de l'instrument. Je voulus jouer quelque chose de vif et de gai; mais ce morceau, malgré moi,

se transforma en *adagio* plaintif et funèbre; et une voix, semblable à un léger souffle, murmure à mon oreille ce mot fatal : *Consummatum est...* J'eus honte de ma frayeur puérile. J'allumai un cigare, et voulant, malgré tout, m'étourdir par quelque refrain joyeux, je ne sus trouver rien de plus gai que l'évocation des nonnes de Robert-le-Diable. J'entonnai cet air infernal de toute la puissance de mes poumons.... Je chantais machinalement, involontairement même. Ma voix me fit frissonner; je ne la reconnus pas, et je crus qu'une autre voix que la mienne sortait de ma poitrine. Obéissant à une volonté capricieuse et au-dessus de la mienne, je m'arrêtai après cet ordre diabolique de Bertram aux nonnes : « Relevez-vous. » Et la même voix me répondit dans le creux de l'oreille : « *Consummatum est...* » Éperdu, hors de moi, j'allumai un autre cigare, je le jetai dans la rue et je courus au piano, voulant par tous les moyens m'étourdir et vaincre l'espèce de vertige qui s'emparait de moi. Je ne pus jouer que des mélodies lugubres et pleines de deuil. Je me levai en frappant un accord si vigoureux que je faillis rompre les cordes de l'instrument. Cet accord résonna sec et creux. Mais du fond de cet accord s'éleva une note grave, sourde, plaintive, semblable à un long soupir, à un douloureux gémissement. Ce son se soutint plusieurs secondes après tous les autres. Dès qu'il eut cessé, j'ouvris mon piano, j'en

examinai l'intérieur avec soin, et je n'y vis rien d'extraordinaire. Un instant j'eus la triste pensée que je devenais fou.

Je me jetai sur mon lit. Je ne sais si je dormis ou si je ne dormis pas; mais voici ce que je vis : J'avais laissé brûler une petite lampe dans un coin de ma chambre. Il y avait une heure que j'étais couché quand, à la faveur de cette petite lueur, je vis distinctement s'élever du parquet une petite vapeur blanche, semblable à un léger brouillard, qui se condensa peu à peu et forma une espèce de colonne de la hauteur d'un homme. La partie supérieure prit plus de consistance que le reste. Il me sembla distinguer des lignes vagues, des traits qui se formaient, quelque chose, en un mot, qui avait la forme d'une tête d'homme. Au bout d'une minute, ces traits se trouvèrent si bien dessinés qu'il n'y avait plus à s'y tromper, c'était la figure de M. de L... qui était là, à me regarder, à quelques pas de mon lit. Il n'y avait qu'une tête, le reste du corps ne paraissait pas et semblait flotter dans une vapeur diaphane. Cette tête avait quelque chose de vague, d'indécis, d'idéal; ce n'était qu'un reflet, qu'une image spirituelle d'un corps.

Le fantôme fit un mouvement oscillatoire et s'approcha de moi en glissant sur le parquet. De ce brouillard sortit une voix faible et creuse, semblable à celle que j'avais entendue; et je reconnus facilement la voix de M. de L....

« *Consummatum est... Consummatum est!* me dit cette voix, en appuyant fortement sur chaque syllabe; pardon à Dieu et aux hommes.... Tout est fini pour moi... Je vais dans le sein de Dieu... *Consummatum est.... Consummatum est...* »

Et la vision s'évapora, et j'entendis une voix plaintive et déchirante qui se perdait peu à peu dans l'éloignement.

Le lendemain, j'étais sur la route de ..... Je voulais m'assurer par moi-même si M. de L... était réellement mort, ou si j'avais été le jouet d'une étrange hallucination.

Dans un café :

Un étudiant. — Monsieur, je vous dis qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire, M. de L..., j'en suis sûr, n'est pas mort comme tout le monde.

Une figure de célibataire. — Et comment donc voulez-vous qu'il soit mort?... Je vous dis que j'ai beaucoup connu M. de L.... dans sa jeunesse. Il a fait son droit avec moi dans cette ville, et je puis vous assurer qu'il était bâti comme vous et moi. Seulement c'était alors un franc mauvais sujet.

L'étudiant. — C'est possible; mais vous ne m'ôterez pas de la tête que M. de L... s'était donné au diable. La preuve, c'est que les paysans qui portaient son corps au cimetière du village, s'étant arrêtés pour se reposer, crurent entendre remuer dans

le cercueil. L'un d'eux, plus curieux que les autres, regarda dans la bière par une fente que formaient les planches désunies, et tomba à la renverse, assurant que le corps n'y était plus. Le curé fit de suite continuer la marche... Les porteurs assurent qu'au poids de la bière ils avaient jugé qu'elle devait être vide, et que pendant le trajet le corps de M. de L.... s'était évaporé. On n'ôterait pas de l'idée de ces gens là qu'ils n'ont enterré que des planches....

Le célibataire. — Tout cela ce sont des contes de paysans. Ce qu'il y a de certain, c'est que de L... était devenu fort orignial et fort bizarre. Sa réclusion volontaire dans cette maison m'a toujours paru un acte de monomanie ou un fait incompréhensible et inexplicable. Voici en quelques mots ce que je sais sur son compte. Lorsque je l'ai connu, M. de L... était jeune, mais il avait flétri ses facultés intellectuelles et usé les forces de son corps dans toutes sortes de débauches. Il avait abusé de tous les plaisirs, de toutes les joies de la vie, et déjà il ne lui restait que les dégoûts et les longues douleurs d'une vieillesse prématurée... Je ne sais par quel moyen il fit la connaissance d'une jeune et jolie personne qui demeurait avec sa mère dans la maison même où il vient de mourir. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il fut d'une imprudence qu'on ne saurait trop blâmer, et qu'il cacha si peu son intrigue que

tous les étudiants en avaient connaissance. Il en était fier et jouissait en paix de son triomphe; mais ce bonheur ne devait pas durer lontemps. Un matin que je me promenais sur cette place, je fus accosté brusquement par un petit homme maigre, pâle, à l'œil plein d'un feu sombre et terrible. Cette figure exprimait un désespoir concentré et implacable.

« Monsieur, me dit-il, vous êtes l'ami de M. de L..., dites-moi où je pourrai le trouver... il n'est pas chez lui... »

« — Je n'en sais rien, lui répondis-je, et M. de L... ne me met pas dans la confidence de ses actions!

« — C'est qu'il faut que je lui parle, voyez-vous... Il faut que je lui parle!!! »

Et il appuyait sur ce mot d'une manière effrayante.

Il me quitta aussitôt. Je le suivis épouvanté, et comprenant, par une sorte de révélation soudaine, que c'était le père de Marie et qu'il avait sans doute appris l'intrigue de sa fille avec de L... — Il entra dans la maison où logeait mon ami, puis il ressortit et se posa comme en faction sur la porte. Je me mis alors à la recherche de M. de L..., et je fus assez heureux pour le rencontrer. Je lui expliquai l'aventure mystérieuse qui lui arrivait. Il ne voulut pas d'abord y croire; mais il reçut un billet où ne se trouvaient que ces mots : « Tout est perdu; cachez-vous, mon père veut vous tuer... » Ce billet lui ouvrit

les yeux, et il ne rentra pas chez lui de la journée. Il fit bien, car le père de Marie monta la garde à sa porte tout le jour et ne quitta la place qu'assez avant dans la nuit.—Le lendemain, Marie était orpheline. On trouva le cadavre de son père étendu sur la tombe de sa femme. Dans son désespoir, il s'était brûlé la cervelle, et il tenait encore le pistolet dans sa main... Et cependant Marie était pure. Faible, naïve, exaltée, elle s'était livrée à ce premier amour avec toute l'ardeur d'une âme neuve et ignorante; mais une sorte d'atmosphère de vertu et de chasteté qui émanait d'elle l'avait protégée. Et de L.... m'a assuré qu'à côté d'elle il s'était toujours trouvé timide et faible comme un enfant.—Ce n'est pas tout. Je vous ai dit qu'un matin Marie s'était réveillée orpheline. L'héroïque enfant accepta cette douleur avec une résignation et un calme apparents, mais elle pensa qu'elle n'avait plus qu'à mourir, et elle avala une assez forte dose d'opium. Cependant les médecins la sauvèrent. Quant à de L..., il quitta aussitôt cette ville; les étudiants étaient indignés de sa conduite et l'auraient lapidé...—Un mois après cet événement, comme je passais sur cette même place, une jeune fille vêtue de noir, enveloppée dans un long voile et accompagnée par une dame assez âgée, descendait la rue de... Cette fille marchait languissamment et avec une lenteur pénible. Je ne sais pourquoi je m'arrêtai pour la voir; il me semblait

que cette démarche m'était connue. Ces deux femmes passèrent près de moi. — Je reconnus Marie et sa tante. La pauvre enfant pleurait... que vous dirai-je?... Je sentis mon cœur se fendre. Non, jamais vous ne comprendrez tout ce que j'éprouvai d'angoisse et de douleur en voyant cette belle enfant si jeune et si malheureuse.—Je compris qu'elle partait. — Mais où allait-elle?—Je n'ai pu le savoir. Je vous dirai seulement que j'eus comme un triste pressentiment sur elle. — Depuis lors, je n'ai plus entendu parler de Marie...

Après la mort de M. de L...., on trouva sur sa table les lignes qu'on va lire et qui m'étaient adressées :

—*Errare humanum est.*— *Vanité des vanités!.. J'ai tout tenté pour approcher de la sagesse ; j'ai dit : je sonderai ses secrets, et elle s'est alors plus éloignée de moi.—Mon âme a cherché encore, et elle n'a rien trouvé* (1).

« Mon ami je vais mourir ; écoutez-donc mes dernières paroles, et puissent-elles étouffer dans votre âme les germes d'erreur que j'y ai semés !

« Un jour, du fond de mon orgueil, je me suis écrié : J'ai vu la lumière, j'ai trouvé la vérité, aidé seulement des forces de la volonté humaine. Alors j'étais aveugle ; j'étais insensé..... et cette lumière c'étaient les ténèbres, et cette vérité c'était l'erreur.

« Mais j'ai été foudroyé comme Saul sur le che-

(1) Ecclésiaste.

min de Damas. J'ai été renversé par l'éclat de la vraie lumière, et mon œil s'est ouvert et mon esprit a compris.

« Et je m'écrie : Pardonnez-moi, Seigneur! pardonnez-moi, Seigneur! C'est par ma faute, par ma très-grande faute!... J'ai été impie, j'ai été blasphémateur, et comme l'ange rebelle je me suis insurgé contre vous. J'ai voulu élever mon faible front à la hauteur du vôtre; et dans mon orgueil j'ai bâti une Babel pour escalader les cieux.

« Mais vous avez renversé mon ouvrage. Vous vous êtes montré, et j'ai été ébloui par vos splendeurs infinies.

« Que le vent emporte donc mes paroles et que le feu brûle ce que j'ai écrit.

« Oui, c'est au moment solennel où mon âme va prendre son vol vers l'éternité que je désavoue et que je flétris tout ce que j'ai pu dire, tout ce que j'ai pu écrire, tout ce que j'ai pu faire.

« De même qu'il n'y a qu'un soleil pour éclairer le monde physique, je reconnais qu'il n'y a aussi qu'un soleil pour illuminer le monde des esprits. Et ce soleil, c'est le Verbe éternel, le fils de Dieu; et toute intelligence doit marcher sous ses clartés infinies. Je reconnais qu'ici-bas il n'y a qu'une religion vraie, qu'une religion sainte et qui découle de Dieu par la révélation; c'est la religion catholique.

Ainsi, je le proclame hautement, le catholicisme

seul est le principe de toute philosophie, de toute perfection, de toute vie, de tout avenir... et je meurs catholique... »

...L'ancienne maison de Marie était telle qu'autrefois je l'avais vue. Rien ne témoignait du séjour de M. de L... Partout le même abandon, le même délabrement, la même tristesse, la même solitude.

Je fus au cimetière. Il était rempli de silence et de pieuse et calme mélancolie. De grands champs de blé l'entouraient et quelques tilleuls ombrageaient ses tombes silencieuses. Il me semblait que le sommeil de la mort devait être doux au milieu de cette profonde paix de la nature. — A une croix faite avec deux branches d'arbres et à la terre fraîchement remuée, je reconnus la tombe de M. de L...; car l'herbe est épaisse et haute dans ce pauvre cimetière de campagne. La mort ne le visite pas souvent.

. . . .

. . . Et Marie que devint-elle?...

« Oh! Marie, la pauvre, la sainte Marie! » me dit, en hochant la tête, le vieux curé du village, qui lisait son bréviaire à l'ombre des tilleuls, au milieu de ses chers morts que lui seul n'oubliait jamais. — « *Exeunt omnes*... Prions pour les trépassés... »

Et il me montra trois tombes qui se touchaient.—

Sur la croix d'une de ces tombes on avait suspendu une couronne de pervenches. — Je compris...

« C'est moi, me dit le saint homme en essuyant une larme, c'est moi qui tous les jours renouvelle cette couronne. Ces petites fleurs bleues, couleur du ciel, et que le vent du soir balance, me rappellent la pureté de l'ange qui repose là... Voici déjà longtemps que je l'ai déposée dans cette tombe, et malgré moi l'herbe l'envahit chaque jour. Voyez-vous, ce cimetière est mon jardin bien-aimé, et Marie en est la fleur la plus belle et la plus précieuse. Oui, monsieur, Marie est une sainte... La pauvre enfant survécut d'un an à son pauvre père... Elle entra dans un couvent de Carmélites; mais elle n'en put supporter la règle sévère, et elle y succomba bientôt... et c'est moi, monsieur, c'est moi qui ai recueilli son dernier soupir... O blanche colombe, douce messagère, tu as pris ton vol vers les terres promises; rapporte-nous la branche d'olivier que tu as cueillie dans les jardins du ciel... chère sainte, priez pour nous!... »

ESQUISSES.

—

DANTE ALIGHIERI.

DANTE ALIGHIERI.

O sombre Gibelin, âme ardente et profonde,
Dont la puissante voix étonnait le vieux monde!
Ouvrier qui taillais avec un dur ciseau
Les flancs de la pensée! — O sublime vaisseau
Dont les mâts frissonnants s'emplissaient de murmures!
— Forêt sombre et sacrée aux sonores ramures!...
— *O gran padre Alighier!...* Quand je plonge les yeux
Dans les débris fumants des siècles glorieux,
De ces colosses morts, géants couchés à terre,
A qui le temps a fait un linceul de poussière;
Quand je m'assieds aux bords de ce vaste Océan,
Je vois toujours passer ton ombre, fier Toscan!
Oui, parmi ces semeurs, ces poètes sublimes,
Tous ces géants de l'art dont les antiques cimes
Flottent à l'horizon dans les clartés de l'air,
Parmi tous ces rêveurs, ô chantre de l'Enfer,
Ton ardent profil d'aigle apparaît et domine;
Et dans leur grand concert j'entends ta voix divine

Entonner fortement son cantique serein
Et couvrir tous les bruits, comme un orgue d'airain.

—

Comme l'Arabe assis au pied des pyramides,
Ces temples du désert, rois des royaumes vides,
Tremble en croyant toucher les colonnes des cieux;
Ainsi moi, le front nu, courbé, silencieux,
Je m'assieds, frémissant, à ton ombre, ô génie!
Et j'écoute vibrer cette austère harmonie,
Qui s'épanche et bourdonne en toi divinement;
Car, poète, ton âme est un saint instrument.

—

Cependant, ô chanteur, philosophe sévère,
On t'a vu pâle, errant, comme le vieux Homère,
Loin de ton ciel natal passer la joue en pleurs,
Et manger dans l'exil le pain de tes douleurs.
O mère sans amour, sans entrailles, Florence,
Ainsi tu l'as laissé mourir sans l'espérance
Qu'un jour ta main viendrait ramasser ses vieux os!...
Et c'est Ravenne encore qui berce son repos...
—Florence qu'on dit belle, oh! je vois sur ta face
Un stigmate rongeur, tache que rien n'efface;
Et tu voudrais en vain l'enlever de ton front;
Le fer rouge a gravé ta honte trop profond!

—

Dans la *Vita nuova*, ce chant de sa jeunesse
Tout palpitant d'amour, d'angoisse et de tristesse,
Ce frais et doux poème, et dans les derniers vers
Après avoir conté, qu'une nuit, à travers
D'éclatantes splendeurs, drapée en un long voile,
Plus belle que le ciel, plus blanche qu'une étoile,
Il vit sa Béatrix ; que cette vision
Eteignit dans son cœur toute autre passion ;
Que son âme en fendit et s'emplit de misères ;
Qu'il ne sut que pleurer, pleurer des nuits entières,
Et que ses yeux, noyés dans un cercle de sang,
Couronne du martyre, effrayaient le passant ;
Le poète s'arrête, et plein d'une pensée,
Il nous dit, inspiré, que pour sa fiancée
Il va bientôt bâtir un monument plus beau
Et commencer un chant sur un rhythme nouveau.

Et le monde le vit, poète aux voix sublimes,
Descendre tout vivant aux aveugles abîmes,
Et génie indomptable, homme antique et de fer,
Après avoir fouillé les cendres de l'enfer,
Après avoir jeté sa sonde dans le vide,
Le front noir et brûlé, la figure livide,
Et l'œil dans l'épouvante, et tout fumant encor,
D'un robuste coup d'aile au ciel prendre l'essor.

Après quoi, fort et grand comme les vieux prophètes,
Il fit rouler sa voix sur nos tremblantes têtes,
Et puis nous révéla ce qu'avaient vu ses yeux :
Les secrets éternels, et les splendeurs des cieux.



PÉTRARQUE.

PÉTRARQUE.

Dans Avignon, le jour de la sainte semaine,
Où le Christ expira sous la douleur humaine,
L'an treize-cent vingt-sept, par un matin d'avril,
Entra dans Sainte-Claire un homme au doux profil,
Noble, beau, jeune et fier. Il avait nom, Pétrarque...
Mais soudain dans le temple il s'arrête et remarque
Une femme à genoux, les yeux levés au ciel,
Pensive comme l'ange incliné sur l'autel,
Qui priait avec foi dans la pieuse enceinte.
Jeune, les cheveux blonds, blanche comme une sainte,
Elle avait sur le front la fraicheur de vingt-ans.
Et ses vêtements verts, ô couleur du printemps,
Voilaient divinement ses formes idéales.
Et lui, pâle, immobile et cloué sur les dalles,
Plein d'une ivresse étrange et d'un vague bonheur,
Tout en la contemplant il sentait dans son cœur,
Et dans son être entier, et dans toute son âme
Descendre des grands yeux de cette belle Dame

Un sentiment suave et doucement amer.
Ainsi qu'aux tièdes vents qui ruissellent dans l'air
Vers les premiers printemps se dilatent les roses,
Son jeune esprit s'ouvrait à de nouvelles choses...
Ces neuves voluptés, ces désirs inconnus,
Félicité suprême, instincts, pensers confus,
Fraîches émotions, c'était l'amour, poète;
L'amour qui réveillait ta belle âme inquiète,
Et qui faisait monter la rougeur à ton front;
L'amour qui te parlait... Mais cette femme, donc,
Ce profil plus serein que celui de l'aurore,
Cette femme divine?... Oh! c'était, c'était Laure!

Mais il est un sonnet suave et que voici,
Et qu'en tremblant j'imite et je traduis ici.

« Béni soit le moment, l'heure, le mois, l'année,
La suave saison, le lieu mystérieux;
Béni soit le pays et la molle journée
Où mon cœur s'est ouvert, Laure, à tes deux beaux yeux!

« Oh! béni soit ce lieu, cette heure fortunée,
Et ce premier malheur, ces pleurs délicieux,
Et cet instant céleste où mon âme, étonnée,
A senti s'allumer en elle de doux feux.

« Béni soit chaque vers, ô Laure, et chaque page
Où j'ai gravé ton nom et ta divine image.

Bénis soient les pensers, les soupirs et les pleurs.

« Tout ce que j'ai souffert de tortures dans l'âme,
En répétant partout le doux nom de ma Dame,
Et l'immortalisant au prix de mes douleurs. (1) »

Constant, chaste, serein, comme celui des anges,
Cet amour virginal, et sans aucuns mélanges,
Plus limpide et plus pur que les nuits des étés
Se nourrissant toujours de saintes voluptés,
Calme, religieux, il vécut vingt années...
O mystère profond de ces deux destinées !...

La tête ravissante et le galbe divin,
Le limpide regard et la peau de satin,
Les cheveux blonds, flottants, le doux profil de Laure,
Ce mystique portrait des vierges qu'on adore.
Et les vagues désirs, et les frémissements,
Les intimes pensers, et les pressentiments,
Les secrètes douleurs dont son âme est saisie,
Tous ces vingt ans d'amour, se sont en poésie,
En vers, en frais sonnets traduits divinement.
—Oh ! que j'aime ce livre où, comme un diamant,
Ton nom s'est incrusté, Laure, et dont chaque page
Est une eau transparente où tremble ton image,
Et ta forme idéale, et ton front lumineux.
L'âme de ton amant se pendait à tes yeux

(1) Petrarca. — Sonetto.

Comme aux fleurs du printemps une abeille dorée,
Elle y buvait l'amour et l'ivresse éthérée;
Puis elle s'envolait, et sur les doux penchants
De Vaucluse, le soir, elle rêvait ses chants.

—

Un jour de ce doux mois qui tiédit les campagnes,
De ce frais mois de mai, Laure avec ses compagnes
Et son pieux amant, par un de ces matins
Où s'éveillent les fleurs, erraient dans les jardins
D'un certain Senuccio, vieil ami du poète.
Le vieillard vint vers eux, et posant sur leur tête
Un regard pénétré d'ineffables douceurs,
Il prit en souriant deux roses, fraiches sœurs
Qui sur la même tige inclinaient leurs corolles,
Puis en les leur donnant, il leur dit ces paroles :
« Jamais, oh ! non jamais ni les nuits, ni les jours
N'ont vu plus belles fleurs ni plus saintes amours!... »
Ce disant, il pressait les deux roses humides
Et regardait rougir les deux amants timides...

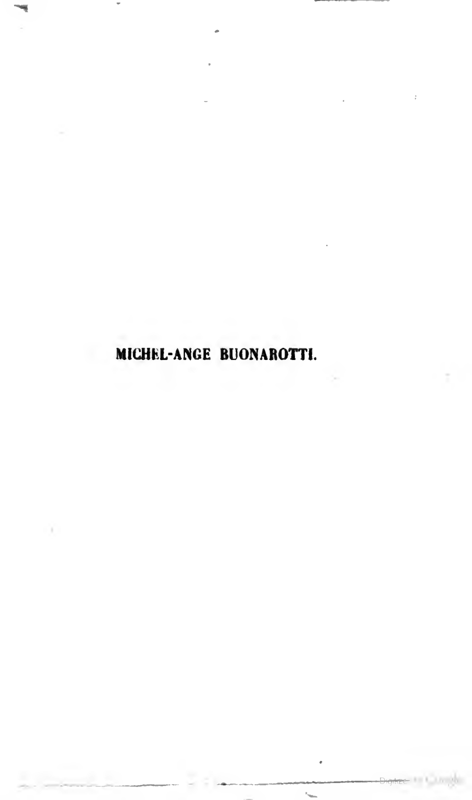
Hélas! hélas! l'amour, cet ange aux blonds cheveux,
A notre siècle impur a-t-il fait ses adieux?
Est-il mort de douleur, de froid et de misère,
Dans un coin ignoré de notre pâle sphère?...
Où donc est ce génie au front doux et serein?...
—Malheur, malheur, malheur! Vous le cherchez en vain!..

On l'a vu tristement ouvrir ses longues ailes
Et diriger son vol vers des terres plus belles...
Adieu donc, adieu donc, ô vieux temps, ô beaux jours!
Et vous Laure, et Pétrarque, ô types des amours!...

—

Pétrarque fut encore un proscrit de Florence!...
Il traina son amour sous le beau ciel de France.....

L'exil et le malheur, ce sont de saintes eaux
D'où surgissent les fronts plus rayonnants, plus beaux;
Ce sont les hauts trépieds qui grandissent les tailles,
Qui font frissonner l'homme et gémir ses entrailles,
Et vibrer son esprit sous l'inspiration...
Le malheur, c'est le feu qui met en fusion
Tous les métaux divins cachés au fond des âmes,
Et fait jaillir l'or pur, à ses ardentes flammes.



MICHEL-ANGE BUONAROTTI.



MICHEL-ANGE BUONAROTTI.

Uom di quatre alme.
(Pindemonte, *Il merito vero.*)

Dans ce groupe divin de peintres, de poètes,
Voyez donc s'élever, seul, par-dessus les têtes,
Ce visage sublime, au front haut, spacieux,
Et dont le fier regard semble percer les cieux;
Ce crâne aux cheveux noirs et crispés par la vie,
Coupe ardente où fermente et brûle le génie....
Cet homme grand et fort par l'esprit et le corps,
Dont les contours osseux et les puissants ressorts
De la robuste épaule, et dont l'âpre figure,
Les traits mâles et durs, la nerveuse nature,
Et dont le seul aspect éblouit le regard,
Cet étrange ouvrier, ce grand prêtre de l'art,

Oui, malgré moi je pense à ces deux chères mortes
Sur qui la vie injuste un jour ferma ses portes.
Et cependant c'étaient deux fronts pleins d'avenir!...
— Mais, pensers douloureux pourquoi donc revenir?.....

FIN.

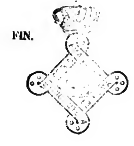


TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Sapia, rue du Doyenné, 12

